





MEMOIRES
ET AVANTURES
D'UN HOMME
DE QUALITÉ.

TOME TROISIE'ME.

MEMOIRES
ET AVANTURES
D'UN HOMME
DE QUALITÉ

Qui s'est retiré du monde.

NOUVELLE EDITION

Revûe & considérablement augmentée sur quelques Manuscrits trouvés après sa mort.

TOME III.



A AMSTERDAM,

Et se trouve à Paris

Chez
MARTIN, rue S. Jacques.
DESAINT & *SAILLANT*, rue Saint Jean de Beauvais.
POIRION, rue S. Jacques.
DURAND, rue du Foin.
HOCHEREAU, *PISSOT*, Quai de Conti.

M. DCC. LVI.



MEMOIRES
DU
MARQUIS DE ***.

AVANT-PROPOS.

J'ETOIS tranquille depuis trois ans dans l'Abbaie de...... que j'avois choisie pour le lieu de ma retraite. La générosité du Comte de...... y fournissoit à mon entretien. Le soin de mon salut & le tendre souvenir de ma chere Epouse faisoient mon unique occupation, & servoient chaque jour à me détacher de plus en

plus des choſes de la terre. Si je rappellois quelquefois mes avantures paſſées, c'étoit pour me confirmer dans la haine du monde, en conſidérant le peu de ſolidité de ſes biens les plus flateurs. J'avois même écrit, dans cette vûe, l'hiſtoire de ma vie; & je ne la reliſois jamais ſans me ſentir enflammé d'un nouvel amour pour la ſolitude, & ſans benir le Ciel qui avoit ſoutenu ma conſtance parmi tant d'adverſités. J'avançois d'ailleurs vers la vieilleſſe : j'étois à la fin de ma cinquante-troiſiéme année. Mes longs chagrins, mes voiages, les changemens de climat, avoient altéré mon tempérament; & quoique je ne reſſentiſſe aucune infirmité conſidérable, jè m'appercevois, en mille manieres, de la diminution de mes forces. Je n'avois point aſſez

de raiſons d'aimer la vie, pour travailler à la prolonger longtems; cependant mes Amis m'obligeoient à des ménagemens, auxquels je m'aſſujettiſſois par complaiſance. Trois ans s'étoient ainſi écoulés; & je m'étois accoutumé à ce train de vie, que je croiois devoir durer juſqu'à ma mort.

Non, les hommes ne forment point de deſſeins qui ne ſoient ſujets à changer, ni de réſolutions qui ne puiſſent être ébranlées. Je ne ſuis point naturellement inconſtant; cependant je vis tous les arrangemens de conduite que j'avois pris, s'évanouir preſque tout d'un coup. La conſidération que je crus devoir à une perſonne de la plus haute naiſſance, les prieres d'un grand Evêque, les inſtances de M. le

Comte de. . . . . & celles de tous mes Amis, me firent renoncer pour quelques années à cette solitude, qui m'avoit paru si douce & si nécessaire. Voici quelle fut l'occasion d'un changement si peu prévû, & dont je m'étonne encore tous les jours, quoique je ne puisse m'en repentir.

M. le Duc de. . . avoit de grandes Terres auprès de l'Abbaie où je m'étois retiré. Il y étoit venu passer quelque tems, au commencement de la belle saison. Le Pere Prieur de l'Abbaie se crut obligé d'aller rendre ses devoirs à un si illustre voisin, & me proposa de l'accompagner. Quelque respect dont je fusse rempli pour ce Seigneur, je refusai cette visite, qui me parut s'accorder mal avec la profession que je faisois de vivre en Solitaire. Le Pere

Prieur me fit quelques instances inutiles, & partit enfin sans moi. Il revint le soir du même jour, & me parut charmé de la maniere dont il avoit été reçû. Il me dit que M. le Duc, & M. l'Evêque de... son proche Parent, qui étoit avec lui, l'avoient comblé d'honnêtetés ; que non-seulement ils l'avoient forcé de dîner avec eux, mais qu'ils s'étoient engagés à lui faire l'honneur de venir prendre un repas à l'Abbaie quelques jours après ; qu'il n'épargneroit rien pour les bien traiter, & qu'il me conjuroit de l'aider à faire les honneurs de sa maison. Je n'eus pas de peine à lui accorder ce qu'il souhaitoit. M. le Duc & le Prélat vinrent, comme ils l'avoient promis. Ils parurent fort contens du dîner, qui étoit des plus magnifiques.

Le P. Prieur crut me faire plaisir, en tournant la converſation ſur ma naiſſance & ſur mes avantures. On me preſſa d'en raconter quelque choſe ; ce que je ne pus refuſer ſans incivilité. Les deux Seigneurs eurent la bonté d'en paroître touchés, & redoublerent les marques d'attention qu'ils m'avoient données d'abord. M. le Duc me fit promettre que je l'irois voir quelquefois, & que j'entretiendrois quelque liaiſon avec lui, pendant le ſéjour qu'il devoit faire dans le canton. Je me trouvai ainſi engagé, malgré moi, à ſortir aſſez ſouvent de l'Abbaie ; il m'arriva même de paſſer cinq ou ſix jours de ſuite au Château, où l'on me faiſoit une eſpéce de violence pour me retenir. Ce fut apparemment pendant ce tems-là, que M. le Duc

forma le dessein de m'arracher à ma solitude, pour me rendre utile à son service. Il ne me le fit connoître, néanmoins, qu'après son retour à Paris. Je reçûs de lui, quinze jours après son départ, une Lettre pleine d'amitié & de civilité, dans laquelle il me remercioit d'avoir contribué à le desennuier à la campagne. Il m'assuroit de son estime, dans les termes les plus obligeans; & après mille offres de services, il ajoûtoit avec beaucoup de bonté, que tout ce qu'il pouvoit m'offrir n'approchoit point de ce qu'il attendoit de moi : qu'à peine osoit-il me faire une proposition, pour laquelle il appréhendoit de me trouver trop d'éloignement; qu'il n'ignoroit pas mon inclination pour la solitude, & les raisons que j'avois de

l'aimer ; que connoiſſant néanmoins la bonté de mon cœur & ma généroſité, il ſe flattoit que je voudrois bien me faire violence en quelque choſe pour l'amour de lui ; en un mot, qu'il étoit queſtion du Marqui sſon fils, qui lui étoit extrêmement cher, parce qu'il étoit unique, & parce qu'au jugement de tout le monde, il paroiſſoit plein de bonnes qualités ; que ſon deſſein étoit de le faire voiager pendant quelques années ; qu'en vain chercheroit-il un Guide plus ſage & plus expérimenté que moi, & ſur l'attention duquel il pût ſe repoſer plus ſûrement ; qu'en me demandant cette grace, il me demandoit une choſe qu'il auroit voulu pouvoir entreprendre lui-même ; mais que ſes emplois & ſon rang l'attachant néceſſairement à

la Cour, il me remettoit toute ſon autorité de Pere, & qu'il étoit perſuadé que j'en voudrois bien prendre la tendreſſe.

Cette Lettre, dont je ne rapporte point pluſieurs endroits qui m'étoient trop avantageux, produiſit ſur moi l'effet qu'elle y devoit faire; c'eſt-à-dire beaucoup de reconnoiſſance pour M. le Duc, mais nulle envie de ſatisfaire ſon déſir. Je me hâtai de lui répondre, que je me croiois très-honoré de la confiance qu'il me marquoit; mais qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'après tant de malheurs & d'agitations, je puſſe quitter le port tranquille où j'étois, pour m'expoſer à de nouveaux orages. » D'ailleurs, » ajoûtois-je, je répondrois mal » à votre eſpérance : dégoûté » comme je ſuis du commerce

» des hommes, je me ſens peu » propre à régler l'éducation de » Monſieur votre Fils, que ſa » naiſſance deſtine aux grandeurs » de la Cour. Je hais trop le mon- » de, pour être capable d'inſpi- » rer aux autres les moiens de lui » plaire, & l'eſtime de ſes fa- » veurs. »

Je n'entendis parler de rien, pendant quinze jours ou trois ſemaines. Je crus que ma réponſe avoit refroidi M. le Duc, & qu'il étoit ſatisfait de mes raiſons. Un jour, au moment que je m'y attendois le moins, je vis entrer dans ma chambre le Comte de.... Son arrivée me ſurprit, parce qu'il avoit coutume de me prévenir ſur ſes viſites. Je le reçus avec ma tendreſſe ordinaire. Après les premieres civilités, je m'apperçus, par ſon embarras,

qu'il avoit l'eſprit occupé, & qu'il avoit quelque ouverture à me faire. De quoi s'agit-il, mon cher Comte, lui dis-je ; j'entrevois que vous m'apportez des nouvelles affligeantes. Ne me déguiſez rien, je ſuis préparé à tout. Il me répondit qu'il ne ſçavoit rien qui dût me chagriner ; mais qu'il doutoit ſi j'approuverois la commiſſion dont il s'étoit chargé, & que c'étoit la ſeule cauſe de ſon embarras. M. le Duc de... continua-t-il, en tirant une Lettre de ſa poche, m'a écrit ce que vous allez lire, & je n'ai pû me diſpenſer de venir du moins vous propoſer ce qu'il demande avec tant d'inſtance. Prenez la peine de lire ſa Lettre, elle vous inſtruira. Je la lûs, & j'y trouvai une partie de ce qu'il m'avoit fait l'honneur de m'écrire lui-même.

Il conjuroit le Comte de ſe joindre à lui pour me fléchir, & il le preſſoit par tous les motifs que la politeſſe & la générosité peuvent emploier. Ce n'eſt pas tout, continua le Comte; vous verrez ici demain M. le Duc avec Monſieur ſon Fils, & M. l'Evêque de...... J'ai paſſé par Paris, où j'ai eu l'honneur de les ſaluer: ils m'ont aſſuré que je ne les précéderois que d'un jour, & ils ſe promettent d'achever, par leur préſence, ce que mes ſollicitations auront commencé. Vous me jettez dans un étrange embarras, lui dis-je, & vous avez bien dû prévoir que ce qu'on exige de moi ne ſçauroit m'être agréable. Quoi! vous voulez qu'à l'âge où je ſuis, j'aille parcourir tous les Roiaumes de l'Europe, & fournir par mes avantures la matiere

d'un nouveau Roman ! Et dans quelle vûe encore ? Par quel intérêt prétendez-vous m'y porter ? Pour accompagner un jeune Seigneur que je ne connois point, & dont je ne connois le Pere que depuis deux mois. C'eſt tout ce que l'amitié pourroit exiger de moi pour vos enfans, ou le devoir pour les Princes du Sang de mon Roi. Non, non, mon cher Comte ; vous ne me verrez pas ſortir légerement de ma ſolitude. Le ſeul voiage qui me reſte à faire eſt celui de l'Éternité.

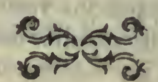
Je demeurai ferme dans cette réſolution, juſqu'à l'arrivée de M. le Duc. Je ſerois ennuieux ſi je rapportois les réſiſtances que je fis pendant trois heures à ſes prieres, & à celles du Prélat. Ils déſeſpérerent plus d'une fois de me vaincre : mais leur honnê-

teté, leurs inſtances, leurs manieres nobles & ouvertes, m'arracherent enfin le conſentement qu'ils ſouhaitoient. La vûe du jeune Marquis ſervit beaucoup à me déterminer : il joignit lui-même des careſſes ſi tendres & ſi naturelles à toutes les raiſons du Duc, que moitié convaincu, moitié attendri, je donnai parole que je me trouverois prêt à partir quand on le voudroit. Nous réglâmes la route que nous tiendrions, pour la facilité des Lettres de change. Il fut arrêté que nous commencerions par le voiage d'Eſpagne ; que nous paſſerions enſuite en Angleterre ; delà en Hollande ; de Hollande en Allemagne, puis en Italie, d'où nous reviendrions en France par la Savoie. C'étoit une courſe qui devoit durer environ trois ans.

Le tems ne pouvoit être plus favorable. Le Congrès d'Utrecht & les Conférences de Raſtat avoient donné la paix à l'Europe. La confiance commençoit à renaître entre les Peuples des différens Etats. Nous pouvions compter tous nos Voiſins pour nos Amis, & voiager chez eux avec autant de liberté qu'en France; ainſi tout nous promettoit une route facile & agréable.

Nous convînmes encore, avec M. le Duc, que Monſieur ſon Fils prendroit le nom de Marquis de Roſemont, au lieu de celui qu'il portoit; pour demeurer inconnu à ceux à qui nous voudrions l'être. Je me fis appeller ſimplement Monſieur de Renoncour. Aiant pris ainſi nos meſures, nous n'attendîmes plus, pour partir, que la chaiſe qui devoit nous condui-

re, deux Laquais que M. le Duc fit venir de Paris, & des Lettres de change pour des Banquiers de différentes Villes. Ma Fille vint me dire adieu dans cet intervalle. Notre ſéparation ne ſe fit point ſans larmes. Cette chere Fille me fit mille reproches ſur ma réſolution; mais c'étoit une affaire finie. Nous prîmes enfin le chemin d'Orléans, ſuivis de trois Valets à cheval; car Scoti voulut être auſſi du voiage. Il étoit encore plein de vigueur & de ſanté, malgré ſes ſoixante-quatre ans.





MEMOIRES
DU
MARQUIS DE ***.

LIVRE SIXIEME.

JE laiſſe aux Géographes, & à ceux qui ne voiagent que par curioſité, le ſoin de donner au Public la deſcription des Païs qu'ils ont parcourus. L'hiſtoire que j'écris n'eſt compoſée que d'actions & de ſentimens. J'entreprens de rapporter ce que j'ai fait, & non ce que j'ai vû. Les cœurs ſenſibles,

les esprits raisonnables, tous ceux, en un mot, qui sans suivre une Philosophie trop sévere, ont du goût pour la vertu, la sagesse & la vérité, pourront trouver quelque plaisir dans la lecture de cet Ouvrage. C'est pour eux seulement que j'écris.

Lorsque je me trouvai seul avec le Marquis de Rosemont, je m'attachai d'abord à acquérir une parfaite connoissance de son caractere & de ses inclinations. Ce n'étoit point une chose difficile. Le Marquis avoit un de ces beaux naturels, qui ne courent aucun risque à se laisser approfondir. Je l'engageai insensiblement à me raconter quelles avoient été ses occupations, jusqu'à sa dix-huitiéme année où il entroit alors. Il me dit qu'il avoit été au College jusqu'à la seiziéme, & que

les deux dernieres, il les avoit paſſées à l'Académie : qu'il avoit eu pour Gouverneur un homme ſévere, qui ſe faiſoit un devoir de le tenir dans une eſpéce de captivité ; que cette contrainte lui avoit extrêmement déplû ; qu'il avoit ſouhaité mille fois de ſortir d'une tutele ſi dure, & qu'il haïſſoit cet inſupportable Argus, juſqu'au point d'avoir refuſé de lui parler depuis qu'il étoit délivré de ſes mains. Je pris plaiſir à faire ainſi raiſonner le jeune Marquis ſur les particularités de ſon enfance ; & je reconnus, dès notre premiere converſation, que malgré l'air de douceur qui paroiſſoit dans ſes yeux & ſur ſon viſage, il avoit les paſſions fort vives, & que s'il aimoit la liberté, c'étoit pour les ſatisfaire. Cette découverte ne m'allarma

point. Je hais au contraire l'indolence dans la jeuneſſe, & je ſuis perſuadé que la grandeur de l'ame ſuppoſe de grandes paſſions; l'importance eſt de les tourner à la vertu.

Ce qui me raſſuroit encore dans le Marquis, c'eſt qu'avec une vivacité extrême, & un cœur tel que je me l'imaginois, il avoit du moins un fond de raiſon, qui lui faiſoit goûter une réflexion ſolide. J'affectois d'en mêler quelques-unes à ſon récit; & je voiois que loin d'en être embarraſſé, il y ajoûtoit les ſiennes, en homme qui eſt déja accoutumé à penſer. Sa franchiſe me plut auſſi beaucoup. Je découvris bientôt le fond de ſon ame; & huit jours d'habitude m'apprirent à démêler ſi bien ſes ſentimens, que je l'aurois défié d'avoir quel-

que chose de réservé pour moi. Il est vrai que les manieres tendres & prévenantes que je pris avec lui, m'attirerent facilement sa confiance. J'estimai qu'il valoit mieux commencer ainsi par l'amitié, étant sûr de faire naître le respect quand il en seroit tems. Le passage du respect à la tendresse est moins facile, surtout dans les jeunes gens, qui ne s'avisent gueres d'aimer ce qu'ils ont une fois appris à craindre. Cette conduite me réussit si parfaitement, que le Marquis, qui sentit le prix de ma complaisance & de mes honnêtetés, se porta de lui-même à tous les sentimens que j'avois lieu de souhaiter qu'il conçût pour moi. Je lui disois souvent que je ne voulois point qu'il me regardât sur le pied d'une personne qui avoit quelque

empire ſur lui ; qu'il falloit que nous vécuſſions en Amis ou en Freres, & qu'on eût peine à deviner de quel côté étoit le plus tendre attachement. Il me répondit qu'il auroit toujours cet avantage ſur moi, qu'outre une tendreſſe de parfait Ami dont il pouvoit m'aſſurer, il m'honoreroit encore comme un Pere. En effet il ne ſe relâcha jamais de cette diſpoſition. C'eſt par une ſuite des mêmes ſentimens, que dans l'élévation où il ſe trouve aujourd'hui par la mort du Duc ſon Pere, il me permet d'écrire librement les avantures de notre Voiage. Il conſent même que pour le plaiſir ou l'utilité du Public, je raconte les fautes où l'ardeur de la jeuneſſe le fit tomber. Elles ne peuvent lui être qu'honorables ; car outre qu'elles ſont

de la nature de celles qu'on a reprochées à tous les Héros, il eſt ſi beau de les avoir ſçû reconnoître & d'avoir toujours combattu pour les éviter, qu'il y a une eſpece de gloire à en faire un aveu libre & ſincere.

Nous arrivâmes à Bourdeaux vers la fin du mois de Juillet. La pluie, qui duroit ſans relâche depuis huit jours, avoit tellement rompu les chemins, & nos Valets avoient été mouillés ſi continuellement, que nous fûmes obligés de nous arrêter dans cette Ville, pour attendre un tems plus commode. Je pris cet intervalle de repos, pour faire commencer, au Marquis, un exercice dont je m'étois apperçû qu'il avoit beſoin. Il avoit fait ſes études, comme un enfant de qualité les fait dans un College;

c'eſt-à-dire, qu'il y avoit appris quelques mots de Latin, & à tourner médiocrement des vers. A l'Académie, il s'étoit formé aux exercices du corps ; à monter à cheval, à faire des armes, à danſer, & à jouer de quelques Inſtrumens : mais il ignoroit les ſciences qui ſervent à polir & à cultiver l'eſprit ; de ſorte que ce qu'il avoit de diſcernement & de bon goût, il ne le devoit qu'à ſes talens naturels. J'eus du chagrin de voir de ſi belles diſpoſitions en danger de devenir inutiles, par la négligence ou la groſſiéreté de ſes Maîtres. Je le fis conſentir à ſe mettre ſur les voies de l'Hiſtoire, de la Géographie, de l'Eloquence. Je lui inſpirai du goût pour les livres, qu'il avoit aſſez négligés juſqu'alors. De quel avantage vous ſeroit-il, lui dis-je, d'être

d'être né au-dessus du commun des hommes, si l'ignorance vous ravalloit au-dessous d'eux? Votre naissance seroit votre honte; & l'on ne feroit attention que vous occupez un rang distingué, que pour penser en même tems que vous n'en êtes pas digne. Je veux qu'il y ait eu un tems où les personnes de qualité, par une pitoyable affectation de grandeur & d'indépendance, se faisoient un point d'honneur de ne rien sçavoir; c'étoient les fausses idées d'un siécle grossier, qui jugeoit mal du prix des choses. Mais tout a changé de face aujourd'hui; le sçavoir va de pair avec la qualité; il l'emporte même, en ce qu'un homme d'esprit, sans naissance, se fera considérer plus sûrement qu'un homme de qualité sans esprit. Ne sentez-vous pas, mon

cher Marquis, de quelle indécence il eſt, dans un rang diſtingué, d'ignorer ce qui eſt connu du grand nombre dans les conditions les plus communes ? Le privilege de l'élevation ſe réduira donc à précéder la foule dans les cérémonies, à ſe faire traîner dans un caroſſe, & à traiter ſon corps plus délicieuſement. Etrange diſtinction, qui ne ſuppoſe ni vertu, ni mérite, & qui n'eſt fondée que ſur des biens que la fortune donne & qu'elle peut ôter !

Le Marquis me promit de s'appliquer ſérieuſement, & d'emploier à l'étude tous les momens dont il pourroit diſpoſer. On verra le goût qu'il y prit dans la ſuite, & les progrès ſurprenans qu'il y fit. J'achetai à Bourdeaux les meilleurs livres que je pus trouver, & j'en remplis une malle,

qui devint la plus chere partie de notre équipage. Le mauvais tems continua pendant trois ſemaines avec ſi peu d'interruption, que nous ne crumes point pouvoir nous mettre en chemin ſans péril. Ce retardement produiſit une avanture des plus plaiſantes. Le Maître de l'Auberge, où nous étions logés, avoit une fille de l'âge de 25 ou 26 ans, brune, mais grande & fort bien faite, qui paroiſſoit languir dans l'attente du mariage. La bonne grace du Marquis, qu'elle voioit ſans ceſſe, parce que la pluie nous retenoit à la maiſon, fit impreſſion ſur ſon cœur. Elle n'étoit pas de mauvais goût. Le Marquis avoit la taille très-bien priſe, de grands yeux noirs à fleur de tête, vifs & brillans, quoiqu'ils fuſſent pleins de douceur; le teint d'une blan-

cheur admirable, & en même tems fort animé. Une forêt de cheveux chateins clairs lui descendoit jusqu'à la ceinture. Il avoit, avec cela, naturellement le port & les manieres d'un homme de distinction, & je ne sçais quel air enjoué & badin qui le faisoit trouver aimable au premier coup d'œil; de sorte que je ne fus point surpris que notre belle Hôtesse fût devenue sensible pour lui. Je ne fus pas le premier à m'en appercevoir. Scoti me dit un jour; Je crois, Monsieur, que la Fille de notre Hôte est amoureuse de Monsieur le Marquis: j'ai remarqué que le soir surtout, lorsque vous êtes à table, elle se rend dans la cour, où elle passe une demi-heure à le regarder au travers de la fenêtre, & puis elle est toute rêveuse pendant la soirée.

Elle me disoit, il y a quelque tems, qu'elle s'étonnoit qu'un jeune homme, aussi honnête que Monsieur le Marquis, ne lui eût pas encore dit une parole depuis quinze jours que nous sommes à Bourdeaux, & qu'elle croioit les jeunes gens de Paris plus galans. Enfin, lorsque nous sommes à manger ensemble, continua bonnement Scoti, c'est toujours de lui qu'il faut qu'elle nous entretienne.

Elle est folle, répondis-je; il faut la laisser faire, & n'y pas prendre garde. Je ne laissai pas d'y faire attention, & je reconnus à la langueur de ses regards, lorsqu'elle avoit occasion de voir le Marquis, qu'elle étoit vivement atteinte. J'en riois intérieurement, & j'étois charmé d'un autre côté que le Marquis ne

jettât pas même les yeux ſur elle. Il avoit été élevé avec beaucoup de retenue, & toutes ſes affections étoient encore innocentes. Lorſque la pluie eut ceſſé entiérement, je fis mes comptes avec l'Hôte, & nous nous préparâmes à partir le lendemain. Nous nous couchâmes de bonne heure, pour nous lever plus facilement de grand matin. J'étois endormi profondément, lorſque je fus éveillé tout d'un coup par la voix du Marquis qui crioit; à moi, à moi, on me vole. Sa chambre n'étoit ſéparée de la mienne, que par une légere cloiſon. Je me leve promptement, & je cours à la ſienne avec mon épée. Je trouvai à la porte nos trois Valets, que le même bruit avoit éveillés; j'en envoie un chercher de la lumiere, j'ordonne aux

deux autres de garder ſoigneuſement la porte, & j'entre ſeul dans l'obſcurité, en demandant au Marquis de quoi il s'agiſſoit. Il ſe leve auſſi, & me répond d'une voix aſſez troublée, qu'il y avoit certainement quelqu'un dans ſa chambre; qu'il avoit entendu ouvrir la porte & marcher doucement; qu'aiant demandé qui c'étoit, & ne recevant point de réponſe, il avoit appellé auſſi-tôt du ſecours. Je lui dis qu'il y avoit bien de l'apparence que tout ce qu'il me racontoit s'étoit paſſé en ſonge, & qu'il nous avoit allarmés mal à propos. La lumiere vint enfin, & nous fit appercevoir que le Marquis ne s'étoit pas trompé tout-à-fait. Nous vîmes notre jeune Hôteſſe, aſſiſe ſur une chaiſe, la tête appuiée ſur une de ſes mains, dont elle ſe cachoit

le viſage & les yeux, qu'elle avoit tout en pleurs. Hé ! ma belle Enfant, lui dis-je ; qui vous amene ici à une telle heure ? C'eſt donc vous, qui veniez voler Monſieur le Marquis ? Elle ſe leva, mais ſans répondre autrement que par une abondance de larmes. Je compris aiſément ſon deſſein, & que ſa timdité l'avoit empêché de ſe faire connoître, lorſque le Marquis avoit demandé d'abord qui c'étoit. Je lui dis : Croiez-moi, Mademoiſelle ; retirez-vous, il eſt tems que chacun dorme : ce n'eſt pas la peine de lier ſi particuliérement connoiſſance, pour le peu de tems que nous avons à nous voir. Elle ouvrit enfin la bouche ; Ah ! Monſieur, me dit-elle avec un ſoupir, permettez que je demeure du moins un moment avec Mon-

ſieur le Marquis, puiſque j'aurai le malheur de ne le revoir jamais. Vous êtes une badine, repris-je, qui n'avez rien à lui dire. Croiez-moi encore une fois, allez vous coucher. Embraſſez-la, Monſieur, pour lui dire adieu, continuai-je en parlant au Marquis. Il étoit tout décontenancé dans ſa robe de chambre, & ne ſçavoit que penſer d'une telle avanture. Il l'embraſſa pourtant. Elle le laiſſa faire; & comme il ſe retiroit, elle retint une de ſes mains qu'elle ſerroit dans les ſiennes, en continuant de pleurer. Je craignis qu'à la fin il ne fût attendri de cette ſcêne; & prenant la jeune fille par le bras, je la conduiſis à l'eſcalier, où je demeurai, juſqu'à ce qu'elle fût deſcendue. Je fis préparer ſur le champ nos chevaux, & nous partîmes au clair de la lune,

qui rendoit la nuit aussi belle que les plus beaux jours.

J'attendis que le Marquis me parlât le premier de son avanture nocturne. Il ne tarda gueres à me dire qu'il croioit cette fille folle, & qu'il n'avoit pas eu la moindre rélation avec elle, pendant notre séjour à Bourdeaux. Je conviendrai avec vous qu'elle est folle, lui répondis-je, quand nous aurons distingué les différentes manieres dont on peut l'être. Il y a une folie qui vient de la tête, & qui suppose un dérangement dans l'esprit; c'est une disgrace humiliante, qui montre la foiblesse de l'homme, & qui inspire de la compassion, parce qu'elle n'est pas volontaire. Mais il y a une autre espece de folie, qui vient du cœur, & qui est causée par la violence des passions;

celle là eſt honteuſe, & nous rend coupables, parce que nous ſommes libres d'y réſiſter. Telle eſt celle de notre jeune Hôteſſe. Voiez de quoi elle l'a rendue capable. Elle oublie toutes les loix de la ſageſſe & de l'honneur, pour venir vous trouver dans votre chambre. Elle ſçait qu'elle ne vous reverra jamais, & qu'elle n'a rien à prétendre à votre affection; cependant elle s'expoſe à perdre ſa réputation pour ſe ſatisfaire un moment, & elle ne voit pas même que ſon imprudence n'eſt propre qu'à lui attirer votre mépris; car il eſt impoſſible qu'un honnête homme eſtime une fille ſans pudeur & ſans retenue? Mais pourquoi m'aime-t-elle, me demanda le Marquis, moi qui ne lui ai jamais dit un mot. Oh! répondis-je, vous me

parlez d'une des plus grandes bizarreries du cœur humain. Je ne veux pas que vous ignoriez, mon cher Marquis, que la nature a mis, dans les deux ſexes, une violente inclination l'un pour l'autre. Un jour viendra, que vous le connoîtrez par expérience. Ce penchant général eſt quelquefois déterminé par des cauſes, qui ſont inconnues à ceux mêmes qui en reſſentent l'effet. Les uns ſont touchés par la beauté ; d'autres par l'eſprit, par la bonne grace, par le ſon de la voix, par un coup d'œil, par un ſourire ; d'autres enfin, par quelque choſe de tout cela, qui ſe fait ſentir bien ſouvent, ſans qu'on puiſſe en démêler la cauſe, pour s'en rendre raiſon à ſoi-même. De la maniere dont nous ſommes faits, il ne faut point eſpérer que nous puiſ-

ſions toujours être inſenſibles à ces premiers mouvemens ; ils préviennent ordinairement la raiſon : mais il eſt certain que nous ſommes toujours aſſez forts pour en arrêter le progrès. La ſageſſe veut alors qu'on examine, ſi la Religion & l'honneur ne trouvent rien qui les bleſſe dans ces commencemens d'affection. On ne riſque rien, quand on ſe détermine après un tel examen. Les paſſions, qui ont une ſi belle ſource, conſervent ordinairement la nobleſſe & la pureté de leur origine. Au contraire, ſi l'on ſe laiſſe entraîner par un aveugle penchant, il n'y a point d'excès où l'on ne puiſſe tomber ſans les avoir prévûs ; & ce qui eſt encore plus malheureux, c'eſt que les paſſions déréglées ſe fortifiant plus vîte qu'on ne peut ſe l'ima-

giner, il devient presque impossible de les vaincre, lors même qu'on apperçoit le précipice où elles ont conduit. Je pris de-là occasion de raconter, au Marquis, quelques histoires qui pouvoient servir à confirmer mon discours. Je lui fis une vive peinture des malheureux effets d'un amour illicite, dans plusieurs personnes dont il connoissoit les noms. Renversement de fortune, perte des biens, de l'honneur & du repos. Il m'écoutoit avec une attention surprenante, & j'appercevois sur son visage les différentes impressions que mes paroles faisoient sur son cœur. Enfin il me dit, comme s'il fût sorti d'une profonde rêverie : Je n'appréhende point d'être jamais exposé aux malheurs dont vous parlez. Il me semble que je n'ai point de dis-

position à devenir tendre, & je ne conçois pas comment on peut aimer une femme jusqu'à faire tant de folies pour elle. Mon Dieu, lui répondis-je, défions-nous de nous-mêmes. Vous voilà bien instruit du péril. Veillez sur votre cœur; & souvenez-vous, surtout, de ne perdre jamais de vûe l'honneur & la Religion.

Quand nous fumes arrivés à Bayonne, je pris des mesures pour faire le voiage commodément jusqu'à Madrid. La difficulté des montagnes me fit balancer si nous n'abandonnerions pas notre Chaise, pour marcher à cheval : mais, aïant appris que quantité de Seigneurs François & Espagnols passoient tous les jours dans la même voiture, j'espérai que nous pourrions nous tirer aussi heureusement. Nous

passâmes le Bidassoa, qui étoit fort enflé par la pluie ; & nous étant arrêtés pour dîner à Iron, premier Bourg d'Espagne, nous y fumes si mal traités, que nous en tirâmes un mauvais augure pour le reste du chemin. Nous fumes pourtant beaucoup mieux à Saint-Sébastien ; mais ce ne fut pas sans peine, que nous traversâmes quantité de montagnes & de chemins pierreux, pour y arriver. Cette Ville me parut jolie. Ses rues sont larges, droites, & bien pavées. On nous conseilla d'y séjourner, pour nous y pourvoir d'un *Moco de Mulas*, c'est-à-dire, d'un Guide qui pût nous conduire dans les chemins difficiles, & nous servir d'Interprete. Les Hôtelleries sont pitoiables jusqu'à Burgos ; quoiqu'on m'ait assuré qu'elles sont incompara-

blement meilleures aujourd'hui, qu'elles n'étoient avant que Philippe V. fût monté ſur le Trône d'Eſpagne. Le grand commerce, qui eſt maintenant entre les deux Etats, y a fait mettre quelque changement. Notre Guide avoit ſoin d'acheter nos vivres, & de les faire préparer. C'étoit preſque toujours quelques mets aſſez dégoûtans. Je n'étois pas fâché que le Marquis fût ainſi réduit, pendant quelque tems, à une nourriture groſſiere & mal préparée. Les chambres & les lits ne valoient gueres mieux; & ſouvent même, n'en pouvant trouver, nous paſſions les nuits entieres dans notre Chaiſe, ſans prendre d'autre tems pour le ſommeil que celui qui étoit néceſſaire à nos chevaux pour ſe repoſer.

Je ne manquois pas de faire

ſentir au Marquis, par mes réflexions, de quel avantage il eſt d'éprouver quelquefois la miſere, pour devenir ſenſible à celle de tant de Malheureux qui ſont continuellement dans la néceſſité. Je lui faiſois remarquer tous ces pauvres habitans des montagnes, dont la ſeule vûe eſt capable d'inſpirer la compaſſion. En qualité d'homme, lui diſois-je, ils ont le même droit que vous aux douceurs du repos & de l'abondance. C'eſt le hazard qui vous a fait naître plus heureux : apprenez du moins à les plaindre, & gardez-vous encore plus de les mépriſer. La vivacité du Marquis lui faiſoit trouver le chemin ennuieux : dans la vûe de l'occuper, je rappellai tout ce que ma mémoire put me fournir en matiere d'hiſtoire & de ſciences, & je lui faiſois enſuite

répéter par ordre tout ce qu'il avoit pu retenir, pour l'accoutumer à une étude appliquée & méthodique. L'inégalité du chemin, ſur les montagnes pierreuſes de la Biſcaie, ne nous permettoit pas de lire dans la Chaiſe. Enfin, nous approchâmes de Vittoria, qui eſt la premiere ville de la Caſtille. Elle eſt ſituée au bout d'une plaine agréable & bien cultivée. Le Marquis, qui n'avoit vû depuis pluſieurs jours que des rochers eſcarpés & des précipices, ſe crut tranſporté dans un autre monde. Nous nous reposâmes un jour entier, à Vittoria, & nous y trouvâmes toute ſorte de rafraîchiſſemens. Ce fut-là que nous commençâmes à connoître le caractere & les manieres des Eſpagnols. Il y en avoit quelques-uns dans notre Auberge, qui étoient de

différens endroits de Caſtille. Ils ſçavoient le François. Nous nous entretinmes avec eux de la route qui nous reſtoit à faire ; & l'un d'eux nous promit d'avancer ſon départ,pour nous tenir compagnie juſqu'à Burgos,où ſes affaires l'appelloient. L'enflure & le galimathias des civilités Caſtillanes faiſoient rire le Marquis, & j'avois quelquefois toutes les peines du monde à l'en empêcher. Le ſoir, quand nous fûmes ſeuls, voilà de plaiſantes gens, me dit-il avec ſon air badin ; ma foi, ſi tous les Eſpagnols ſe reſſemblent, je ſuis déja fatigué d'être en Eſpagne. Je vois bien, lui répondis-je en riant, que c'eſt leur gravité qui vous épouvante ; mais n'allons pas ſi vîte, & ne jugeons pas des gens ſur une premiere entrevûe. Croyez-vous qu'il ſoit beau de

rire & de badiner continuellement avec des inconnus, comme vous faisiez tantôt? Il faut se conduire avec plus de réserve, sur-tout avec des Etrangers. Pour moi, je vous avoue que je suis fort satisfait de l'honnêteté de nos Espagnols; & je suis persuadé que vous le serez vous-même de celui qui doit nous accompagner, quand vous aurez eu le tems de le mieux connoître. Je devinai heureusement. Dès le premier endroit où nous nous arrêtâmes pour dîner, ce fut des manieres toutes différentes de celles qui avoient fait rire le Marquis la veille. Il s'appelloit Dom Inigo de Juaz. Il avoit été Ecuier de l'Amirante de Castille; & la connoissance qu'il avoit de la Cour & de Madrid, nous fit trouver son entretien fort agréable. Il nous

raconta plusieurs choses extraordinaires du Maître qu'il avoit servi. Je me souviens de celle-ci, qui mérite d'être rapportée. L'Amirante avoit une Chienne des plus jolies : il l'avoit achetée toute instruite, & il étoit charmé de mille tours de souplesse qu'il lui voyoit faire, & qui lui paroissoient surpasser la portée d'une Bête. A force de l'admirer, il se persuada qu'une Chienne ordinaire n'étoit point capable de tant de perfections, & que de quelque maniere que la sienne fût née, il falloit qu'elle eût une ame raisonnable. Cette pensée se fortifia si bien dans son esprit, qu'il parloit souvent à sa Chienne, comme il auroit fait à une personne. Le petit Animal, ému par l'action de son Maître, ne manquoit pas de japper, & l'Amirante s'imaginoit

que c'étoit une maniere de réponſe dont elle ſe ſervoit, faute de ſçavoir la langue Eſpagnole. Il chargea un de ſes Domeſtiques de la lui apprendre, par des leçons qu'il lui faiſoit réiterer pluſieurs fois le jour. Le Domeſtique obéit, pour ſatisfaire ſon Maître. Cinq ou ſix mois ſe paſſerent. Comme l'Amirante ne s'appercevoit d'aucun progrès, il s'en prenoit au Précepteur, qui s'excuſoit de ſon mieux ſur ce que la Chienne avoit la gueule trop fendue pour prononcer facilement l'Eſpagnol. Enfin, la mort ſubite de l'Animal, qui tomba malheureuſement du haut d'une fenêtre, empêcha l'Amirante d'aller plus loin. Cette Hiſtoire nous divertit beaucoup. Le Marquis parut plus content de Dom Inigo de Juaz, qui étoit charmé de ſon côté

du jeune François, & qui nous offrit, quand nous fûmes arrivés à Burgos, de nous faire voir la ville, & de nous y procurer la connoiſſance de quelques honnêtes gens.

Nous acceptâmes cette offre. Dom Inigo nous vint rejoindre le lendemain, à notre Auberge, avec un autre Eſpagnol de ſes amis. Ils nous conduiſirent dans tous les endroits de la Ville qui méritoient notre curioſité; à l'Egliſe, à l'Archevêché, & ſur un Pont fort large & fort commode, qui fait un des principaux ornemens de Burgos, & qui lui ſert de communication avec le Fauxbourg. Comme l'heure du dîner approchoit, je propoſai aux deux Eſpagnols de venir prendre notre ſoupe. Le Citoien de Burgos me répondit civilement que ſon deſſein

ſein avoit été de nous offrir la ſienne, & qu'il l'avoit fait préparer dans cette eſpérance. Nous ne nous fîmes point preſſer, parce que nous étions proche de ſa maïſon. Il nous fit bonne chere, ſi l'on doit compter pour quelque choſe la multitude des mets ; mais l'apprêt étoit déteſtable. Son Epouſe étoit incommodée. Il nous fit entrer familiérement dans la chambre où elle étoit couchée ; ce qui me ſurprit en Eſpagne, où je croiois tous les Maris exceſſivement jaloux. Il l'engagea même à ſe lever, pour nous tenir compagnie. Elle s'aſſit à quatre pas de la table, ſur des couſſins poſés l'un ſur l'autre, à la mode d'Eſpagne. Elle garda le ſilence, parce qu'elle ignoroit notre langue : mais je remarquai qu'elle eut les yeux ſans ceſſe attachés ſur le

Marquis. Il s'en apperçut lui-même, car l'avanture de Bourdeaux l'avoit inſtruit ſur bien des choſes. En ſortant de table, nous fumes voir un Hôpital & quelques Couvens d'hommes & de Filles, & nous retournâmes aſſez tard à notre Auberge, où nous trouvâmes notre Hôteſſe yvre. Elle ſauta au cou du Marquis, avec mille inſolences que je penſai punir de quelques coups de bâton; mais la crainte de cauſer du bruit m'arrêta. Ce n'étoit pas la premiere que nous euſſions vûe dans cet état, depuis que nous avions paſſé les Pyrénées. J'avois cru trouver plus de ſobriété en Eſpagne.

Nous nous remimes en marche le lendemain. Il nous reſtoit trente-cinq ou quarante lieues juſqu'à Madrid; l'impatience d'y arriver nous les fit faire en trois jours.

Cette Ville nous plut,en arrivant. Sa ſituation eſt inégale, mais le coup d'œil en eſt agréable. Dom Inigo de Juaz nous avoit indiqué une excellente Hôtellerie, où nous fumes bien traités pendant tout le tems que nous y demeurâmes. Après quelques jours de repos, nous chargeâmes notre Hôte du ſoin de nous louer un Appartement, dans quelque maiſon voiſine de la ſienne ; je voulois y être plus tranquillement que dans une Hôtellerie, & pouvoir en même tems nous faire traiter par le même Cuiſinier, dont nous étions ſatisfaits. Le Maître de notre nouvelle demeure ſe nommoit Dom Porterra ; le *Dom* eſt commun chez les Eſpagnols. Il crut connoître, à notre figure, qu'il avoit à faire à des perſonnes de qualité, ce qui le fit agir fort reſpec-

tueusement avec nous ; & malgré la fierté qu'on attribue aux Espagnols, il tint la même conduite, pendant les trois mois que nous passâmes à Madrid.

Nous avions reçû de Monsieur le Duc de... en partant de France, des Lettres pour différens Seigneurs de la Cour d'Espagne, desquels j'étois bien assuré que nous serions vûs avec plaisir ; mais je ne jugeai point à propos d'en user, & je les gardai seulement comme une ressource, s'il arrivoir que nous eussions besoin de quelque appui. Je voulois que nos voiages servissent à former le Marquis de plus d'une façon. C'est quelque chose que de parcourir différens Pays, & de voir un grand nombre de Villes ; mais quand on se borne à cela, l'unique fruit qu'on en retire est de

pouvoir raconter ce qu'on a vû. Si nous nous étions adressés d'abord à Monsieur le Duc de.... & à Monsieur le Comte de.... comme le portoient nos Lettres, ils auroient sans doute engagé le Marquis à prendre son logement chez eux ; ils l'auroient occupé sans cesse de bagatelles & de parties de plaisir. Mon dessein étoit qu'il apprît à connoître les hommes, en s'insinuant par lui-même dans leur commerce ; qu'il commençât par se faire des Amis dans les conditions communes, pour descendre un peu de cette hauteur qu'une illustre naissance inspire, & pour y prendre des sentimens humains & naturels ; ce qu'on ne prend gueres à la Cour, où tout est fardé & plein de dissimulation : qu'ensuite il se produisît de lui-même à la Cour, qu'il s'y fît

des connoiſſances, & qu'il tachât de s'y faire eſtimer uniquement par ſon mérite. Je voulois qu'avec cela il fît une étude ſérieuſe de la Géographie & de l'Hiſtoire, me réſervant de travailler à lui former le goût & les ſentimens dans nos converſations, & par les lectures que nous ferions en commun. Il me témoigna quelque envie d'apprendre l'Eſpagnol. Je lui dis que deux raiſons me portoient à le prier de n'y pas penſer; premiérement, que la Langue Françoiſe étoit fort commune à Madrid, & qu'il pouvoit par conſéquent ſe faire entendre ſans le ſecours de celle du Pays. En ſecond lieu, qu'aiant à voiager dans pluſieurs autres Roiaumes, il étoit impoſſible qu'il pût apprendre la Langue de chaque Pays où nous paſſerions; mais que nous en

choiſirions quelqu'une des plus utiles & des plus agréables, telles que l'Angloiſe & l'Italienne, & que je l'exhorterois à apporter tous ſes ſoins pour les apprendre en perfection; ce qui ſeroit difficile, s'il entreprenoit de les ſçavoir toutes. Il ſe laiſſa perſuader par ces raiſons. Nous réglâmes l'emploi de la journée. Il fut réſolu que nous nous leverions tous les jours à ſix heures & demie; que nous étudierions en particulier juſqu'à huit heures; que nous prendrions enſuite le Chocolat; après quoi, le Marquis me répéteroit ce qu'il auroit appris de la Géographie & de l'Hiſtoire. Le reſte du tems, juſqu'à dix heures, devoit être emploié à lire en commun quelque Livre de bon goût, ſur lequel nous ferions nos réflexions, ou à nous entretenir

familiérement sur quelque sujet instructif. A dix heures, c'étoit le tems de nous faire habiller pour aller à la Messe; le dîner ensuite, & le reste du jour pour la promenade, les visites & le divertissement. Nous observâmes cet ordre avec une exactitude merveilleuse, pendant trois mois de séjour à Madrid. J'eus une joie extrême, de voir le Marquis s'accoûtumer si facilement à prendre une conduite unie & réglée.

Nous nous fîmes vêtir d'abord fort simplement, pour suivre le dessein que j'avois de commencer nos connoissances par la Bourgeoisie. Nous sortions à pied, & sans nous faire suivre de nos Laquais. Notre premiere visite fut celle des rues & des édifices publics. Nous y emploiâmes trois ou quatre jours, sans qu'il nous y

arrivât rien de remarquable. Mais lorſque nous eumes mis le pied dans les lieux d'aſſemblées, à peine pourrois-je ſuffire à rapporter les avantures agréables ou fâcheuſes, auxquelles nous fumes expoſés tous les jours. Tout le divertiſſement de Madrid conſiſte dans la promenade & dans la Comédie. Il y a deux Cours où l'on ſe promene, *el Prado nuevo*, *y el Prado viejo*. Celui, qui eſt du côté de *Buen retiro*, eſt moins agréable & moins fréquenté que l'autre. C'eſt à celui-ci que nous allions ordinairement. La petite riviere de *Mançanares* coule dans la prairie, & l'on y voit pluſieurs fontaines jailliſſantes, qui ſervent de rafraîchiſſement dans les grandes chaleurs. Le premier jour que nous y parumes, nous en fumes quittes pour eſſuier les compli-

mens de quelques Demoiſelles de moienne vertu, & les invitations qu'elles nous firent de prendre le plaiſir de la promenade avec elles. Nous jugeâmes de leur deſſein par les ſignes dont elles accompagnoient leurs paroles; car elles ignoroient le François, & nous leur langage. Nous les quittâmes ſéchement, pour nous avancer vers la grande allée d'Ormes, qui étoit remplie d'une foule de perſonnes de l'un & de l'autre ſexe.

Après avoir fait quelques tours, je dis au Marquis que je me repoſois ſur lui du ſoin de nous procurer quelques connoiſſances. Oh! ſi cela eſt, me répondit-il en riant, je vous réponds que cela ne tardera gueres. Voions, lui dis-je, comment vous vous y prendrez. Il n'en fit point à deux fois : à

peine fumes-nous avancés vingt pas, qu'il se mit sur un banc où quelques Espagnols étoient assis. Messieurs, leur dit-il, en les saluant d'un air libre, vous voulez bien que deux Etrangers prennent place auprès de vous, & qu'ils aient l'honneur de se mêler à votre entretien. Les quatre Espagnols se leverent sans répondre, nous firent une profonde révérence, & se remirent sur le banc. Je crus d'abord qu'ils n'entendoient point notre Langue, & j'étois prêt à railler le Marquis de sa précipitation. Mais après un moment de silence, l'un d'eux répondit en François, d'un ton grave, que nous leur faisions beaucoup d'honneur, & que des François ne devoient pas se regarder comme étrangers en Espagne. Nous liâmes ainsi conversation.

Le Marquis leur fit cent queſtions, ſur l'uſage de quantité de choſes qui ſe préſentoient à nos yeux. Ils ſatisfirent à tout en peu de paroles, & ſans rien fournir d'eux-mêmes à la converſation; de ſorte que nous demeurions tous en ſilence, lorſque les queſtions du Marquis ceſſoient. Enfin, ſe levant au bout d'un demi-quart d'heure, ils nous quitterent avec une nouvelle révérence. Voilà des gens bien ſots, me dit le Marquis. Dites plutôt, lui répondis-je, que voilà des gens bien ſages & bien civils; & apprenez d'eux à n'être pas ſi ouvert que vous l'êtes avec le premier venu. Vous ne ſçauriez vous plaindre d'eux: ils vous ont ſalué civilement, ils vous ont répondu quand vous les avez interrogés. Que vouliez-vous qu'ils fiſſent de plus? Convenez d'ail-

leurs que vos questions avoient un air badin, qui peut déplaire à des personnes graves. Ce n'est pas que je condamne l'enjouement des manieres; mais la sagesse demande qu'il ne soit emploié qu'à propos. Vous connoissiez la gravité Espagnole, du moins de réputation; ainsi vous deviez juger que la bienséance ne vous permettoit pas de prendre d'abord avec eux le ton riant & des manieres badines. Mais, reprit ingénieusement le Marquis, ils connoissoient aussi les François; la bienséance devoit donc les empêcher de prendre avec moi des manieres si graves. Je lui répondis qu'ils avoient sur nous l'avantage d'être dans leur Pays, & quelques-uns d'entr'eux celui d'être beaucoup plus âgés que nous: sans compter que les aiant abor-

dés aſſez bruſquement, & ſans en être connus, nous leur devions quelque déférence. Comme nous en étions là, nous fumes ſurpris de voir revenir nos quatre Eſpagnols, qui reprirent ſur le banc la place qu'ils avoient quittée. L'un d'eux nous dit : Nous ſommes fort heureux de vous retrouver. Je lui répondis, que leur retour nous faiſoit plaiſir, & qu'on revoioit toujours volontiers d'auſſi honnêtes gens qu'ils le paroiſſoient. Je ſuis ravi, reprit le même, que vous aiez cette opinon de nous. Comme vous ignorez encore nos coûtumes, je craignois que vous n'euſſiez interprété mal notre départ précipité. C'eſt l'uſage ici, quand on vient au Prado, de ſe promener, & de s'aſſeoir ſucceſſivement, pour tirer plus de fruit de la pro-

menade, en mêlant l'action & le repos. Nous recommençâmes ainsi notre entretien jusqu'à l'heure du souper, & nous quittâmes nos Espagnols, sans prévoir l'occasion que nous aurions bientôt de les rejoindre.

Nous nous mimes à table en arrivant chez nous. J'invitai notre Hôte à nous tenir compagnie, comme je faisois quelquefois; nous lui racontâmes ce qui nous étoit arrivé au Prado, & nous lui dimes le nom d'un des quatre Espagnols, tel que nous l'avions entendu prononcer plusieurs fois par les autres. La rencontre est plaisante, nous dit Dom Porterra; le Segnore Alonso Riquez, dont vous parlez, est le propre frere de mon Epouse. C'est un Avocat au Conseil des Indes, qui a du mérite & de la réputa-

tion. Vous ne ſerez pas fâché de le connoître plus particulierement, & c'eſt un honneur que je veux lui procurer en vous menant chez lui. Nous y conſentimes pour le lendemain. Avant que de le voir, continua Dom Porterra, il faut que je vous amuſe un moment par le récit d'une avanture fort extraordinaire qui a fait ſa fortune; car il eſt riche, & c'eſt moins par intérêt que par inclination, qu'il exerce la profeſſion d'Avocat. Alonſo Riquez eſt Portugais d'origine. Son Pere, qui étoit Intendant de la Maiſon du Comte de Fonterea, ſuivit ce Seigneur lorſqu'il vint s'établir en Eſpagne. Il trouva à propos d'y prendre lui-même un établiſſement, après avoir perdu ſon Maître; & ſe voiant à ſon aiſe par la libéralité du Comte, il penſa à ſe pour-

voir de quelque emploi, qui pût lui donner un rang & un titre à Madrid. L'occaſion s'en préſenta bientôt ; mais il eut à ſurmonter tant de concurrens, qui avoient les mêmes vûes que lui, qu'il ne put l'emporter ſur eux ſans ſe faire des Ennemis conſidérables. L'amour de la vengeance regne en Eſpagne comme en Italie. Un des Ennemis de Franciſco Riquez (tel étoit le nom du Pere d'Alonſo) emploia tous les moiens imaginables pour le ruiner de crédit, & de réputation. Franciſco ſe ſoutint heureuſement, mais il uſa peut-être avec un peu trop de fierté de ſes avantages, & pouſſa trop loin un Ennemi qu'il avoit fait plier ; de ſorte que celui-ci, ne conſultant plus que la rage & le déſeſpoir, prit le parti de ſe venger par un aſſaſſinat. Le mal-

heureux Francifco fut tué le foir, comme il entroit feul dans fa maifon. Son Meurtrier évita le châtiment par la fuite; mais tous fes biens furent confifqués, à la réferve d'un fonds médiocre que la Juftice affigna pour la nourriture & l'éducation de fa fille unique, qui n'avoit que douze ou quinze mois, & qui fut mife peu après dans un Couvent: elle s'appelloit Donna Maria. Francifco Riquez laiffoit de fon côté deux enfans, que fa Femme avoit eus d'une même couche, & qui étoient encore à la mammelle. L'un eft Alonfo, & l'autre mon Epoufe. Leur Mere les fit élever foigneufement. J'époufai la fille, lorfqu'elle eut atteint fa feiziéme année. Alonfo, qui perdit en même tems fa Mere, vint demeurer chez moi; & fon inclination le

portant au Barreau, il s'y appliquoit tranquillement à l'étude du Droit. Ses talens naturels, aidés d'une continuelle application, le firent connoître si avantageusement, qu'avant sa vingtiéme année il se vit chargé de plusieurs causes considérables, dont le succès augmenta encore sa réputation. La Supérieure d'une Maison Religieuse lui remit une affaire importante, qui demandoit tous ses soins. Il fut obligé de l'aller voir souvent, pour en tirer les lumieres nécessaires; & comme il est d'un caractere fort honnête, il fit connoissance avec la plûpart des Religieuses & des Pensionnaires. C'étoit justement dans cette Maison que Donna Maria, la fille du Meurtrier de son Pere, étoit renfermée. Il la vit; il la trouva belle sans la connoître, &

ſon cœur s'accoutuma à l'aimer, avant qu'il pût ſçavoir qu'il étoit obligé de la haïr. Il me parla d'elle un jour, comme d'un objet dont il étoit charmé. La connoiſſant encore moins que lui, je ne fis pas difficulté de lui répondre, que puiſqu'il étoit tems qu'il penſât au mariage, il ne pouvoit mieux faire que d'épouſer une Perſonne qu'il trouvoit ſi fort à ſon gré; qu'il falloit s'informer qui étoit cette fille, voir ſes Parens, & l'obtenir d'eux; que c'étoit un préjugé avantageux pour elle, d'avoir toujours été élevée dans une Maiſon Religieuſe. Il me parut fort ſatisfait de l'approbation que je donnois à ſon amour, & il me pria de m'informer moi-même de tout ce qui regardoit ſa Maîtreſſe. Je ne tardai gueres à l'être parfaitement.

Deux jours après, je fus en état d'en parler à Alonſo, & je lui découvris naturellement ce que j'avois appris, ne doutant point que cette connoiſſance ne le fît changer tout d'un coup de ſentiment. Je me trompois. Il étoit trop enflammé, pour pouvoir ſe dégager ſans peine. Vous me mettez le poignard dans le cœur, me dit-il en pâliſſant; il faut que je meure, ſi Donna Maria n'eſt point mon Epouſe. Ecoutez, lui répondis-je; c'eſt à vous d'examiner ſi l'honneur vous permet d'épouſer la fille d'un Aſſaſſin, & ce qui eſt encore pis, de l'Aſſaſſin de votre Pere. Voiez, conſultez-vous. D'ailleurs cette fille eſt ſans biens; vous n'êtes pas aſſez riche pour faire la fortune d'un autre : tout cela mérite bien que vous vous faſſiez un peu de violence, pour

renoncer à une affection où vous trouveriez si peu d'honneur & d'avantage. Alonso ne répondoit rien. Etes-vous aimé ? repris-je ; avez-vous déja quelque engagement avec votre Maîtresse ? Il me dit qu'il avoit eu occasion de l'entretenir plusieurs fois, & qu'il croioit n'en être pas haï. Si vous êtes sûr de son cœur, repartis-je, & que vous ne puissiez vous résoudre à lui ôter le vôtre, je vous conseille de l'engager à quitter son Couvent, & de l'entretenir en secret sur le pied d'une simple Maîtresse ; vous satisferez ainsi tout à la fois votre amour & votre réputation. Ah ! que me dites-vous ? répliqua-t-il ; elle est trop sage pour y consentir, & c'est sa sagesse même qui m'attache à elle, autant que sa beauté. Contentez-vous donc, lui dis-je ; car je vois

bien que vous y êtes résolu, & que mes conseils sont inutiles. Je me levai pour me retirer. Alonso me retint, & après quelques momens de réflexion : Sçavez-vous, me dit-il, à quoi je pense, & le parti que je veux prendre ? J'épouserai Donna Maria, & je me retirerai avec elle en Portugal. Mon Pere en étoit ; j'y trouverai tous mes Parens, qui ne connoîtront point mon Epouse, & je sauverai ainsi mon honneur & ma passion.

J'aurois perdu mes peines à combattre ce nouveau projet. Je quittai Alonso, en lui promettant tous les secours qu'il pouvoit attendre de mon amitié. Il me fit souvenir, quinze jours après, de ma promesse, & me pressa de lui rendre un service dangereux. Donna Maria avoit consenti à

l'épouser & à le suivre en Portugal. Il l'avoit fait sortir du Couvent ; & en attendant qu'il eût mis quelque arrangement dans ses affaires, il lui avoit fait prendre un Appartement dans la Ville, avec une Femme de chambre qu'il lui avoit donnée de sa main. Il alloit passer chez elle une partie du jour, & il emploioit le reste à prendre des mesures pour son départ. Un matin qu'il sortoit de chez moi pour s'y rendre à l'ordinaire, la Femme de chambre, qui sçavoit notre demeure, vint lui donner un avis secret, qui le jetta dans un désespoir extrême. Il rentra dans sa chambre, avec un air furieux ; & s'étant jetté sur son lit, il y passa plusieurs heures dans une violente agitation. J'entendis quelques paroles, qu'il laissoit échapper ; je jugeai qu'il avoit besoin

besoin d'être consolé, & m'étant présenté à lui, je lui demandai la cause de son chagrin. Si vous m'aimez, me dit-il d'un air troublé, laissez-moi mourir; mais aidez-moi auparavant à me venger. Je suis trahi. Donna Maria est une Perfide, à qui je veux arracher la vie de mes propres mains, après avoir massacré, à ses yeux, le nouvel Amant qu'elle me préfére. Ensuite il me raconta que depuis deux jours, Donna Maria recevoit le soir dans sa chambre un Inconnu, avec lequel elle passoit une partie de la nuit sans témoins: que la Femme de chambre avoit ordre, pendant ce tems-là, de veiller à la porte, pour l'écarter lui-même & tous ceux qui se présenteroient; que celle-ci, en lui donnant avis de tout, l'avoit assuré que son Rival devoit

encore se trouver au rendez-vous le même jour, mais que ce seroit le dernier de sa vie, puisqu'il étoit résolu de la lui ôter, & de percer ensuite le cœur de son indigne Maîtresse. Il ajoûta mille choses, telles que la rage les inspire ; & lorsqu'il fut las de crier & de se plaindre, il finit, en me priant de lui prêter mon secours pour assurer sa vengeance. Elle me parut si juste, que je lui donnai parole de l'accompagner. Nous nous munimes tous deux d'une bonne épée, & chacun d'un pistolet. Le soir vint : nous allâmes nous poster dans une allée, qui étoit à deux pas de la maison de Donna Maria. Le Galant ne tarda point à paroître. Je voulois l'attaquer avant qu'il fût entré dans la maison. Alonso m'arrêta... Il faut, me dit-il, que la

scène se passe aux yeux de l'Infidele. Je suis convenu avec la Femme de chambre, qu'elle m'ouvriroit la porte, lorsque les deux victimes que je veux immoler seront ensemble. Nous n'attendimes qu'un moment; la porte nous fut ouverte, & l'aiant fermée après nous, Alonso me fit demeurer dans l'antichambre. Pour lui, mettant l'épée à la main, il entra brusquement, & se fit voir à Donna Maria dans un état terrible. Elle jetta un grand cri à cette vûe; & comme il alloit percer celui qu'il prenoit pour son Rival, elle lui dit en se jettant sur son bras: Ah! cher Alonso, qu'allez-vous faire? c'est mon Pere à qui vous ôtez la vie. Le secours ne put être assez prompt, pour empêcher l'épée de pénétrer. Alonso la retira toute san-

glante, & se jetta sur un fauteuil. J'entrai dans cet instant. Je les trouvai tous trois, dans la situation la plus touchante. Donna Maria étoit à genoux, entre son Pere & son Amant, & tenoit à chacune une de leurs mains; le Pere (car c'étoit effectivement lui-même) nageoit dans un ruisseau de sang, & sembloit prêt d'expirer. Pour Alonso, il étoit comme immobile sur sa chaise. Son épée étoit tombée à ses pieds, & ses yeux rouloient au hazard, comme ceux d'un homme qui est absolument hors de soi. Je le fis sortir de ce transport en le poussant rudement, & je lui représentai que l'état où étoient les choses méritoit quelque attention. Eh! mon cher Porterra, me dit-il, en se levant, suis-je capable de prendre une résolu-

tion, dans le trouble horrible où je ſuis ? Voilà ma Maîtreſſe, voilà le Meurtrier de mon Pere. En ai-je trop fait ? En ai-je fait aſſez ? & de quelque maniere que puiſſe tourner cette avanture, ne ſuis-je pas le plus malheureux de tous les hommes ? Il ſe jetta ſur un lit, ſans attendre ma réponſe, & il pouſſoit mille ſoupirs, en homme déſeſpéré. Pendant ce tems-là, Donna Maria, aidée de ſa Femme de chambre, avoit arrêté le ſang de ſon Pere & lui avoit rappellé la connoiſſance. Ce pauvre homme ſentit bien néanmoins que ſa fin étoit proche. Il me pria d'engager Alonſo à s'approcher de lui. J'en vins à bout, avec aſſez de peine. Je meurs, lui dit-il. Vous êtes vengé, Seigneur Alonſo. Mon exemple ſera une nouvelle preuve, que le Ciel ne laiſſe

jamais le crime impuni. Après m'avoir persécuté par des remords qui durent depuis vingt ans, il me ramene à Madrid, pour y périr de la main d'un homme, dont j'ai tué le Pere injustement. Je vous pardonne ma mort. Quelque raison que vous puissiez avoir de la souhaiter, je sçais qu'aimant ma fille vous ne me l'auriez pas donnée, si vous m'eussiez connu. Pardonnez-moi aussi celle de votre Pere, & je mourrai content. Il est tems que nos haines finissent. Vous jugerez de la sincérité de ma réconciliation, par ce que je vais faire pour vous. Depuis que j'ai quitté Madrid, j'ai fait le voiage des Indes, & je m'y suis enrichi par le commerce : s'il est vrai, comme ma fille me l'a dit, que vous l'aimez, & qu'elle vous a donné sa foi, unissez-vous

avec elle, & jouiſſez enſemble de tous les biens que j'ai acquis; je ne déſire plus qu'autant de vie qu'il m'en faut pour vous les aſſurer. Approchez, ajoûta-t-il, embraſſez-moi ſans horreur. On n'eſt point Ennemis, quand on ne ſe hait point; & vous ne devez plus me haïr après m'avoir puni.

J'attendois avec inquiétude, continua donc Porterra, quelle ſeroit la réponſe d'Alonſo. Ses regards paroiſſoient encore incertains; mais les aiant laiſſés tomber ſur ſa Maîtreſſe & aiant rencontré les ſiens, je ne doutai plus que ſon cœur ne ſe laiſsât vaincre. Il alloit répondre favorablement, lorſqu'un bruit ſoudain nous obligea de tourner la tête vers la porte de la chambre. Nous vîmes entrer une douzaine d'Alguaſils, armés juſques aux dents,

qui se saisirent de nous sans résistance, dans l'étonnement où leur apparition nous avoit mis. Ils commencerent par nous desarmer ; & voiant les traces du sang, qui avoit coulé de la blessure du Pere de Donna Maria, ils nous conduisirent tous, sans autre examen, dans la prison publique. Ils eurent même l'inhumanité d'y traîner le Blessé, en le soutenant par dessous les bras. Nous jugeâmes que les Voisins, aiant entendu le bruit qui s'étoit fait chez Donna Maria, en avoient averti la Garde de la Ville. On nous laissa vingt-quatre heures dans une même chambre de la prison, sans pouvoir obtenir de parler à personne, si ce n'est à ceux qui nous apporterent à manger. Nous tinmes conseil, entre nous, sur le parti que nous devions prendre

dans une ſi triſte conjoncture. Alonſo nous inſtruiſit de la maniere dont nous pourrions répondre à l'interrogation. Il fallut la ſubir le lendemain, & nous nous accordâmes à dépoſer que le malheur arrivé chez Donna Maria étoit un effet de jalouſie ; crime qui ſe remet facilement en Eſpagne. L'Officier, qui nous interrogeoit, parut content de nos réponſes ; ce qui nous fit eſpérer que notre affaire tourneroit heureuſement. Mais vers la fin du jour, la bleſſure du Pere de Donna Maria, que les Chirurgiens avoient vûe trop tard, empira de telle ſorte que nous craignimes beaucoup pour ſa vie. Il ſentit lui-même le péril ; & dans l'appréhenſion d'être ſurpris par la mort, il demanda de l'encre & du papier, pour confirmer par écrit le pardon de

ſa mort, qu'il avoit accordé à Alonſo, & la donation qu'il lui avoit faite de tous ſes biens. Il y apporta toute l'exactitude poſſible, en marquant non-ſeulement dans les mains de qui il avoit déposé ſes richeſſes, mais de quelle nature elles étoient & en quel nombre. Alonſo fut extrêmement attendri de cette attention, & ne put s'empêcher de verſer des larmes en perdant ce bon homme, qni mourut deux jours après. Cependant cette mort rendit notre affaire plus mauvaiſe. Nous fumes ſéparés preſqu'auſſitôt, & renfermés plus étroitement. Alonſo, qui avoit l'uſage du Barreau, en ſentit les conſéquences; il prit le ſeul parti qui pouvoit nous empêcher de périr. Son mérite l'avoit fait connoître & eſtimer de quantité de perſonnes de

distinction, & sur-tout du Duc d'Ossonne, qui le considéroit particuliérement. Il prit la liberté de lui écrire, & de le supplier très-respectueusement de le venir voir dans sa prison. Le Duc y vint par amitié. Alonso lui découvrit toute son histoire, non-seulement dans les dernieres circonstances, mais en commençant depuis le meurtre de son Pere jusqu'à la mort de l'Assassin. Il le conjura d'en faire un rapport fidele au Roi, persuadé que ce Prince dont la bonté est connue de toute l'Espagne, trouveroit des motifs de miséricorde dans une avanture si singuliere & si touchante. Le succès répondit à l'espérance. Le Duc d'Ossonne prit notre défense avec zele. Philippe V. fut touché de ses raisons, il ordonna qu'on nous mît en liberté; & lorsque

nous eumes l'honneur de nous présenter à lui pour le remercier, il approuva la donation du Pere de Donna Maria, & souhaita toute sorte de prospérités à Alonso dans son mariage.

Dom Porterra aiant fini son récit, nous lui marquâmes beaucoup d'impatience de voir Alonso Riquez & Donna Maria son Epouse. Le reste du souper se passa dans cet entretien. Je demandai au Marquis, en me retirant, s'il n'étoit pas touché de ce qu'il avoit entendu. Il me répondit qu'il avoit écouté cette histoire avec plaisir ; mais que ce qui l'avoit frappé davantage étoit le caractere du Pere de Donna Maria, qui devenoit tout d'un coup le plus généreux homme du monde, après avoir été capable d'un lâche assassinat. Cette

réflexion du Marquis me plut beaucoup, parce que je la trouvai judicieuse. Je lui dis qu'il ne s'étonneroit point de cette contrariété, lorsqu'il connoîtroit mieux le cœur humain. Notre cœur, ajoûtai-je, est une espece de théâtre, où toutes les passions représentent tour à tour. Il ne demeure jamais indifférent entre le bien & le mal, parce qu'il est de sa nature de former toûjours des désirs; il est sollicité différemment selon la différence des objets, & il aime à se laisser entraîner par ce qui le flatte plus. Ainsi l'homme, qui s'accoûtume à céder sans résistance aux premieres impressions, est capable successivement de l'excès du mal & du bien, à proportion de la peine ou du plaisir qu'il trouve à se satisfaire. Le seul remede

eſt de ſe former des principes ſolides de vérité & de ſageſſe, qui puiſſent régler, dans l'occaſion, les penchans indélibérés du cœur. C'eſt-là précisément en quoi la probité conſiſte. Défiez-vous d'un honnête homme qui l'eſt ſans principes & ſans réflexions. Il eſt lui-même, tôt ou tard, la dupe de ſon propre cœur. Nous nous entretinmes encore long-tems de l'avanture d'Alonſo; & voiant que cette hiſtoire avoit plu au Marquis, je l'engageai à la mettre par écrit, pour l'accoûtumer à ſe ſervir facilement de ſa plume. Je lui fis remarquer que c'eſt un défaut commun parmi les perſonnes de condition, de ne pouvoir arranger deux mots ſur le papier. Quand il ſeroit pardonnable, lui dis-je, d'ignorer les ſciences, il ne ſçauroit l'être

de négliger ce qui eſt néceſſaire pour ſe faire entendre, dans les beſoins les plus communs de la vie. La néceſſité d'écrire revient preſque auſſi ſouvent que celle de parler. On a du moins des lettres à faire; & l'on ne penſe point que ſi c'eſt avec un homme d'eſprit qu'on eſt en commerce, ſa premiere attention tombe ſur le ſtile, & qu'il en rit malignement, s'il le trouve groſſier & mal conſtruit. Ajoûtez à cela que c'eſt une occupation très-douce, de s'entretenir ſoi-même en écrivant ſes penſées. La ſolitude la plus profonde n'eſt jamais ennuieuſe, pour une perſonne qui ſçait lire & écrire avec goût.

Le Marquis n'oublia pas, le lendemain après dîner, que nous devions aller chez Alonſo Riquez. Dom Porterra nous y con-

duisit. Alonso nous reconnut, & fut surpris de nous voir avec son frere. Nous lui apprimes que nous demeurions chez lui, & nous lui marquâmes de la joie de cette heureuse rencontre. Il en parut aussi satisfait que nous. La conversation devint fort agréable ; & l'aiant fait tomber insensiblement sur l'avanture de son mariage, Dom Porterra en prit occasion de le prier de nous faire connoître son Epouse. Il la fit appeller au même moment. Nous la trouvâmes digne de ce qu'il avoit fait pour elle. Mais, comme elle n'entendoit pas notre Langue, nous ne pumes juger de son esprit ; elle se retira après avoir demeuré quelques momens avec nous. Alonso nous invita à souper. Nous lui promimes de revenir chez lui, après la Comédie, que le Mar-

quis ſouhaitoit impatiemment de voir. Dom Porterra fut encore notre Guide. On repréſenta une Piéce de Lope de Vega, que nous n'entendimes point. J'étois ſeulement attentif aux mouvemens des Acteurs, & je jugeai par leurs agitations que la Piéce devoit être pleine de ſentimens. Pendant que j'avois les yeux attachés ſur le théâtre, le Marquis s'occupoit à conſidérer les Spectateurs. Il avoit le viſage tourné vers l'Amphithéâtre, où toutes les Dames étoient raſſemblées, ſans être accompagnées d'un ſeul homme. Elles eurent tout le tems de le remarquer, & ce fut apparemment ce qui lui attira en ſortant quelques galanteries. Deux jeunes filles, fort jolies & des mieux miſes, lui propoſerent d'aller faire une promenade au Prado; il les

remercia fort civilement. Elles, ſans ſe rebuter, le prirent par la main pour l'y conduire, & peut-être ſe ſeroit-il laiſſé entraîner s'il eût été ſeul; mais nous priâmes les deux Demoiſelles de le laiſſer libre.

Un moment après, nous vimes une vieille Femme s'approcher doucement de lui; elle étoit couverte d'une longue mante: *Signor Cavallero*, lui dit-elle en Eſpagnol, vous êtes un aimable jeune homme, qui méritez une jolie Maîtreſſe; je vous en offre une qui n'a que ſeize ans, & qui n'eſt point encore ſortie de mes mains. Suivez-moi, je vais faire votre bonheur. Le Marquis répondit qu'il ne ſçavoit point l'Eſpagnol, & continua de marcher avec nous. Tandis que Dom Porterra lui expliquoit en riant le

discours de la Vieille, nous la vimes revenir, avec un billet qu'elle présenta au Marquis. C'étoit son adresse, & l'âge de la jeune fille qu'elle lui avoit proposée. Nous fimes la guerre au Marquis sur ces deux avantures, dont il paroissoit peu touché; & nous nous rendimes chez le Signor Alonso, où nous trouvâmes grosse compagnie qui nous attendoit.

Il avoit invité les trois Espagnols, avec lesquels nous l'avions rencontré la veille au Prado, croiant nous faire plaisir de nous mettre avec des personnes de connoissance. Il s'y en trouva deux autres, qui nous étoient inconnus; de sorte que nous étions neuf à table. Le repas fut servi proprement. Il commença avec une gravité, qui me fit craindre de m'y ennuier beaucoup; mais

peu à peu le front de nos Eſpagnols ſe dérida, & l'on ne penſa plus qu'à rire. Il y avoit, dans cette aſſemblée, deux Marchands, dont l'un étoit revenu nouvellement du Pérou; un homme ſans emploi, qui vivoit de ſon bien; un jeune Cavalier, qui faiſoit profeſſion de bel eſprit, & un Procureur du Conſeil des Indes, où Alonſo Riquez étoit Avocat. Je me ſers des noms qui ſont en uſage en France, pour ne pas hériſſer ma narration des termes Eſpagnols.

C'étoit une Bourgeoiſie renforcée, qui ſans avoir les manieres fines de la Cour, ne manquoit, ni d'eſprit, ni d'uſage du monde. Le Cavalier, bel eſprit, domina long-tems par ſa facilité à s'exprimer, & par une abondance de traits agréables, dont il ſembloit

qu'il eût fait provision, tant il les débitoit rapidement. Il parla de Poësie ; il porta son jugement sur la plûpart de nos meilleurs Auteurs, soit qu'il les eût lûs, soit qu'il répétât ce qu'il avoit entendu dire à d'autres. Corneille & Saint-Evremont attirerent toutes ses louanges. Crébillon fut nommé aussi avec éloge, & l'Espagnol prenoit plaisir à nous en réciter de grands lambeaux. Je conviens, lui dis-je, que ces trois Auteurs sont d'un grand prix, en y mettant néanmoins quelque différence ; mais vous ne nous parlez point de Racine, de Moliere, de Boileau, & de quantité d'autres, dont la France se fait pour le moins autant d'honneur que de ceux que vous avez nommés. Boileau, me répondit-il, est sec & pédant, à force de vouloir être

châtié. Racine eſt un *pleureux*, qui n'eſt propre qu'à attendrir des femmes & à amollir les hommes, ſans inſpirer le moindre ſentiment de vertu. Moliere a de l'eſprit & peint fort bien le ridicule des mœurs, mais il doit ſes plus beaux traits à notre Eſpagne. Son Tartuffe, ſon Ecole des Femmes, ſon Feſtin de Pierre, ſon Miſantrope même, qui paſſe chez vous pour original, ſont pillés de notre Lope de Vega. Le Cavallero, qui avoit un flux intariſſable de langue, fit enſuite une excurſion ſur Rouſſeau, qu'il traita de Prince Lyrique; ſur Houdart de la Motte, à qui il prétendit que ſon ſiécle ne rendoit pas toute la juſtice qu'il devoit attendre de la poſtérité; ſur Fontenelle dont il admira la délicateſſe; heureux néanmoins, ajoûta-t-il, ſi à for-

ce de rafiner il ne se précipitoit pas quelquefois dans le galimathias qu'on reproche à nos Espagnols ; ce qui feroit douter de la solidité de son jugement, si l'on n'en avoit d'autres preuves dans les Ouvrages de Philosophie & de Mathématique qu'il compose tous les jours. J'avoue que je fus surpris d'entendre un Espagnol déclamer contre le galimathias. Mais sur ce pied là, repris-je, vous devez estimer nos Prédicateurs beaucoup plus que ceux du Païs où vous êtes né. Sans comparaison, me dit-il. Je regarde les nôtres comme des enfans, qui sans sçavoir ce que c'est que raisonner, croient que l'éloquence consiste à coudre de pompeuses phrases l'une au bout de l'autre, & qui s'imaginent avoir atteint au sublime, lorsqu'ils ont

produduit une penſée monſtrueuſe. Nul ordre, nul goût, nulle invention réglée. Un ſeul Sermon de Bourdaloue, ou de Fléchier, vaut mieux à mon gré que toutes les productions de nos Prédicateurs d'Eſpagne. En faveur d'un aveu ſi ſincere & ſi raiſonnable, je paſſai au Cavallero le mal qu'il avoit dit de Racine, quoiqu'il ſoit celui de nos Poëtes pour lequel j'ai toujours eu le plus de goût. Je m'apperçus que les autres Convives, qui n'avoient nulle teinture des Lettres, écoutoient nos ſçavans Diſcours avec langueur. Je réveillai le plaiſir de la table, en rendant la converſation générale. Je demandai, au Marchand qui revenoit du Pérou, des nouvelles de Lima, & comment il avoit pu ſe réſoudre à quitter un ſi beau Païs. Je fis de pareilles

pareilles queſtions aux autres, ſur la profeſſion qu'ils exerçoient, & nous paſsâmes ainſi une partie de la nuit avec une ſatisfaction réciproque. Dans le tems que j'étois le plus occupé du récit d'une hiſtoire intéreſſante, qu'Alonſo Riquez me racontoit, le Marquis ſortit de la Salle avec Dom Porterra. Je le crus preſſé de quelque beſoin. Une heure, & deux heures, ſe paſſerent ſans que je le viſſe reparoître; cette abſence commença à me donner de l'inquiétude. Cependant, comme il étoit accompagné de Dom Porterra, je me contentai de demander à Alonſo ce qu'ils étoient devenus. Il me dit qu'il n'en ſçavoit rien; mais que je devois être ſans crainte, puiſque le Marquis étoit avec ſon Frere. Nous continuâmes encore de nous entretenir, pendant

quelque tems. La nuit s'avançoit. Enfin, allarmé de ne pas voir le Marquis revenir, je pris congé d'Alonſo pour retourner à notre logement. Je n'y trouvai, ni le Marquis, ni Dom Porterra. J'étois dans un véritable chagrin, lorſque je les entendis monter à notre Appartement vers le point du jour. Dom Porterra n'y entra point, croiant que j'étois au lit. Je m'étois couché effectivement, au premier bruit qui m'avoit aſſuré de leur retour. Le Marquis paſſa doucement dans ma chambre, pour ſe rendre à la ſienne; je feignis de ne le pas entendre. Il s'informa de ſon Valet de chambre, qui le deshabilloit, ſi je n'étois pas fâché de ſon abſence; & ayant appris que j'étois fort en colere, il ſe hâta de ſe coucher ſans faire le moindre bruit.

Le lendemain, je me levai assez tard. J'appellai tout haut le Valet de chambre du Marquis, & je lui demandai si son Maître étoit revenu. Cela est fort joli, ajoûtai-je, de me quitter pendant trois heures, pour aller courir les rues de Madrid. Voilà de belles marques de la considération que M. le Marquis a pour moi. J'étois assuré qu'il m'entendoit. Il se leva sur le champ, & vint me demander pardon en m'embrassant, & en m'appellant son cher Papa. C'étoit le nom qu'il me donnoit, lorsqu'il vouloit me caresser, avec ses manieres badines, qui avoient dans le fond quelque chose de charmant. Je lui dis d'un ton sérieux, & sans le regarder : Je vous ai assurément beaucoup d'obligation, Monsieur, de m'avoir jetté dans une inquiétude mor-

telle, en allant paſſer la nuit je ne ſçais où. Eh ! depuis quand ſommes-nous donc convenus que nous irions ainſi chacun de notre côté, ſans en donner avis à perſonne ? Voudrez-vous bien me dire, du moins, ce que vous avez fait ſi long-tems avec Dom Porterra ? Il me répondit qu'il alloit me découvrir tout, ſi je voulois lui pardonner. Achevez, lui disje ; je ſçaurai ſi vous êtes ſincere. Il me raconta qu'étant à ſouper chez Alonſo Riquez, il avoit trouvé dans ſa poche, en prenant ſon mouchoir, le billet qu'il avoit reçu de la Vieille dans la rue de la Comédie ; qu'il l'avoit montré ſécrettement à Dom Porterra ; & que le vin d'Eſpagne l'aiant mis d'aſſez bonne humeur, il lui avoit propoſé d'aller s'inſtruire, par leurs propres yeux, ſi la pe-

tite Eſpagnole de ſeize ans étoit jolie ; que Dom Porterra y avoit conſenti, & qu'ils y étoient allés enſemble.

Ce début de narration me fit peur. Hé bien, lui dis-je, qu'avez-vous fait là ? Nous y avons ri, reprit le Marquis, & bû d'excellentes liqueurs. La jeune fille m'a aſſuré, que ſi je l'aimois de bonne foi, je trouverois en elle la plus fidelle Maîtreſſe du monde. Elle m'a fait promettre que je retournerois chez elle aujourd'hui, & que je la verrois enſuite réguliérement. Je lui ai promis tout ce qu'elle a voulu ; mais je ſuis ſi dégoûté de ſes manieres, & des deux doigts de rouge & de blanc qui lui cachent le viſage, que je ne ſens pas la moindre tentation de la revoir. Et Dom Porterra, lui dis-je, que faiſoit-il ? il bûvoit,

répondit le Marquis, & m'écorchoit les oreilles avec une guitarre. Je vous jure, mon cher Papa, ajoûta-t-il en m'embrassant, que nous n'avons fait rien de plus. N'êtes-vous pas content de moi à présent ? Je le suis assez de votre sincérité, répondis-je ; & j'espére qu'il ne vous arrivera plus, surtout la nuit, de vous écarter sans m'en avertir. Vous sçavez que je ne suis point d'humeur à vous gêner, & que la sagesse que je demande de vous n'est point une sagesse austere & ennemie des plaisirs ; mais il faut, comme vous en êtes convenu plus d'une fois, qu'elle s'accorde du moins avec l'honneur & la religion. Il ne vous seroit pas glorieux, qu'on sçût que vous avez passé deux heures dans je ne sçais quel lieu, & que vous eussiez

conçû la moindre inclination pour une femme du caractere de celle que vous avez vûe. Ces ſortes de divertiſſemens méritent toute l'horreur d'un honnête homme ; & quoiqu'il n'y ait que la Religion qui les puniſſe, l'honneur les interdit auſſi ſévetement qu'elle.

Je laiſſai le Marquis s'habiller, & je fis inviter Dom Porterra à venir prendre le Chocolat avec moi. Je lui fis une verte reprimande, de la liberté qu'il s'étoit donnée de ſervir de conducteur au Marquis. Si je n'étois d'ailleurs, lui dis-je, auſſi content que je le ſuis de vos manieres, je quitterois ſur le champ votre maiſon. Il s'excuſa, ſur ce qu'il n'avoit pû réſiſter aux ſollicitations du jeune homme. Sans compter, ajoûta-t-il, que les

Courtiſanes ne ſont pas tout-à-fait telles, à Madrid, que vous pourriez vous l'imaginer. Ce n'eſt pas la débauche groſſiere qui les mene; au contraire, elles font acheter chérement leurs faveurs, & nous avons des exemples de quantité de perſonnes, qui ſe ſont ruinées pour elles, ſans en avoir pû rien obtenir. Elles veulent de la tendreſſe, & de la paſſion; & comme elles en ſçavent tous les rafinemens, elles ſe plaiſent à faire paſſer leurs Amans par tous les dégrés de l'amour. Quoi qu'il en ſoit, répliquai-je, je ne puis approuver ce qui eſt arrivé; & je vous prie de ne jamais rien inſpirer de ſemblable au Marquis.

Dom Porterra reçut ſi bien mes avis, que cela ne l'empêcha point de nous propoſer, deux jours

après, d'aller ensemble à Buen-retiro, qui est une Maison Roiale près de Madrid. Il en connoissoit particulierement le Gouverneur, ou pour parler plus juste, le Concierge; car c'étoit un homme du commun. Il nous fit un accueil très-honnête. Son nom étoit Inigo. Je ne sçais par quel hazard il avoit épousé une Françoise, qui s'empressa de nous venir saluer avec ses deux filles; lorsqu'elle sçut que nous étions François comme elle. J'avois recommandé à Dom Porterra de ne pas faire connoître qui nous étions; & n'aiant mené, ni Laquais, ni Equipage, nous passâmes pour des personnes d'une naissance ordinaire. Le Seigneur Inigo, sa Femme, & ses filles, nous forcerent par leurs manieres pleines d'amitié à passer la nuit au Châ-

teau : ils avoient la diſpoſition des chambres, & pouvoient nous faire trouver facilement des lits. Je ne ſçais ſi je dois raconter ce qui m'arriva la nuit, parce que nous ſommes dans un ſiécle délicat, où l'on ne croit pas les choſes extraordinaires ; mais, comme j'écris ſans intérêt, je me ſatisferai du moins moi-même, en rapportant fidélement la vérité. J'étois couché dans une grande Salle, dont la tapiſſerie repréſentoit quelques anciens Rois de Caſtille. Je les conſidérai curieuſement, avant que de me mettre au lit ; & je m'endormis en faiſant réflexion ſur la caducité des grandeurs humaines, dont il reſte à peine de ſimples traces au bout de quelques ſiécles. Ils ne ſubſiſtent donc plus que dans une tapiſſerie, diſois-je, ces Rois qui ont fait trem-

bler tant de Peuples ; & je ſuis aujourd'hui quelque choſe de plus grand qu'eux, moi qui exiſte du moins ; tandis qu'ils ne ſont plus. Mais à quel oubli dois-je m'attendre à mon tour dans un ſiécle ou deux, puiſque tant de grands Monarques, tant de Rois riches & puiſſans n'ont pu s'en garantir ? Le ſommeil me prit dans ces idées. Bientôt après, je crus voir les perſonnages de la tapiſſerie ſe détacher d'eux-mêmes, & s'approcher de mon lit : ils ouvrirent mes rideaux, pour me faire appercevoir au milieu de la chambre un homme couché ſur un drap noir, avec un ſceptre à la main, & une couronne ſur la tête. Je le regardai attentivement. Je le reconnus pour le Grand Louis quatorze. Il eſt mort, me dit l'un des Spectres ; il ſera ou-

blié comme nous. Je m'éveillai le lendemain tout rempli de cette triſte image, & je fis part de mon ſonge à ceux qui voulurent l'écouter. Huit jours après, on reçut à Madrid la nouvelle de la mort du Roi de France.

Nous demeurâmes encore juſqu'au ſoir au Retiro, pour viſiter les Appartemens & les Jardins. Rien ne m'y parut approcher de la magnificence de nos Maiſons Roiales. Inigo nous accompagnoit par-tout, avec ſa Femme & ſes filles. Il nous dit, en riant, que ſon Epouſe avoit introduit dans ſa maiſon la liberté Françoiſe, & qu'elle avoit élevé ſes filles ſur ce pied-là. Elles étoient toutes deux très-bien faites; un peu brunes, comme la plûpart des femmes du Païs, mais les yeux d'une vivacité

éblouissante. L'après-midi, nous retournâmes au Jardin, pour y profiter d'un vent frais, qui avoit diminué la chaleur. Nous nous promenions dans des allées couvertes, & nous nous étions mêlés en marchant familiérement & sans distinction. Le hazard me fit remarquer qu'une des Filles d'Inigo serroit le Marquis de fort près ; & qu'elle eut l'adresse de glisser un billet dans sa poche. Fort bien, dis-je en moi-même, il y a quelque chose de plus ici que de la liberté Françoise. Le Marquis sentit qu'on avoit touché sa poche, & y aiant porté la main, il en tira le billet, qu'il remit aussitôt fort discrettement. Je m'apperçus qu'il en regardoit la Demoiselle avec plus de curiosité, & qu'elle tournoit aussi continuellement la tête de son côté,

comme pour lui faciliter le moien de la voir. Notre promenade finie, nous remerciâmes le Seigneur Inigo, & nous reprimes le chemin de Madrid. A peine eumes-nous fait dix pas, que le Marquis s'arrêta, sous prétexte d'un besoin naturel; mais aiant tourné les yeux vers lui, je le vis tirer le billet, qu'il se mit à lire avec beaucoup d'attention. Je feignis de n'avoir rien vû. Il nous rejoignit d'un air riant. Nous traversâmes le Prado, où nous eumes à soutenir l'effronterie de plusieurs Courtisanes; j'aurois peine à croire jusqu'où elles la portent, si je n'en avois été témoin presqu'autant de fois que nous mimes le pied dans les promenades publiques. Enfin nous arrivâmes chez nous.

J'étois en doute si le Marquis me

feroit confidence de ſon avanture, ſur-tout étant perſuadé qu'elle n'étoit ſçûe que de lui. Nous emploiâmes encore quelques momens à nous entretenir avec Dom Porterra, jusqu'à ce qu'on vint avertir qu'on avoit ſervi le ſouper. Lorſque nous l'eumes quitté, le Marquis tira le billet de ſa poche, & me dit de la maniere la plus naturelle : Tenez, Monſieur, aidez-moi, s'il vous plaît, à déchifrer cette écriture ; c'eſt encore de la galanterie, ſi je ne me trompe. Il me raconta enſuite de quelle maniere il l'avoit reçû. J'avoue que cette franchiſe me cauſa une des plus vives ſatisfactions que j'aie jamais reſſenties. J'ouvris le billet ; l'écriture étoit en effet ſi mauvaiſe, que nous eumes mille peines à la lire. Le nom de la Demoiſelle étoit Donna Pradina.

Elle aſſuroit le Marquis qu'elle n'avoit jamais rien ſenti de ſi doux, que les ſentimens qu'il lui avoit inſpirés. Elle lui reprochoit, avec un tour aſſez fin, d'être venu en Eſpagne pour lui faire perdre ſon repos & la liberté de ſon cœur; elle lui promettoit qu'il la trouveroit ſi tendre & ſi conſtante, qu'elle lui paroîtroit digne du plus fidele attachement; enfin elle lui marquoit la maiſon d'une de ſes Tantes, où elle alloit ſouvent, & qui n'étoit pas éloignée de celle de Dom Porterra.

Je demandai, au Marquis, ce qu'il penſoit de cela. Ce que je crois, me dit-il, que vous en penſez vous-même. Toutes les femmes d'Eſpagne ſont folles; & ſi cela continue, je crois que j'aurai peine à ſortir de leurs mains. Je remarquai qu'il prononçoit ces

dernieres paroles, avec un air de complaiſance ; je lui répondis : Mon cher Marquis, c'eſt un avantage bien foible que celui dont vous paroiſſez vous applaudir. De votre propre aveu, les femmes d'Eſpagne ſont folles, parce qu'elles vous aiment ; ce n'eſt donc point une ſageſſe que d'aimer, ni un mérite que de pouvoir inſpirer de l'amour. Vous eſtiment-elles, ces Eſpagnoles qui vous aiment ? A peine en êtes-vous connu. Votre figure, qui a quelque choſe de prévenant, votre air enjoué, vos longs cheveux, que ſçais-je ? les moindres bagatelles ſont capables d'impoſer à une femme qui ne cherche que le plaiſir, ſans écouter la vertu. Qu'un honnête-homme eſt peu touché de ſe voir aimé, s'il ne l'eſt point par les endroits par leſquels il ſent qu'il

peut mériter quelque estime ! Je vous pardonnerai de vous attacher à une femme, quand vous en aurez trouvé une qui sçache aimer en vous l'esprit, l'honneur, la Religion & les autres qualités que vous devez vous efforcer d'acquérir. Il seroit impossible qu'elle les aimât sans les posséder, & par conséquent sans être elle-même infiniment aimable. C'est alors qu'on s'aimeroit avec pureté, avec désintéressement, avec tendresse ; j'ajoûte aussi avec constance, car l'amour ne dure pas plus long-tems que ce qui l'a fait naître, & c'est la vertu seule qui peut le faire durer toujours.

Nous reprimes, le lendemain au matin, nos exercices. Le Marquis avoit la mémoire très-heureuse. L'étude de la Géographie fut pour lui un amusement de quel-

ques jours. Je lui fis prendre ensuite quelques notions de Chronologie, pour se préparer à l'Histoire, & je lui trouvai toujours une facilité égale pour tout ce qu'il entreprenoit. J'étois charmé de voir croître chaque jour son goût, pour la lecture & l'application. Lorsqu'il fut arrivé à l'Histoire Grecque & Romaine, j'avois peine à modérer l'ardeur qui le faisoit retourner sans cesse à ses Livres. Son Valet de chambre m'aiant averti qu'il passoit quelquefois une partie de la nuit à lire dans son lit, je fus obligé de lui défendre absolument cet excès, qui pouvoit nuire à sa santé. Je loue, lui dis-je, votre amour pour l'étude; mais je serois fâché qu'il devînt une passion. Un homme de qualité, qui est destiné par sa naissance aux grandes affaires du

monde, ne doit pas ſe faire un métier de lire & d'étudier comme un ſuppôt d'Univerſité. Il ſuffit qu'il y prenne un goût modéré, pour y emploier tous les jours quelque tems avec utilité & avec plaiſir.

Vers le commencement de Septembre, nous eumes la curioſité d'aſſiſter à un ſpectacle qui attira toute la Cour, & une partie du Peuple de Madrid. Ce fut l'enterrement d'une Religieuſe Carmelite, qui étoit fille naturelle du C. I. D. F. Elle s'appelloit Sœur Marianne de la Croix D.... Elle étoit née à Bruxelles en 1641; & aiant été amenée à Madrid dès l'âge de cinq ans, elle avoit été renfermée dans le monaſtere des Carmelites Déchauſſées de cette Ville, où elle avoit vêcu avec beaucoup de piété juſqu'à l'âge

de ſoixante-quinze ans. Tous les Grands aſſiſterent à ſes funérailles par ordre du Roi ; & le même jour ſa Majeſté donna la Grandeſſe aux Abbeſſes de ce Monaſtere, qui eſt de fondation Roiale. On nous raconta que le C. I. avoit aimé, avec une paſſion extrême, la mere de Sœur Marianne de.... C'étoit une Demoiſelle Flamande de la Maiſon de V...., qui avec une beauté médiocre avoit l'art d'enchanter tous ceux qui l'approchoient. Le cœur du C. I. ne fut point à l'épreuve de ſes charmes, mais il eut peine à ſe faire aimer d'elle. Mademoiſelle de V.... s'étoit laiſſée toucher par la bonne mine du Comte de P..., avec qui elle entretenoit un long commerce. Elle en fut abandonnée la premiere ; & le déſeſpoir qu'elle en eut la fit tomber dans

une profonde tristesse. Le C. I. profita habilement de cette conjoncture. Il n'y eut point de fêtes ni de plaisirs qu'il n'inventât, pour lui faire oublier la cause de son chagrin. Son respect, sa persévérance, & peut-être aussi l'éclat de son rang & de son nom attendrirent Mademoiselle de V..; & ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'aiant été recherchée en mariage, presque dans le même tems, par un homme riche & de condition, elle refusa ce parti pour conserver la fidélité qu'elle crut devoir au C. I. & pour vivre à Bruxelles avec la qualité de sa Maîtresse. Exemple de constance d'une nature extraordinaire, & qui méritoit bien le peu que j'en ai rapporté.

L'onziéme du même mois, un Courrier, dépêché de Paris

par le Prince de Cellamare Ambaſſadeur d'Eſpagne à la Cour de France, apporta au Roi la nouvelle de la mort du Roi Très-Chrétien, ſon Grand-pere. Dès le lendemain, on publia ordre d'en porter le grand deuil; & deux jours après, la moitié des habitans de Madrid furent vêtus de noir. Je n'ai rien vû de ſi aimable, que le Marquis le paroiſſoit dans cet habit. Je paſſe ſur quantité de petites avantures bourgeoiſes, qui ſe préſenterent dans tous les endroits où nous nous mêlâmes avec le Peuple, pendant quinze jours ou trois ſemaines, que nous paſsâmes encore avec les apparences d'une condition commune. Je crus que cela ſuffiſoit pour faire prendre, au Marquis, une idée des différens états de la vie, & je ré-

ſolus de profiter de la premiere occaſion pour le produire à la Cour.

Fin du ſixiéme Livre.



MEMOIRES



MEMOIRES DU MARQUIS DE ***.

LIVRE SEPTIEME.

J'APPRIS que le jour de Saint François, le Roi devoit tenir Chapelle dans l'Eglise de ce Saint, & qu'il y seroit accompagné de tous les Grands. Il faut y paroître, dis-je au Marquis, & songer que la scène va bien changer de face. Ce n'est plus à des Alonsos & à des Inigos, que vous allez avoir à fai-

re. Vous ne trouverez, entre eux & les Perſonnes de la Cour, aucune différence pour ce qui regarde le fond des paſſions; elles ſont les mêmes dans tous les hommes: mais ce qui diſtingue la Cour, c'eſt qu'elles y ſont plus violentes, & qu'elles ſont néanmoins plus cachées. Défiez-vous donc du dehors. Familiariſez-vous de bonne heure avec une vertu, dont vous n'avez point encore eu beſoin de faire uſage: c'eſt la prudence; elle vous ſera néceſſaire à chaque pas. Je vous laiſſe à vous-même; c'eſt-à-dire que vous ne devez plus attendre, pour agir, que je vous prévienne par mes conſeils; je me réſerve ſeulement de vous faire appercevoir en quoi vous aurez manqué. Toutes vos actions ſeront de vous: je ne vous accompagnerai plus que

pour en être le ſpectateur ; & s'il eſt beſoin, pour en être quelquefois le Critique.

Le Marquis entra dans l'Egliſe, avec ſa démarche noble & ſon air brillant. J'étois à ſon côté, deux pas au-deſſous de lui ; nous étions ſuivis de nos trois Valets. Nous nous avançâmes, vers l'endroit où étoit Sa Majeſté. La foule des Seigneurs nous empêcha d'en être apperçus : mais comme nous nous étions avancés un peu au-delà des bornes marquées pour ceux qui n'étoient pas connus, un Officier des Gardes parut nous regarder avec quelque émotion. Je m'en apperçus, & je compris auſſi-tôt la faute que nous avions commiſe par ignorance. J'eus l'adreſſe de la réparer promptement, en diſant quelques paroles d'hon

nêteté, d'un air aisé & riant, au Marquis de Valdecañas, auprès duquel j'étois placé; ce qui fit croire à l'Officier des Gardes que nous en étions connus. La cérémonie étant achevée, on s'ouvrit pour laisser le passage libre au Roi. Ce fut alors que nous le vîmes pour la premiere fois; & comme nos habits de deuil étoient à la Françoise, il nous regarda un moment, avant que de se mettre à marcher. Le Marquis se baissa profondément, lorsque Sa Majesté passa devant lui : elle lui fit un signe de tête fort gracieux, en disant au Marquis de Bedmar, qui étoit près d'elle : Voilà un François; je le reconnoîtrois à son air, quand il n'en auroit pas l'habit. Dans le même moment, un vieux Seigneur qui suivoit le Roi, & que son grand âge empêchoit de

marcher aiſément, s'arrêta près de moi, pour me demander ſi j'étois parti de France depuis la mort de Louis XIV. Je lui répondis que nous étions en Eſpagne depuis plus d'un mois. Vous êtes donc le Pere de ce jeune homme, ajoûta-t-il en montrant le Marquis. Je n'ai pas cet honneur là, lui dis-je. Monſieur le Marquis eſt un homme de diſtinction, qui voïage pour achever de ſe perfectionner dans les Cours de l'Europe, & j'ai l'honneur de l'accompagner par eſtime & par amitié. Il continua de me demander, ſi nous étions connus de quelqu'un à la Cour de Madrid; & lui aïant répondu que nous y paroiſſions ce jour-là pour la premiere fois, il invita le Marquis, qui nous joignit au même inſtant, à monter dans ſon Caroſſe pour

aller prendre l'air à la *Calle mayor*. C'est une autre espéce de Cours, qui sert de promenade à Madrid. Le Marquis, voiant que cette proposition lui venoit d'un homme fort âgé, dont l'extérieur n'avoit rien de relevé, parce qu'il étoit en simple habit de deuil, parut balancer un moment. Vous paroissez inquiet, lui dit ce Seigneur. Je suis Dom Joseph de Tolede, Duc de Montalto. J'ai autrefois eu la curiosité de voir la France, comme vous avez celle de voir l'Espagne; nous nous entretiendrons de votre Païs & du mien. Le Marquis lui répondit honnêtement; & sortant de l'Eglise, nous montâmes avec lui dans son Carosse.

Le Duc de Montalto portoit, sur son visage, environ soixantedix ans. Ses manieres étoient

ſimples, mais elles avoient un air de bonté qui le faiſoit aimer. Sa mémoire étoit remplie d'une infinité d'avantures de la vieille Cour, qu'il prenoit plaiſir à raconter; & ſes récits étoient tournés agréablement, quoiqu'il ne ſçût que médiocrement le François. J'augmenterois ces Mémoires d'un volume, ſi j'entreprenois d'écrire tout ce que je pourrois rappeller, des longues converſations que j'ai eues avec lui. Il nous demanda d'abord pluſieurs particularités de la Maiſon Roiale de France, & il en prit occaſion de nous parler des Princes qui la compoſoient dans ſa jeuneſſe, & qu'il avoit eu l'honneur de voir à la Cour. Il s'étendit ſur Monſieur le Prince de Condé. Il l'avoit vû, nous dit-il, la premiere fois à Bruxelles, après

le siége d'Arras, dans le tems que la Reine Christine de Suéde étoit arrivée en Flandres. Il nous fit le portrait de cette Princesse, & le récit de l'entrevûe qu'elle eut avec le Prince de Condé. Elle témoigna d'abord un désir extraordinaire de le voir; elle disoit hautement qu'elle avoit regret qu'il ne pût se trouver à Bruxelles une maison assez grande pour les loger tous deux; que c'étoit son Héros, & le seul homme pour lequel elle eût de l'admiration. Il étoit alors au siége d'Arras; elle lui écrivit qu'elle vouloit y aller, & qu'après lui elle ne faisoit point difficulté de prendre l'écharpe rouge. Effectivement, continua le Duc de Montalto, elle n'avoit pas besoin de mettre un grand changement dans ses habits pour paroître vêtue en homme de guer-

re. Une Hongreline, qui ne différoit gueres des just'aucorps qu'on porte aujourd'hui, & qui ne lui passoit pas les genoux, un mouchoir autour du col en forme de cravate, une perruque noire, quoiqu'elle eût les cheveux blonds, & un chapeau chargé de plumes, étoient son ornement ordinaire. L'Archiduc, aiant pris le devant, à la déroute d'Arras, fut la voir à Anvers, où elle le reçut avec des honneurs & des déférences qui allerent jusqu'à l'excès; car elle ne se contenta pas de l'attendre au pied de son escalier: elle traversa une grande cour, pour aller au devant de lui jusqu'à la porte de la maison où elle étoit logée. On s'attendoit qu'elle ne recevroit pas moins honorablement Monsieur le Prince, dont la naissance ne le cédoit

qu'aux têtes couronnées. Cependant, après la passion extrême qu'elle avoit marquée pour le voir, elle s'amusa à pointiller sur le cérémonial, lorsqu'il étoit prêt de lui venir rendre visite. L'aiant appris, il voulut sçavoir de quelle maniere elle en agiroit avec lui. Ceux, qu'il y envoia, n'eurent pas de réponse qui pût le satisfaire; de sorte qu'il se résolut de ne la point voir, dans la crainte qu'elle ne voulût faire quelque différence entre lui & l'Archiduc. Cependant, comme il étoit en chemin, & qu'on le sollicitoit de ne pas rompre ouvertement avec elle, il prit l'expédient de la voir *incognito*. Il envoia toutes les personnes de sa suite lui faire la révérence, comme s'il fût retourné sur ses pas; & pour la voir sans en être connu, il entra dans sa chambre lors-

qu'elle étoit pleine de son monde, & n'y parut que comme un de ceux qui la saluoient de sa part. Elle ne le reconnut pas d'abord ; mais aiant ouvert les yeux lorsqu'il la quitta, elle voulut l'accompagner. Il dit qu'il lui falloit tout ou rien ; &, sans attendre sa réponse, il sortit comme il étoit venu.

Le Duc de Montalto nous avoua que cette piéce fut jouée à Monsieur le Prince par les Espagnols ; & qu'à l'instigation du Comte de Fuensaldagne, qui étoit très-mal avec lui, Pimentel avoit fait changer l'esprit de la Reine, qui étoit naturellement inconstante. Je ne continue point de rapporter mille traits curieux, que le Duc nous apprit dans cette premiere conversation, de la conduite des Espagnols avec le

Prince de Condé & de celle du Prince avec eux. Les conjonctures présentes ne le permettent pas. J'ai eu soin de les écrire. Elles pourront être publiées dans des tems plus libres. Lorsque notre promenade fut achevée, le Duc, que nous accompagnâmes jusqu'à son Hôtel, nous fit l'honneur de nous retenir à souper. Quelque respect que j'eusse pour lui, je me serois bien gardé d'accepter cette offre, si j'eusse prévû la moindre partie des peines dont elle fut la source pour le Marquis & pour moi. Je n'avois eu, jusqu'alors, que de la satisfaction de sa conduite; il étoit tems que je sentisse un peu qu'il étoit jeune, & qu'il avoit des passions.

Je fus surpris de voir à table, avec nous, neuf ou dix jeunes Seigneurs, dont le plus âgé ne

paroiſſoit pas avoir plus de trente ans. J'aime la jeuneſſe, me dit le Duc de Montalto, qui s'apperçut que je les regardois; ces Meſſieurs ſont, ou mes Parens, ou mes Amis : ils me divertiſſent par leur humeur agréable, & je les traite le mieux qu'il m'eſt poſſible. Nous fumes en effet bien traités, & la joie regna pendant tout le repas. Le Marquis, qui étoit liant, ne tarda gueres à former connoiſſance. Je l'obſervois, dans le deſſein de remarquer pour qui ſon affection ſe déclareroit davantage. Je fus aſſez ſatisfait de ſon choix. Comme on s'étoit ſéparé en diverſes bandes, pour jouer ou pour s'entretenir après le ſouper, je le vis aſſocié avec deux jeunes gens, dont l'un étoit de ſon âge, & l'autre plus âgé, mais tous deux d'une phy-

ſionomie qui me parut belle & heureuſe. J'étois demeuré ſeul près du Duc ; il me dit : N'admirez-vous pas qu'un homme de mon âge ſoit encore recherché des jeunes gens ? Ils m'aiment, parce que je les careſſe, & que je me mets de leurs plaiſirs. Je hais la ſolitude ; & j'ai compris qu'à l'âge où je ſuis il faut un peu deſcendre, & ſe prêter quand on veut être goûté. Ma maiſon & ma table ſont ouvertes à tous ceux qui me font l'honneur de s'y préſenter. Je priai le Duc de m'apprendre le nom des deux Seigneurs qui s'entretenoient avec le Marquis. Ce ſont, me dit-il, deux jeunes gens d'une haute naiſſance, mais qui ont moins de biens que de mérite ; l'un s'appelle Dom Juan de Paſtrino, & l'autre porte le titre de Comte de

Mancenez. J'ai été Ami de leurs Peres, & ils continuent d'être les miens. Nous reçumes ainſi, pendant toute la ſoirée, mille marques de la bonté de Monſieur le Duc de Montalto, & nous le priâmes, en nous retirant, de trouver bon que nous continuaſſions de lui rendre quelquefois nos reſpects.

Le Marquis me parla du Comte de Mancenez, & de Dom Juan de Paſtrino, comme des deux perſonnes du monde les plus aimables, & dont il déſiroit le plus l'amitié. Il me dit qu'ils lui en avoient témoigné beaucoup, & que s'étant informés de l'endroit où nous demeurions, ils lui avoient promis de nous venir voir le jour d'après. Je lui répondis qu'ils m'avoient parus tels qu'il les trouvoit lui-même, &

que le Duc de Montalto m'avoit parlé d'eux avantageusement. Ils vinrent le lendemain après-midi, dans un Equipage assez propre. Nous les reçumes très-honnêtement. Après une conversation d'une heure, qui roula sur les plaisirs de Madrid, & sur la beauté des Dames de la Cour, Dom Juan de Pastrino dit au Comte de Mancenez, qui avoit parlé presque seul : Tu ne nommes pas ta sœur parmi les Belles ; est-ce par modestie que tu veux cacher que c'est la plus charmante personne de Madrid ? Le Comte prétendit que c'étoit outrer l'éloge. Dom Juan soûtint ce qu'il avoit avancé; & comme il le faisoit avec chaleur, le Comte, pour finir la dispute, nous proposa d'en être les Juges, & nous engagea à nous rendre sur le champ chez lui. Je

ne m'opposai point à cette partie de jeunesse. Je dis seulement au Comte, que n'aiant jamais vû, ni sa Sœur, ni les Dames de la Cour, il nous seroit difficile de juger de leur beauté par comparaison. N'importe, reprit Dom Juan de Pastrino; il suffit de voir Donna Elisa de Mancenez, pour s'assurer qu'elle l'emporte sur celles mêmes qu'on n'a pas vûes. Je jugeai, par l'ardeur de Dom Juan, qu'il en étoit amoureux; & j'en dis un mot au Comte, qui me l'avoua en souriant.

Elle étoit à notre arrivée avec deux de ses Amies, qui passerent dans une Salle voisine, lorsqu'elles nous virent entrer sous la conduite du Comte, sans nous être fait annoncer. Le Comte étoit chef de sa famille, & sa sœur dépendoit de lui. Il lui expliqua, en

badinant, le ſujet de notre viſite, & la pria de ſouffrir que nous la conſidéraſſions à notre aiſe, pour nous mettre en état de juger de ſa beauté. Elle répondit avec eſprit. Don Juan, à qui le bonheur de la voir n'arrivoit pas tous les jours, étoit reſpectueux & tranſi près d'elle, tandis que le Marquis lui diſoit mille jolies choſes, ſur l'avantage qu'il avoit de lui parler & de la connoître. Pendant ce tems-là, le Comte de Mancenez entra dans la Salle où les deux autres Dames avoient paſſé, & un moment après il nous les amena, en les tirant toutes deux par la main. Donna Eliſa étoit belle, & Dom Juan en jugeoit bien, quoiqu'avec les yeux d'un Amant; mais je ne la crus point la plus belle perſonne de Madrid, lorſque j'eus jetté les yeux ſur

l'une de ſes deux Compagnes. Vous viendrez malgré vous, leur diſoit le Comte en les traînant; je ne ſouffrirai point que vous ſuiviez la rigueur Eſpagnole avec de ſi aimables François. Nous nous levâmes à leur entrée; & le Marquis, allant à leur rencontre, leur fit un compliment civil ſur la liberté que nous avions priſe de les interrompre. Elles s'aſſirent avec nous; & comme elles pouvoient prétendre, auſſi-bien que Donna Eliſa, au premier rang de la beauté, la queſtion de Dom Juan ne fut pas renouvellée, & demeura ſans déciſion.

Les belles perſonnes ont les unes pour les autres à peu près la même inclination & le même goût que les gens d'eſprit. Elles ſe lient d'amitié par un ſentiment naturel, qui les porte à chercher

çe qui eſt parfait comme elles. Donna Eliſa étoit intime amie de Donna Agnez de Palafoz, & de Donna Diana de Velez : c'étoit le nom des deux Demoiſelles Eſpagnoles. Donna Diana m'avoit frappé au premier coup d'œil. Je craignis tout d'un coup, en la voiant, ce qui ne manqua point d'arriver ; c'eſt-à-dire qu'elle ne fît trop d'impreſſion ſur le cœur du Marquis, & que vif comme il étoit, une premiere paſſion, inſpirée par une perſonne de ce mérite, ne lui fît oublier ſon devoir, & ne me préparât mille chagrins. Plus je la regardois, plus je croiois remarquer en elle ce qu'il falloit pour enflammer le Marquis, dont je connoiſſois le fond du cœur. Elle avoit l'œil vif & doux comme lui, l'humeur enjouée, un ſourire fin

& plein de charmes, & le reſte de la figure tel qu'on l'attribue aux Graces & aux Amours. Que ſommes-nous venus faire ici ? dis-je alors en moi-même. Que ce malheureux moment va me couter de peines! Je me trouvai ſi occupé de cette réflexion, que je fus quelque tems ſans prendre garde à ce qui ſe paſſoit. Enfin je me levai tout d'un coup; & je dis au Marquis, que nous n'avions interrompu que trop long-tems ces Demoiſelles, & qu'il falloit leur laiſſer la liberté que nous leur ôtions par notre préſence. Il ne put ſe diſpenſer de me ſuivre; mais je ne m'apperçus que trop de la violence qu'il étoit obligé de ſe faire.

Le Comte de Mancenez & Dom Juan ne nous quitterent point. Nous allâmes voir enſemble M.

le Duc de Montalto, qui nous força encore de demeurer à souper. Le Marquis ne se sépara pas un moment de Mancenez, & je ne doutai point que Donna Diana ne fût l'unique sujet de leur entretien. Nous nous retirâmes fort tard. Il ne me dit pas un mot jusqu'à la porte de notre logis; & peut-être se seroit-il allé coucher sans ouvrir la bouche, si je ne lui eusse enfin demandé d'où lui venoit cette profonde rêverie. Il me répondit qu'il avoit mal à la tête, & qu'il se trouveroit mieux après avoir dormi.

Je le fis éveiller à huit heures, pour ne pas perdre entiérement ses exercices du matin. Il se leva; mais au lieu de prendre un livre, il se promena pendant une heure dans sa chambre. J'y entrai. Il parut embarrassé de me voir. Qu'a-

vez-vous donc, Monſieur, lui dis-je ? vous me paroiſſez incommodé. Il m'aſſura qu'il ſe portoit bien. Je vois ce que c'eſt, repris-je, vous vous ennuiez du ſéjour de Madrid : Eh bien, je conſens que nous partions quand vous voudrez pour Liſbonne. Il y a près de ſix ſemaines que nous ſommes ici ; c'eſt y avoir demeuré en effet aſſez long-tems. Loin de m'ennuier, me dit-il, je ſouhaiterois que nous puſſions paſſer l'hiver à Madrid. Nous n'avons préſque pas paru à la Cour, & vous m'avez dit pluſieurs fois que c'étoit le principal objet de nos voiages. Non, non, continuai-je ; nous verrons celle de Liſbonne, qui reſſemble beaucoup à celle-ci ; nous y paſſerons l'hiver, & nous nous trouverons à portée de nous embarquer pour l'Angleter-

re, au commencement de la belle ſaiſon. Il m'objecta que nous attendions des Lettres de Paris; que M. le Duc ſon Pere n'approuveroit peut-être pas que nous quittaſſions ſi-tôt l'Eſpagne; qu'il falloit voir du moins quelques Seigneurs Eſpagnols, pour leſquels il nous avoit donné des Lettres. Je lui répondis que je me chargeois de tout, & que Monſieur ſon Pere donneroit ſon approbation à tout ce que j'aurois réglé. Enfin, lui dis-je, je vais donner ordre qu'on prépare ce qui eſt néceſſaire pour notre départ.

Je n'ai jamais vû de triſteſſe égale à celle qui étoit répandue ſur le viſage du Marquis. Nous demeurâmes quelque tems ſans parler. Je voulus le pouſſer à bout; j'appellai Scoti, à qui j'ordonnai en ſa préſence de diſpoſer notre Equipage,

Equipage, & de ſe tenir prêt à partir deux jours après. Je fis cependant ſigne de l'œil à Scoti, qui m'entendoit à demi mot. Il ſe retira, en m'aſſurant que je ſerois obéi. C'en étoit trop. L'aimable Marquis me ſerra tendrement entre ſes bras; & les yeux gros de larmes, il commença quelques paroles, que je n'entendis qu'à demi. Je l'embraſſai à mon tour; & l'aiant pris par la main, je le fis aſſeoir ſur un fauteuil, & je me mis auprès de lui. Vous ne m'aimez plus, mon cher Marquis, lui dis-je; vous n'avez plus de confiance en moi. Pourquoi me cachez-vous vos peines? Vous êtes affligé uſqu'à verſer des larmes, & vous me laiſſez ignorer la cauſe de vos chagrins. Ce n'eſt pas là ce que vous m'aviez promis, ni ce que mérite la tendreſſe

infinie que j'ai pour vous. Il essuia quelques larmes, qui étoient tombées de ses yeux ; & s'efforçant de prendre un visage plus tranquille, il me fit des excuses d'avoir voulu me déguiser une chose, dont il jugeoit bien, me dit-il, que j'avois pû m'appercevoir. Il m'avoua qu'il sentoit la plus vive passion pour Donna Diana de Velez; qu'il avoit essaié vainement d'y résister ; qu'il ne se seroit pas cru capable d'une telle foiblesse ; mais qu'étant aussi touché qu'il l'étoit, je le rendrois le plus malheureux de tous les hommes, si je l'obligeois de quitter Madrid, & si je ne lui permettois pas de la voir quelquefois.

Vous éprouvez donc, lui dis-je, ce que vous n'avez pas cru possible. Vous êtes enfin l'esclave d'une passion, dont vous vous êtes

flatté que vous pourriez toujours vous défendre. Si vous aviez ſuivi mes conſeils, ſi vous vous étiez tenu en garde contre vous-même, le ſeul déſir d'être ſage vous auroit ſoutenu dans le péril, & vous vous ſeriez épargné toutes les peines que votre paſſion va vous cauſer. Mais je ne me ſuis que trop apperçu que vous les reſſentez déja; je ne veux point les augmenter par mes reproches. Il eſt queſtion, mon cher Marquis, de recourir promptement au remede. Je ne vous dirai point que la beauté eſt un bien mépriſable, & l'amour déſordonné une paſſion criminelle; votre raiſon n'eſt plus aſſez libre pour le reconnoître. Mais ce que je dois vous remettre devant les yeux, c'eſt que votre honneur, votre fortune, votre repos, & peut-être

votre vie, dépendent de la résolution que vous allez prendre. Vous aimez Donna Diana ; que pouvez-vous prétendre en l'aimant ? D'en faire votre Epouse ? croiez-vous que Monsieur le Duc votre Pere, dont toutes les espérances reposent sur vous, puisse jamais consentir à un mariage si contraire à ses desseins ? & si vous aviez l'imprudence de vous y déterminer sans son consentement, que pouvez-vous attendre de lui, qu'une éternelle indignation ? Espérez-vous que Donna Diana vous aime jamais assez, pour vivre avec vous sur le pied d'une Maîtresse ? Quand elle seroit assez lâche pour cela, son Pere & ses Freres le souffriront-ils sans se venger ? Ignorez-vous la délicatesse des Espagnols, sur tout ce qui intéresse l'honneur ? & vous-même,

en manqueriez-vous jusqu'au point de vouloir séduire une fille de condition, en qui vous trouvez assez de mérite pour la juger digne de votre cœur ? Non, non, Monsieur, votre passion ne peut être que pernicieuse pour vous-même; & s'il vous reste un peu de raison pour en considérer les suites, vous devez l'étouffer aussi facilement que vous l'avez laissé naître.

Je me tus quelque tems, pour attendre sa réponse. Il ne m'en fit aucune. Je me levai, en le priant de faire une attention sérieuse à mes avis, & je le laissai seul dans sa chambre. Il y demeura jusqu'à l'heure du dîner. Je le fis avertir lorsqu'on eut servi; il vint se mettre à table, après avoir dit quelques mots à son Laquais, & n'ouvrit la bouche, pendant le repas,

que pour manger. Il mangea même fort peu, & se retira ensuite à sa chambre. L'heure à laquelle nous avions coûtume d'aller en Ville étant arrivée, je dis à son Valet de chambre d'aller l'habiller. Il me fit répondre qu'il se trouvoit incommodé, & qu'il n'étoit point en état de sortir. J'appellai son Laquais, qui se nommoit Deschamps; & lui aiant demandé quel ordre il avoit reçû de son Maître avant le dîner, je sçus que c'étoit une Lettre, qu'il l'avoit chargé de porter au Comte de Mancenez. Je retournai à sa chambre au milieu de l'après-midi. Il s'étoit jetté sur son lit. Je lui dis d'un ton d'amitié: Est-ce sérieusement que vous vous sentez incommodé? Vous me donnez de l'inquiétude, & vous me feriez plaisir de me dire du

moins quelques paroles. Il ne me répondit qu'en pouſſant un ſoûpir. Je m'aſſis près de ſon lit, & je pris une de ſes mains, pour lui tâter le poulx. Ce n'eſt pas là qu'eſt le mal, me dit-il triſtement; & quand vous me demandez ſi je ſuis incommodé, vous ſçavez trop bien quelle eſt ma maladie. Eſt-il poſſible, Monſieur, repliquai-je, qu'un diſcours auſſi raiſonnable que celui que je vous ai tenu tantôt, ne faſſe point d'impreſſion ſur votre eſprit? Quel eſt donc votre deſſein? Il ſe leva à cette queſtion; & s'étant aſſis ſur le bord de ſon lit, il me pria, de l'air le plus ſérieux que je lui euſſe vû prendre juſqu'alors, de vouloir bien l'écouter.

Mon deſſein, Monſieur, me dit-il, n'eſt pas, comme vous le diſiez tantôt, d'épouſer Donna

Diana malgré mon Pere ou sans son consentement. Je ne pense pas non plus à faire d'elle une Maîtresse. Pourquoi me soupçonnez-vous d'un sentiment, dont vous devez me connoître incapable ? Je ne vous demande que la liberté de la voir, parce que je sens que je ne puis vivre sans cette satisfaction. Si vous avez jamais aimé, vous l'avez fait sans doute en honnête-homme : m'est-il donc impossible d'aimer de même ? Vous craignez peut-être que je ne m'enflamme davantage en la voiant : Non ; je ne sçaurois l'être plus que je le suis. Je la verrai, je lui dirai que je l'aime, je l'aimerai effectivement toute ma vie ; & j'attendrai notre retour à Paris, pour obtenir de mon Pere qu'il me permette de l'épouser. Mais souffrez que je la voie. Ac-

cordez-moi une ſatisfaction ſi innocente, ou arrachez-moi la vie; car eſpérer que je partirai après-demain pour Liſbonne, c'eſt vous promettre ma mort: je me la donnerois avec mon épée, ſi mon ſeul déſeſpoir n'étoit pas capable de me la procurer.

Ce diſcours, d'un jeune homme qui avoit à peine dix-huit ans, m'épouvanta. Je l'aimois d'ailleurs ſi tendrement, que ſes moindres peines m'étoient ſenſibles. Je pris le parti de le conſoler par ma réponſe. Ne craignez pas, lui dis-je en riant, que je contribue à votre mort; j'expoſerois ma vie pour ſauver la vôtre. Nous verrons Donna Diana, ſi cela eſt ſi néceſſaire à la conſervation de vos jours. Je trouve même vos intentions pures & raiſonnables; & c'eſt pour les avoir igno-

rées, que j'ai combattu tantôt votre passion. Mais au nom de Dieu & de l'honneur, souvenez-vous qu'il y a des foiblesses en amour qui sont indignes d'un honnête homme, & que plus Donna Diana a de mérite, plus vous êtes obligé de la respecter & de ménager sa gloire. Cette réponse mit le Marquis au comble de la joie. Il me baisa mille fois la main, & ne se lassoit point de m'appeller son cher Papa. Il voulut sçavoir quand nous irions chez le Comte de Mancenez, pour y voir la belle Donna Diana, qui y alloit passer ordinairement l'après dînée avec Donna Elisa. Je le portai à différer sa visite au lendemain, pour prendre le tems de se remettre un peu de l'agitation où il avoit été. Je le priai ensuite de me donner une satisfaction à mon

tour ; c'étoit celle de me dire où il avoit envoié ſon Laquais avant midi. Cette demande le fit rougir. Cependant, après y avoir penſé un moment, il ouvrit ſa caſſette, d'où il tira la copie d'une lettre qu'il avoit écrite le matin. Il m'avoua, avant que de la lire, qu'il avoit fait confidence de ſa paſſion au Comte de Mancenez, & que n'étant point aſſuré de pouvoir parler ſitôt à Donna Diana, il avoit prié le Comte de lui faire rendre une de ſes Lettres ; qu'il comptoit de le voir ce jour-là & de la lui remettre lui-même, mais que notre petite querelle lui aiant ôté l'envie de ſortir, en avoit chargé ſon Laquais. Il m'abandonna enſuite ſa copie. Je la conſerve encore, avec pluſieurs autres ; & je ne fais ici que la tranſcrire.

» Je ne me fais pas un mérite,

» Mademoiselle, d'admirer vos
» charmes & d'en ressentir tout le
» pouvoir. Quel cœur assez bar-
» bare pourroit vous avoir vûe,
» sans devenir sensible ? Mais s'il
» est permis de se louer quand
» on parle à ce qu'on adore, vous
» ne trouverez pas de cœur qui
» sçache mieux sentir le prix du
» vôtre, & former des sentimens
» plus dignes de vous, que le
» mien. Je ne prie pas l'Amour,
» de vous attendrir sitôt en ma
» faveur ; ce bonheur mérite un
» siécle de services & de soins : je
» le conjure seulement de vous
» faire appercevoir la sincere ar-
» deur de ma passion, parce qu'il
» est impossible que tôt ou tard
» vous n'en soiez pas touchée.
» Permettez que cette espérance
» me conduise tous les jours chez
» Monsieur le Comte de Man-

» cenez, & que mon respect vous
» y exprime la tendresse invio-
» lable avec laquelle je fais vœu
» d'être toute ma vie, &c. »
Le Marquis DE ROSEMONT.

Comment? dis-je au Marquis; c'est-là ce qui s'appelle de la galanterie la plus fine & la plus passionnée. Est-ce la nature toute seule, qui vous en a tant appris? Il faut que vous aiez pillé cela dans quelque Roman. Il m'assura que tout étoit de lui jusqu'au moindre mot, & qu'il n'avoit jamais lû de Romans, si ce n'étoit les deux que j'avois achetés à Bourdeaux, c'est-à-dire Télémaque & la Princesse de Cléves. Je vous conseille, lui dis-je, de n'en lire jamais d'autres. Un homme plus severe que moi en retrancheroit même la Princesse de Cleves; car le fruit qu'on en peut

tirer pour ſe former le ſtile, n'égale pas le péril auquel on s'expoſe, de s'amollir le cœur par une lecture trop tendre. Il en eſt de même d'une infinité d'autres, qui peuvent paſſer pour bien écrits : l'eſprit ſe polit ſans doute en les liſant, mais la ſageſſe & la vertu en reçoivent toujours quelque atteinte. On s'émeut, on ſe paſſionne, on éprouve tous les mouvemens de haine & d'amour, de pitié & de vengeance, dont on voit qu'un feint perſonnage eſt animé; & l'on tomberoit infailliblement dans les mêmes foibleſſes, ſi l'on en trouvoit les mêmes occaſions. Quelque prévenu qu'on ſoit aujourd'hui, ajoûtai-je, contre les Romans héroïques, tels que Caſſandre, Cléopatre, le grand Cyrus, Polexandre, &c. j'aurois moins de peine à les met-

tre entre les mains des jeunes gens, que cette multitude d'Hiſtoires amoureuſes & de Nouvelles galantes, qu'on eſt dans le goût d'écrire depuis trente ou quarante ans. En voulant peindre les hommes au naturel, on y fait des portraits trop charmans de leurs défauts; & loin que de pareilles images puiſſent inſpirer la haine du vice, elles en cachent la difformité pour le faire aimer. Au lieu que dans les Romans héroïques, rien n'eſt appellé vertu que ce qui en mérite le nom. Si l'amour y joue les premiers rolles, il y produit du moins des ſentimens ſi nobles & de ſi grandes actions, qu'un Lecteur n'y ſçauroit trouver de quoi juſtifier ſes foibleſſes. Au contraire on ſe ſent élevé au-deſſus de ſoi-même, en liſant une ſuite d'événemens

produits par les motifs les plus sublimes ; & je craindrois moins qu'une telle lecture ne fît des lâches & des voluptueux, que des superbes, qui dédaignassent le commun des hommes, & qui n'eussent que du mépris pour tous ceux qui n'auroient pas les grandes qualités des Oroondates & des Artamenes.

Le Marquis parut l'homme du monde le plus content, pendant toute la soirée. La nuit lui sembla longue, dans l'impatience de revoir Donna Diana. Son ardeur pour l'étude se rallentit un peu le matin ; je m'en apperçus, & je ne manquai pas de lui dire que s'il vouloit me persuader que son amour n'avoit rien de contraire à la sagesse, il falloit que sa conduite & ses devoirs ordinaires n'en souffrissent aucun dé-

rangement. C'en fut aſſez pour lui faire redoubler ſon application. Le tems de ſortir étant arrivé, nous allâmes tout droit chez le Comte de Mancenez. Le prétexte étoit de lui rendre la viſite, que nous avions reçûe de lui deux jours auparavant. Nous le trouvâmes avec quelques-uns de ſes Amis, qui avoient dîné chez lui. Le Marquis ne me vit pas plutôt engagé dans la converſation, qu'il prit le Comte à part, pour lui demander le ſuccès de ſa lettre. Le Comte lui dit qu'il l'avoit fait rendre à Donna Diana par une main inconnue, de peur qu'elle ne ſe crût obligée par délicateſſe à ne plus remettre le pied chez lui, ſi elle ſe défioit qu'il eût quelque connoiſſance de la paſſion du Marquis; qu'il n'en auroit que plus de facilité

de le ſervir à jeu couvert ; qu'elle viendroit ſans doute paſſer l'après-midi avec ſa Sœur, ſuivant ſa coûtume, & qu'il lui promettoit de l'introduire auprès d'elle, & de lui procurer même le moien de lui parler en particulier. Au retour du Marquis, je lûs ſur ſon viſage qu'il avoit l'ame contente. Le Comte lui tint parole. Il avoit donné ordre, à un de ſes Gens, de l'avertir de l'arrivée de Donna Diana ; & lorſqu'il ſçut qu'elle étoit dans l'appartement de ſa Sœur, il ſe leva, en faiſant ſigne au Marquis de le ſuivre. Je me levai auſſi ; & les Amis du Comte de Mancenez, s'imaginant que nous avions quelques affaires, prirent congé de lui & ſe retirerent.

Nous entrames tous trois dans la ſalle des Dames. Elles étoient

cinq ou ſix. Le Comte leur dit, en entrant, qu'il les prioit de trouver bon qu'il leur amenât ſes meilleurs Amis ; qu'il étoit bien aiſe de faire voir, à des François, que l'Eſpagne ne le cédoit point à la France pour le mérite des Dames ; & qu'il étoit heureux de pouvoir nous en donner ce jour-là une ſi bonne preuve, en nous faiſant connoître les plus accomplies de Madrid. Il nous fit enſuite ſervir des ſiéges, & pour obliger le Marquis, il le plaça ſans affectation près de Donna Diana. Pour moi, il eut la malice de me mettre le plus loin qu'il put à l'autre bout. On s'entretint de choſes indifférentes ; & comme il y avoit quelques-unes des Dames qui ne ſçavoient pas le François, nous nous plaignimes de la diverſité des Langues, qui nous privoit

ſouvent du plaiſir d'entendre & d'être entendus. Le Marquis profitoit du tems, pendant notre entretien. Il y mêloit quelquefois un mot ou deux, pour garder les bienſéances ; mais Donna Diana attiroit toute ſon attention. Je la vis rougir plus d'une fois, & faire une réponſe courte, en baiſſant les yeux. Tout étoit paſſionné dans les mouvemens du Marquis. Je devinois ſes diſcours, à le voir ſeulement. Deux heures paſſées près de Donna Diana lui parurent trop courtes. Il m'accuſa de m'être levé avec précipitation, & il m'en fit en ſortant des plaintes ameres.

Je les tournai en raillerie. Le Comte de Mancenez étant ſorti avec nous, je lui demandai ce que nous allions devenir. Il nous propoſa d'aller chez Dom Antoi-

ne de Salcedo, Gouverneur de Madrid, & frere de la Gouvernante du Prince. L'aſſemblée y étoit des plus illuſtres, & nous y fumes vûs avec plaiſir. Nous y trouvames, entr'autres, Monſieur le Comte de Charni, & Monſieur le Marquis de Leide, qui nous firent mille civilités. Nous aurions pû aiſément nous faire connoître d'eux, en leur apprenant nos véritables noms; ils n'ignoroient, ni celui du Marquis, ni le mien; mais je n'y voiois aucune utilité, & j'étois bien aiſe d'attendre le retour de Monſieur le Duc de Saint Aignan, Ambaſſadeur de France, qui étoit abſent de Madrid depuis quelques ſemaines. Il falloit le ſaluer, & le prier de nous préſenter à Sa Majeſté, dans quelque Audience particuliere. Le Marquis de Leide

ne laiſſa pas de nous marquer de la conſidération. Il dit au Marquis que nous ne devions pas mettre de différence entre un François & lui ; que malgré ſon attachement à la Couronne d'Eſpagne, il en avoit toutes les inclinations, & que nous lui ferions plaiſir de le voir familierement ſur ce pied-là. Nous lui promîmes une viſite à ſon Hôtel.

En ſortant de chez Monſieur de Salcedo, nous engageames le Comte de Mancenez à venir ſouper avec nous. Dès que nous fumes à table, le Marquis ne manqua point de faire tomber la converſation ſur Donna Diana. Voions, lui dis-je ; où en êtes-vous? Il nous déclara franchement qu'il ne ſe croioit pas fort avancé. Elle ſçait que je l'aime, ajoûta-t-il ; ma Lettre & mes diſcours

l'en ont aſſez perſuadée : mais elle ſe défend, ſur un ton qui me déſeſpere. Ce n'eſt ni mépris ni rigueur : elle m'a dit pluſieurs fois qu'elle m'eſtimoit, & qu'elle me verroit toujours avec plaiſir ; mais elle aſſure que rien n'eſt capable d'ébranler la réſolution qu'elle a priſe, de n'aimer jamais rien avec paſſion ; & ce qui acheve de me tuer, continua le Marquis, c'eſt qu'elle m'a proteſté, que quand je pourrois réuſſir à lui en inſpirer, elle conſervera toujours aſſez de force pour n'en laiſſer rien appercevoir. Sçavez-vous, lui dis-je, quel effet cela doit produire ſur vous ? des ſentimens tout pareils à ceux de Donna Diana. Elle mérite d'être aimée ; mais aimez-là ſans paſſion. Donnez-lui toute votre eſtime, & voyez-la ſur le pied d'une bon-

ne Amie. Vous vous épargnerez par-là mille peines, & votre cœur y trouvera toujours de quoi se satisfaire. Il me répondit qu'il ne pouvoit vivre, s'il n'en obtenoit de la tendresse; qu'il sentoit trop que tout son bonheur y étoit attaché. Le Comte, qui souhaitoit ardemment de le servir, l'exhorta à ne désesperer de rien. Il lui dit qu'il avoit parlé de sa passion à sa sœur, & qu'il avoit sçû d'elle que Donna Diana l'avoit trouvé aimable, dès le premier moment qu'elle l'avoit vû; que les personnes du sexe n'aiant point de réserve pour leurs Amies, elle continueroit sans doute de découvrir tous ses sentimens à Donna Elisa, & que les apprenant de sa sœur, il ne manqueroit pas de nous en instruire; qu'en attendant, il procureroit souvent au Marquis l'occasion

casion de la voir : que si nous voulions nous trouver à table avec elle dès le lendemain, il la feroit inviter à dîner chez lui par Donna Elisa ; & qu'allant à sa maison le matin, comme si le hazard nous conduisoit, il nous presseroit de demeurer pour y manger aussi. Le Marquis fut extrêmement satisfait de cette offre. Il jura au Comte une amitié éternelle. Il ne pouvoit trouver de termes assez vifs pour le remercier.

Etant seul, je fis quelques réflexions sur une ardeur si prompte, & sur les suites de cette intrigue. Je commençai par me faire quelques reproches de ma facilité ; mais après avoir examiné les choses dans le fond, je ne regardai point comme un mal, que le cœur du Marquis fût occupé jusqu'à un certain point par son attache-

ment. J'étois sûr de la vertu & du mérite de Donna Diana. L'envie de lui plaire, disois-je, ne peut inspirer au Marquis que de la sagesse & de la vertu. Je m'appercevois même qu'il étoit devenu plus sérieux & moins léger, depuis qu'il étoit touché ; & que dans le dessein apparemment de me rendre favorable à son amour, il n'avoit jamais eu tant d'exactitude à remplir les petits devoirs que je lui avois prescrits. Je considérois d'ailleurs que la débauche la plus grossiere regne aujourd'hui communément parmi les jeunes gens de qualité ; & qu'en supposant même qu'une galanterie sage ne soit pas un bien, c'est toujours un moindre mal que le libertinage ouvert, & que tant d'excès presque inévitables à un jeune homme vif & passionné pour le plai-

ſir. Enfin, j'ajoûtois à ces conſidérations la penſée d'un homme célébre par ſon eſprit & par ſes Ouvrages : ſoit que les femmes aient naturellement les manieres plus douces & plus polies que nous, ſoit que le deſſein de leur plaire nous éleve l'eſprit & les ſentimens, il eſt certain, dit Saint Evremont, que leur commerce eſt pour les hommes une Ecole excellente, & que rien n'eſt plus propre, non-ſeulement à inſpirer la politeſſe & le bon goût des choſes, mais même à former d'honnêtes gens. Toutes ces raiſons me déterminerent à laiſſer une liberté honnête au Marquis, en veillant aſſez ſur ſa conduite, pour l'arrêter s'il alloit trop loin.

L'eſpérance de dîner avec Donna Diana le fit lever, ce jour-là,

plus matin. Je lui en fis la guerre. Il me parut pénétré du plaisir qu'il alloit recevoir, d'être librement, & comme en famille auprès de ce qu'il aimoit. Cependant sa joie étoit troublée par la crainte qu'elle n'approuvât pas la démarche du Comte, & que le ressentiment qu'elle auroit de se voir surprise, ne la rendît plus insensible Il me demanda ce que j'en pensois. Je lui répondis que pourvû qu'il n'abusât point de la liberté qu'il alloit avoir, Donna Diana n'y pouvoit rien trouver d'offensant pour elle. Nous nous rendimes chez le Comte. Il étoit seul, & il avoit eu la précaution d'ordonner que sa porte ne fût ouverte que pour nous. Que je vais causer de joie au cher Marquis, nous dit-il, après nous avoir embrassés! Mais si ma Sœur trahit

Donna Diana, & si je trahis ma Sœur, ajoûta-t-il en riant, au nom de Dieu ne me trahissez pas. La moindre indiscrétion gâteroit tout, & nous mettroit mal sans doute avec Donna Diana. Il nous fit ensuite asseoir, pour nous raconter que sa Sœur, à sa priere, avoit sondé le cœur de son Amie; que loin d'y trouver de la dureté pour le Marquis, elle avoit sçû, par l'aveu de cette belle personne, qu'elle étoit touchée de la plus vive tendresse; qu'elle s'en étoit exprimée dans des termes capables de charmer un Amant; mais...... Le Marquis n'eut pas la patience d'attendre la fin d'un récit qui le mettoit hors de lui-même; il interrompit le Comte de Mancenez, pour se jetter à son col, & pour lui dire vingt fois de suite qu'il lui devoit la vie. Ecoutez-

moi jufqu'au bout, reprit le Comte. Croirez-vous que Donna Diana eft à plaindre,d'avoir trop fenti combien vous êtes aimable?Croirez-vous qu'elle a verfé des larmes après avoir fait cet aveu,& qu'elle craint que la tendreffe que vous lui infpirez ne la rende la plus malheureufe perfonne du monde ? Ce difcours vous furprend, continua le Comte ; je vais vous en expliquer le myftere, tel quo je l'ai appris de ma Sœur.

Diana de Velez n'a pas dix-fept ans accomplis. Dans une fi grande jeuneffe, & malgré tous fes charmes, elle a fait un cruel effai des malheurs de la fortune ; & la tranquillité, que vous lui avez vûe, n'eft qu'un effet de fa vertu & de fa raifon. Elle eft née à Naples. Dom Diego de Velez fon Pere y commandoit la Cava-

lerie Eſpagnole, avant les dernieres révolutions. Il s'étoit marié en Eſpagne; & après y avoir eu trois fils, il avoit perdu ſa Femme avant que de paſſer en Italie. Etant à Naples, ſes Amis l'engagerent à reprendre les chaînes du mariage; & comme il étoit alors fort riche, il ne conſulta que ſon cœur pour épouſer une jeune Napolitaine très-aimable, mais ſans biens. Il n'eut d'elle que Donna Diana. Le feu Roi d'Eſpagne mourut peu après. Vous ſçavez les troubles qui ſuivirent ſa mort. Dom Diego de Velez ſe déclara hautement pour le Duc d'Anjou, & lui rendit des ſervices ſignalés en Italie. Donna Pacilla, ſon Epouſe, n'aiant pu le ſuivre dans toutes ſes courſes, l'abſence & les ſoins de la guerre éteignirent l'amour dans le cœur de Dom Die-

go. Il repassa en Espagne avec le Roi Philippe V, sans faire attention qu'il laissoit à Naples sa Femme & sa fille, qui n'y pouvoient demeurer long-tems sans son secours. Effectivement la pauvreté où elles tomberent bientôt, & la douleur de se voir abandonnées, leur fit mener une vie très-misérable. Donna Pacilla écrivit en vain plusieurs Lettres à son Mari; soit dureté, soit inconstance, il ne leur fit pas même la grace de répondre, & elles se trouverent ainsi dans l'extrémité du désespoir & de la misere. Elles prirent enfin la résolution de se rendre à Madrid, & elles se mirent en chemin, après avoir écrit à Dom Diego pour le prévenir sur leur arrivée. Donna Diana avoit alors huit ou neuf ans. Sa beauté la faisoit déja remarquer. Elle-

ſe trouva, avec ſa Mere, dans un Vaiſſeau qui apportoit en Eſpagne la Comteſſe d'Orozuna. Cette Dame, après avoir perdu ſon Mari à Naples, venoit paſſer le reſte de ſes jours dans les terr es qu'elle avoit à douze ou quinze lieues de Madrid. Elle n'eut pas plutôt apperçû Donna Pacilla & ſa fille, qu'elle eut envie de les connoître; & aiant appris d'elles leur malheureuſe hiſtoire, elle leur offrit une retraite dans ſa maiſon, juſqu'à la concluſion de leurs affaires. Donna Pacilla l'accepta avec reconnoiſſance. La Comteſſe les y traita avec tant d'amitié, qu'elles oublierent le deſſein qui les avoit amenées en Eſpagne, & elles paſſerent ainſi quelques années avec leur Bienfaitrice. Pendant ce tems-là Dom Diego de Velez, qui n'avoit pas

vû arriver ſon Epouſe, & qui n'entendoit plus parler d'elle, crut que la mort l'en avoit entiérement délivrée. Il s'engagea dans un troiſiéme mariage. Je ne ſçais comment cette nouvelle vint juſqu'à Donna Pacilla. La Religion & l'honneur l'obligeoient également de s'oppoſer à ces nôces criminelles ; elle conſulta la Comteſſe, qui lui conſeilla de s'y prendre d'abord avec douceur, pour éviter l'éclat d'une oppoſition publique & violente. Elles conclurent que la Comteſſe écriroit à Dom Diego, qu'elle avoit connu à Naples, & qu'elle le prieroit de prendre la peine de ſe rendre à ſa Terre, pour une affaire de la derniere importance. Dom Diego ne tarda point à venir. Il eut peine à croire ce qu'on lui apprit d'abord. Il fallut, pour le con-

vaincre, lui faire voir sa femme & sa fille. Son embarras parut extrême; cependant il prit sur le champ son parti, en homme qui sçavoit dissimuler. Il embrassa son Epouse avec une feinte joie, il lui fit des reproches de lui avoir laissé ignorer qu'elle étoit au monde, il rejetta son départ d'Italie sur la nécessité de ses affaires, & il l'assura qu'il n'avoit jamais changé de sentimens pour elle. Pour ce qui regardoit son nouveau mariage, il s'excusa sur l'opinion de sa mort, & sur le dérangement de sa fortune, aiant perdu une partie de ses biens au service du Roi Philippe. Il lui protesta que quelque avantage qu'il eût trouvé à épouser une fille de condition, qui lui avoit apporté un gros héritage, il alloit y renoncer, & qu'il se croioit assez riche après avoir

retrouvé sa véritable Epouse : mais, ajoûta-t-il, comme j'ai à faire à une puissante famille, il faut que je la ménage ; & je me garderai bien de brusquer les choses. Vous vous retirerez avec ma fille dans une de mes Terres, où vous serez servies selon votre condition ; je vous y conduirai moi-même, & je travaillerai après cela à rompre le lien où je me suis engagé imprudemment, pour me mettre en état de reprendre la qualité de votre Mari. Donna Pacilla étoit timide. Loin de se défier de la sincérité d'un homme qu'elle aimoit, elle eut de la joie de le voir se porter de lui-même à son devoir, & elle résolut de suivre exactement ses volontés. La Comtesse la pria inutilement de ne pas quitter sa maison. Elle obéit à Dom Diego, &

se rendit avec lui & Donna Diana, dans une de ses Terres, qui est près de Valladolid. Il la quitta pour retourner à Madrid, après lui avoir renouvellé ses promesses, & les avoir accompagnées de mille sermens. Pendant deux mois, il ne laissa point passer de semaines sans lui écrire, avec une tendresse qui augmentoit chaque fois ses espérances; mais sa crédulité lui coûta cher. Elle tomba malade tout d'un coup, & elle se sentit d'abord si mortellement atteinte, qu'elle ne put s'empêcher, en expirant, de faire connoître à sa fille, qu'elle ne croioit pas sa mort naturelle. Lorsque Dom Diego eut appris qu'elle ne vivoit plus, il se hâta d'aller prendre Donna Diana, & de l'amener à Madrid. Elle y est depuis cinq ou six mois, continua le

Comte de Mancence. Elle a fait connoiſſance avec ma Sœur, qui la regarde comme une intime Amie ; je ne la vois jamais qu'avec admiration, & je me ſerois infailliblement attaché à elle, ſi je n'euſſe eu le cœur prévenu d'une autre paſſion. Tous ceux, qui la connoiſſent, la trouvent auſſi ſage que belle. Elle a rejetté les vœux de pluſieurs Amans, qui ſe ſont préſentés dans le deſſein de l'épouſer. Ce n'eſt pas que Dom Diego lui ait défendu de penſer au mariage ; mais la triſte mort de Donna Pacilla, ſes malheurs paſſés, la néceſſité où elle ſe trouve, ſans biens, ſous l'empire d'une Belle-mere qu'elle n'a pas ſujet d'aimer, & parmi des Freres & des Sœurs de deux lits différens : toutes ces raiſons, jointes à ſa douceur naturelle & à l'inclination qu'elle

a pour une vie tranquille, lui ont fait naître le désir de quitter le monde pour embrasser la profession religieuse. Elle s'en est expliquée avec son Pere, qui y donne les mains volontiers ; & cette aimable personne se prépare à renfermer tous ses attraits dans une obscure solitude. Voilà, dit le Comte en s'adressant au Marquis, ce qu'elle raconta hier à ma Sœur, après lui avoir fait l'aveu des sentimens qu'elle a conçus pour vous. Elle est malheureuse, lui disoit-elle, de vous avoir connu ; elle veut hâter son entrée en Religion ; elle ne veut plus vous voir : mais je suis persuadé que l'Amour sera le plus fort, & qu'il sçaura bien vous la ramener. Vous pouvez compter, du moins, de dîner aujourd'hui avec elle.

Je regardois le Marquis, pen-

dant tout ce discours. Je ne sçais à qui je pourrois le comparer. Il ressembloit à une personne, qui s'éveille à la fin d'un songe triste, dont elle a été effraiée pendant son sommeil. Ses yeux étoient ouverts, mais il ne voioit rien. Il repassoit jusqu'aux moindres circonstances du récit qu'il venoit d'entendre. Il se représentoit successivement Donna Diana, à Naples dans la pauvreté, en Espagne chez la Comtesse d'Orozuna, ou près de sa Mere mourante, & craignant le même sort dans la Terre de Dom Diego. Il la suivoit chez son Pere, à Madrid; & là, dans le même tems qu'il se réjouissoit d'apprendre qu'elle étoit devenue sensible pour lui, après avoir résisté aux poursuites de plusieurs Amans, il étoit mortellement affligé de la résolution où

elle étoit de renoncer au monde ; & il trembloit qu'elle n'exécutât celle qu'elle avoit prise de ne plus le voir. Enfin il se leva, en disant à Mancenez : Mon cher Comte, je ne sçais dans quel dessein vous m'avez raconté les malheurs de Donna Diana ; mais je vous avoue que tout ce que je viens d'apprendre ne sert qu'à me la faire trouver plus aimable.

Je pris la parole, & je le priai de m'écouter un moment : Je puis, lui dis-je, vous parler naturellement en présence de M. le Comte, puisqu'il est si fort de vos Amis. Votre passion m'a paru mériter quelque indulgence, tant que j'ai ignoré les malheurs & les desseins de Donna Diana ; mais je ne vous cacherai point que je commence à la regarder d'un autre œil. Il est question ici

d'une affaire des plus sérieuses. Vous l'aimez, dites-vous, & vous voulez en être aimé : mais vous ne sentez pas qu'il ne s'agit de rien moins que de la rendre malheureuse, en lui inspirant une passion qui va déranger plus que jamais sa fortune. Que deviendra-t-elle, si elle s'attache assez à vous pour perdre le goût du Cloître ? Qu'êtes-vous capable de faire pour elle ? Je ne m'explique pas davantage ; mais comptez, Monsieur, ajoûtai-je d'un ton ferme, que je ne souffrirai pas que pour satisfaire une folle passion, vous dérangiez les sages projets d'une jeune personne qui a du mérite, & que vous la précipitiez peut-être dans de nouveaux malheurs. Elle juge sagement que dans l'état où est sa fortune, le Cloître est l'unique parti qui lui reste à choisir.

Si vous l'aimez, ne la traitez pas en Ennemie, en vous oppoſant à ſon bonheur. Il eſt encore tems de remédier au mal. Croiez-moi, renoncez au plaiſir de dîner aujourd'hui avec elle; & pour ne pas perdre celui d'être avec Monſieur le Comte, prions-le de venir dîner avec nous.

Il ſeroit difficile de repréſenter l'état où mon diſcours jetta le pauvre Marquis. Il me regarda quelque tems, avec des yeux où la plus vive douleur étoit peinte. Vous voulez donc ma mort, me dit-il en croiſant les bras. Vous la voulez, je le vois bien; car c'eſt m'ôter la vie ſans ménagement, que de me traiter avec tant de dureté. Hé bien, Monſieur, continua-t-il, il n'eſt pas difficile de vous contenter; arrachez-moi de cettte maiſon, ôtez-moi les

moiens de voir Donna Diana, privez-moi de ſon affection, je vous jure que je ne ſurvivrai pas vingt-quatre heures à cette perte. Mais pourquoi voulez-vous me déſeſpérer ? qu'ai-je donc fait qui vous offenſe ? Oui, j'aime Donna Diana, & j'en veux être aimé ; mais en veux-je à ſon honneur, à ſa fortune, à ſa Religion ? Si c'eſt abſolument ſon deſſein de s'enſevelir dans un Cloître, mon amour peut-il l'en empêcher ? Le ſien même l'arrêtera-t-il, s'il eſt auſſi vrai que vous le dites, que je ne ſuis capable de rien faire pour elle ? Je vous ai déja déclaré mes vûes : les voici encore, & le Ciel m'eſt témoin que je n'en ai point d'autres. Suppoſé que je ſois aſſez heureux pour être aimé, je découvrirai ma naiſſance à Donna Diana, & l'obéiſſance que je dois à

mon Pere ; je lui promettrai une fidélité à toute épreuve ; je m'assurerai de la sienne, jusqu'à ce que je puisse obtenir de mon Pere le consentement nécessaire pour m'unir avec elle. Si j'ai le malheur de me le voir refuser, je lui rendrai alors sa foi ; & sans songer davantage à l'épouser, je me contenterai de l'aimer toute ma vie. Elle sera libre alors de se faire Religieuse ; & moi, je deviendrai tout ce que le Ciel ordonnera. Que trouvez-vous donc, dans ce projet, qui blesse l'honneur ou la raison ? Soiez témoin, si vous voulez, de tous les entretiens que j'aurai avec elle. Vous sçavez que je n'ai rien de caché pour vous ; & je n'ai pas dessein, d'ailleurs, de lui dire jamais rien qui ne puisse être approuvé de tout le monde.

Le Marquis se tut après cette longue harangue. Je ne pus m'empêcher de rire, de la maniere dont il arrangeoit tout cela, & je lui dis, en badinant, que j'admirois son amoureuse éloquence. Le Comte se joignit à lui, pour me persuader qu'il avoit raison. Enfin je me rendis, après avoir fait valoir un peu ma bonté; & je me contentai de faire promettre au Marquis qu'il ne verroit jamais Donna Diana qu'avec moi, & qu'il me communiqueroit toujours l'état de son cœur avec confiance. Nous ne fimes plus que badiner, jusqu'à l'arrivée de cette aimable Fille. Nous la vimes entrer, sans en être apperçûs. Toutes les Graces sembloient avoir conspiré à l'embellir. Le Marquis me prioit, avec transport, de considérer son air & sa dé-

marche ; oui, lui dis-je,

Illam quidquid agit, quoquo vestigia vertit,
Componit furtim, subsequiturque decor.

Il fut charmé de la délicatesse de ces deux Vers de Tibulle, & les apprit aussi-tôt par cœur. Après avoir laissé aux deux Dames quelque tems pour s'entretenir, le Comte nous prit par la main, & leur dit en nous introduisant, que puisqu'elles étoient ses Amies, il falloit qu'elles fussent aussi les Amies de ses Amis, *las amigas de los amigos*; qu'il n'en avoit pas de plus chers que nous, & que nous étant trouvés si heureusement chez lui, son dessein étoit de nous faire dîner tous ensemble. Donna Diana rougit. La Sœur du Comte répondit qu'elle nous considéroit trop pour s'en

faire un ſcrupule. On ſe mit à table un moment après. On devine près de qui le Marquis ſe trouva placé ; l'Amour lui marqua ſa chaiſe. Il parut, au commencement du repas, d'une timidité qui me ſurprit. Le Comte lui en fit malignement un reproche. Il ne ſe défendit qu'avec un ſoupir. Donna Diana, qui avoit parlé auſſi peu que lui juſqu'alors, s'apperçut que le reproche du Comte pouvoit tomber auſſi ſur elle ; il eſt pardonnable de ſe taire, dit-elle, quand on mange avec appétit. Il eſt vrai, reprit le Comte ; mais il me ſemble que Monſieur le Marquis parle peu & mange encore moins. Il eſt près d'une belle perſonne qui lui rappelle le ſouvenir de quelque Dame de France, & ſon cœur eſt peut-être à préſent bien au-delà des Pyré-
nées.

nées. Le Marquis, ſe voiant un peu pouſſé, fut obligé de répondre. Il ſe plaignit de la malice du Comte, d'un air ſincere & affligé. Je vous ai avoué plus d'une fois, lui dit-il, que je n'ai jamais rien aimé en France, & vous ſçavez que je n'en ſuis encore ſorti que pour venir en Eſpagne ; ce n'eſt donc pas au-delà des Pyrénées que j'aime. Mais vous voulez rire, Monſieur le Comte, & je vois bien que votre cœur eſt plus tranquille que le mien. Vous parlez en Amant heureux, vous mangez de même ; & vous ne comprenez pas qu'un amour incertain, timide, & reſpectueux puiſſe ôter la parole & l'appétit. Hélas ! j'envie votre ſort ; mais plaignez du moins le mien. Je vous plaindrois ſans doute, répliqua le Comte, ſi je connoiſſois

vos peines : mais vous ne me persuaderez pas facilement qu'un homme aussi aimable que vous soit fait pour en souffrir beaucoup. Que je serois heureux ! s'écria le Marquis, si la charmante personne que j'aime pouvoit emprunter vos yeux, & prendre de moi une si flatteuse idée. Donna Elisa lui dit, en l'interrompant, qu'il oublioit qu'il étoit à table, & qu'elle lui conseilloit de remettre à parler d'amour après que nous aurions bien dîné. La conversation tomba sur d'autres sujets.

Le Comte nous proposa, en sortant de table, d'aller faire un tour de promenade au Jardin. J'offris la main à sa Sœur. Le Marquis conduisoit Donna Diana. Nous marchions à peu de distance ; de sorte qu'aiant entendu

ſes premieres aſſurances de paſſion, j'en pris occaſion de demander à Donna Eliſa ſi elle s'étoit apperçue qu'il adoroit ſon Amie? Elle me répondit, en ſouriant, qu'il n'étoit pas aiſé de s'y méprendre. J'ai fait ce que j'ai pu, lui dis-je, pour délivrer Donna Diana de cette importunité; mais vous ſçavez ce que c'eſt que l'Amour, quand il s'eſt ſaiſi du cœur d'un jeune homme. D'ailleurs il faut convenir que Donna Diana eſt pleine de charmes, & qu'elle mérite le plus ſincere attachement. Vous ne connoiſſez qu'une partie de ſon mérite, me dit Donna Eliſa. Elle ſçait que le Marquis l'aime, & ſa ſageſſe la rend plus retenue; mais ſi vous pouviez l'approfondir comme moi, & pénétrer tout ſon caractere, vous la regarderiez com-

me la premiere perſonne de ſon ſexe. Je meurs de chagrin, lorſque je penſe à la cruelle réſolution qu'elle a priſe de ſe dérober au monde, & je crois qu'il n'y a rien que je ne fiſſe pour Monſieur le Marquis, ſi ſon amour étoit aſſez heureux pour nous la conſerver. Comment ? interrompis-je avec une apparence de ſurpriſe, elle veut renoncer au monde ? Parlons ſans déguiſement, reprit Donna Eliſa, vous ne l'ignorez point; je le dis hier à mon Frere, & je ſuis sûre qu'il vous l'a redit. Il aime trop Monſieur le Marquis, pour lui cacher rien de ce qui l'intéreſſe. Et le dîner d'aujourd'hui, ajoûta-t-elle en riant, croiez-vous que je ne voie pas fort bien dans quelle vûe tout cela s'eſt ménagé ? mais j'y contribue de bon cœur, non-ſeu-

lement par l'eſtime que j'ai pour Monſieur le Marquis de Roſemont, mais parce que je ſuis perſuadée qu'il n'y a qu'un mérite comme le ſien, qui puiſſe nous empêcher de perdre Donna Diana.

Après quelques autres diſcours, nous nous apperçûmes que les deux jeunes Amans s'étoient éloignés de nous, & qu'ils étoient entrés dans un cabinet, à l'extrémité du Jardin. Donna Eliſa me fit ſigne auſſi-tôt de la ſuivre; & nous étant avancés doucement, nous nous plaçâmes aux deux côtés d'une petite fenêtre qui donnoit du jour au cabinet, & d'où nous pouvions entendre aiſément leur entretien. Je jugeai, par les premieres paroles que j'entendis prononcer au Marquis, qu'il avoit tiré de ſa chere Maîtreſſe

un aveu de ſes ſentimens. Mais, en lui ouvrant ſon cœur, elle ne lui avoit point accordé d'autre conſolation que l'aſſurance d'être tendrement aimé. Conſtante dans le deſſein de quitter le monde, elle rejettoit toutes les offres qui pouvoient l'en détourner ; & elle proteſtoit au Marquis qu'il ne devoit rien attendre d'elle au-delà de l'aveu qu'elle avoit fait, & qu'elle traitoit de foibleſſe.

Il étoit à ſes pieds, un genou en terre. Quoi ! lui entendîmes-nous dire, à dix-ſept ans, comblée de tous les dons du Ciel, adorée du plus tendre Amant du monde, vous irez vous enfermer dans une ſolitude, & vous priver de tous les plaiſirs que l'Amour vous promet. Ah ! je compte pour rien la mort, qu'une réſolution ſi cruelle va me cauſer ; je ne pré-

tens pas vous inſpirer de la compaſſion pour mes peines, je ne vous en demande que pour vous-même. Je ſens ce qu'il m'en coûtera, interrompit-elle; car après vous avoir avoué que je vous aime, je puis bien vous découvrir la crainte où je ſuis, que la tendreſſe que j'ai pour vous ne faſſe mon ſupplice. Mais je ne ſuis pas née pour être heureuſe. Mon cœur eſt accoûtumé à ſouffrir; & peu importe que ſes tourmens changent, & qu'il ſoit la victime de l'amour, après l'avoir été de la douleur. Mais pourquoi m'avoir fait connoître que je vous ſuis cher, reprit le Marquis d'un ton de déſeſpoir, ſi vous étiez réſolue de ne rien accorder à mon amour? Quel barbare deſſein aviez-vous? de m'accabler, de me déchirer, de me rendre le plus miſérable

de tous les hommes ! Eſt-ce ainſi qu'on traite ce que l'on aime ? Hélas ! moi qui vous adore, que ne ferois-je pas pour vous épargner la peine la plus legere ? Regretterois-je la vie pour une ſi belle cauſe, & ne la trouverois-je pas trop heureuſement emploiée ?

Eh bien, repliqua-t-elle, prenez-en occaſion de me haïr. Votre haine ſerviroit bien mieux à mon repos que votre amour. Conſidérez-moi, du moins, par tous les endroits qui doivent exciter votre indifférence : je ſuis une ingrate, qui ne fais point aſſez pour vous : je ſuis une fille ſans biens, ſans eſpérances, inconnue en Eſpagne, & preſque ſans appui dans la maiſon même de mon Pere. Ajoûtez-y que depuis mes plus tendres années, mon triſte cœur

eſt en proie à la douleur : hélas ! lui ſied-t-il bien d'aimer ? Eſt-ce au malheureux joüet de la fortune à reſſentir les tendreſſes de l'amour ? Non, regardez-moi encore comme une inſenſible, qui vous ai trompé en vous diſant que je vous trouve aimable ; guériſſez-vous, & laiſſez-moi fuir dans la ſolitude, pour y cacher mes chagrins, mon amour, & tous mes malheurs.

Elle prononça ces paroles d'une maniere ſi touchante, que Donna Eliſa ne put retenir ſes larmes. Pour moi j'attendis avec impatience la réponſe du Marquis. Il fut quelque tems à la faire, comme s'il eut médité ce qu'il devoit dire. Enfin, il reprit ainſi, d'un ton plus tranquille que je ne l'aurois cru : Si vous m'exhortez ſérieuſement à vous haïr, ou à ceſſer

de vous aimer, il faut, Mademoiſelle, que vous aiez une idée bien foible de ma paſſion, & je ſuis bien malheureux d'avoir réuſſi ſi mal à vous l'exprimer. Mais vous me rendez plus de juſtice; mon déſeſpoir s'explique aſſez, & vous ſentez bien qu'il répond à mon amour. Souffrez donc que ſans m'arrêter à cette étrange propoſition, je détruiſe les obſtacles que vous oppoſez à votre tendreſſe & à la mienne. Vous tirez les uns de vos peines paſſées, & de la triſteſſe de votre cœur : ah chere Diana ! il n'eſt que trop vrai que vous ne m'aimez point. Si vous aviez pour moi la moindre partie de cette inclination dont vous m'avez flatté, vous éprouveriez quelque changement dans votre cœur, & la triſteſſe n'y tiendroit pas longtems contre l'amour. Aimez-moi,

je ne crains rien de votre triſteſſe quand vous commencerez à m'aimer. Pour l'autre obſtacle, qui conſiſte, dites-vous, en ce que vous êtes ſans biens & ſans appui, plût au Ciel que votre tendreſſe me fût auſſi aſſurée, qu'il eſt facile à lever ! Je vais vous découvrir, belle Diana, ce que j'ai tenu caché depuis mon départ de France. Je ſuis le fils unique de Monſieur le Duc de....... ce nom vous eſt ſans doute connu : mon Pere m'aime, il tient un des premiers rangs du Roiaume, il eſt extrêmement riche ; ainſi je puis vous offrir une fortune aſſez brillante, pour réparer le défaut de la vôtre. Que mon cœur ſeroit content, de pouvoir vous rendre heureuſe par la fortune & par l'amour !

Lorſque le Marquis eut prononcé le nom de Monſieur le

Duc ſon Pere, Donna Eliſa en fut ſurpriſe. Comme elle connoiſſoit cette illuſtre Maiſon, elle me fit quelques reproches d'avoir laiſſé ſon frere & elle, dans une ignorance qui les avoit empêchés de rendre ce qu'elle croioit devoir au Marquis. Elle ne me dit que deux mots; mais elle ne put le faire ſi bas, que ſa voix ne fut entendue de Donna Diana. Cette belle perſonne ſortit auſſitôt; & nous aiant apperçus, elle ſe plaignit en rougiſſant de cette eſpece de trahiſon. Le Marquis fut lui-même un peu déconcerté. Donna Eliſa les prit tous deux par la main; & après avoir fait quelques civilités au Marquis ſur ce qu'elle venoit d'apprendre, elle leur dit que puiſque c'étoit une faute commiſe, & que nous avions tout entendu, il ne falloit

plus qu'ils fissent mystere de rien avec nous. Le Marquis en convint. Donna Diana se défendoit encore, & sembloit regretter tout ce qu'elle avoit dit de trop passionné ou de trop obligeant. Hé, Mademoiselle, interrompit le jeune Amant, est-il possible que vous vous repentiez de m'avoir rendu pendant un moment le plus fortuné de tous les hommes ? Ne me l'avez-vous pas déja fait paier bien cher ce moment si heureux, en voulant détruire l'espérance qu'un aveu charmant m'avoit fait concevoir ? Je prens Donna Elisa & Monsieur de Renoncour à témoins de vos difficultés & de mes raisons. Si vous m'honorez de quelque bonté, souffrez qu'ils soient nos Juges ; ils nous ont entendus : ou plutôt jugez souverainement vous-même de ma desti-

née, & faites-moi la grace de me dire, si lorsqu'ils nous ont interrompus, mes dernieres paroles avoient fait quelque impression sur votre cœur. Nous rentrâmes tous quatre dans le cabinet; & nous étant assis, Donna Diana prit la parole, après avoir rêvé un moment.

Je ne prétends point cacher, nous dit-elle, que les belles qualités de Monsieur le Marquis m'ont fait naître pour lui une très-vive estime. A quelque état que le Ciel me réserve, je la conserverai toute ma vie, & je me ferai un honneur d'avoir mérité sa tendresse. Mais quand je ne serois pas résolue de prendre le parti de la retraite, & de surmonter tous les sentimens de mon cœur, je vous avoue, Monsieur, continua-t-elle en s'adres-

ſant au Marquis, que la connoiſſance que vous m'avez donnée de votre rang & de votre naiſſance ſuffiroit pour me confirmer dans cette réſolution. Je ſçais que cela eſt fort éloigné de vos eſpérances; mais voici mes raiſons, que je vous prie d'écouter. J'avois cru juſqu'à préſent que je n'étois point capable d'aimer : la fauſſe tranquillité, qui paroît dans mon humeur & ſur mon viſage, ne m'empêchoit point de porter au fond de l'ame un continuel ſentiment de triſteſſe, cauſé par tous les accidens d'une vie malheureuſe, par la mort violente de ma Mere, & par l'état préſent de ma fortune. Allons nous cacher dans la ſolitude, me diſois-je; c'eſt le ſeul partage qui me reſte; je ne ſuis point faite pour le commerce des hommes. J'étois dans cette

résolution, & prête à l'exécuter, quand j'ai commencé à vous voir : elle n'a pas changé, mais je ne sçais comment il m'est arrivé, en vous voiant, de laisser entrer dans mon cœur des sentimens qu'il ne devoit jamais connoître. Je n'ai pas même eu la force de vous les déguiser. Qu'on est foible quand on aime ! Je vous avoue encore qu'il n'y avoit que vous qui pussiez me rendre sensible ; & de quelque maniere que le Ciel dispose de moi, je sens bien que vous me serez toujours cher. Cependant, malgré cet aveu qui marque tant de foiblesse, je suis assez forte pour vous dire que mes premieres raisons font encore plus d'impression sur moi que toute ma tendresse. Je vois ce que je perds en vous abandonnant, & je ne laisse pas d'être persuadée

que l'intérêt de mon repos demande ce ſacrifice. Vous avez cru répondre à mes difficultés, en m'apprenant ce que vous êtes né, & les grandeurs que votre naiſſance vous met en état de m'offrir : mais c'eſt au contraire ce qui met le ſceau à ma réſolution. Je ne ſçais point me flatter : un peu de beauté, & quelques foibles agrémens, ne réparent point ce qui me manque du côté de la fortune. Le fils unique de Monſieur le Duc de..... n'eſt pas fait pour Diana de Velez; & quand Monſieur votre Pere fermeroit les yeux ſur cette inégalité, ce que je crois impoſſible, je ſçais ce que ma gloire & ma tendreſſe même demandent de moi; je ne troublerai point le cours de votre fortune, & les grandes alliances auxquelles votre naiſſance vous ap-

pelle. Adieu, Monſieur, ajoûta-t-elle en ſe levant, & tâchant de cacher quelques larmes qui lui échappoient; ne me voiez plus. Vous n'en ſeriez pas plus heureux; & vous ne feriez qu'augmenter mes peines, & précipiter le moment de ma retraite.

Le Marquis ſe jetta à ſes genoux pour l'arrêter. Donna Eliſa fit auſſi ſes efforts, pour l'engager à écouter quelques paroles; elle ne fit attention à rien, & ſortant du cabinet elle reprit ſeule le chemin des appartemens. Donna Eliſa fut obligée de la ſuivre, après avoir dit au Marquis quelques mots de conſolation. Elle nous renvoia auſſi-tôt le-Comte, qui s'étoit retiré exprès, pour laiſſer plus de liberté à ſon Ami. Il reconnut ſans peine, à ſon air penſif & affligé, qu'il étoit maltraité

par l'Amour. Il le pria de lui communiquer ses peines. Le Marquis lui fit en soûpirant le récit de ce qui s'étoit passé ; il fit mille plaintes ameres de la résolution de Donna Diana, il exagéra sa dureté, il la traita de cruelle & d'inhumaine ; & après s'être épuisé en soupirs & en reproches, il en revint à confesser que c'étoit la plus aimable personne que le Ciel eût formée, & qu'il ne l'avoit jamais trouvée si belle, si ingénieuse, si charmante, que dans le moment même qu'elle l'avoit désespéré par ses rigueurs. J'observois en silence toutes ses agitations. J'étois bien aise de lui laisser essuier les tourmens de cette fâcheuse journée, & de l'abandonner en quelque sorte à son propre cœur, pour essaier ensuite de le dégoûter de l'amour en lui repré-

ſentant ſes amertumes, telles qu'il les auroit éprouvées. C'eſt peut-être le plus sûr remede contre cette fatale paſſion. On la trouve trop belle & trop flatteuſe, quand on la conſidere de loin. Elle ne promet rien qui n'excite des déſirs, & qui ne faſſe naître des eſpérances de bonheur ; mais quand on en vient à l'expérience, & qu'après avoir mis en ligne de compte les tourmens & les chagrins qu'elle fait ſentir, on vient après cela à compter ſes plaiſirs ; on en trouve quelquefois ſi peu, qu'on ſe détrompe ſans peine de la fauſſe opinion qu'on s'en étoit formée.

Le Comte, qui aimoit le Marquis comme on aime une Maîtreſſe, lui propoſa toutes les reſſources qu'il put s'imaginer, pour faire réuſſir ſon amour ou pour

l'en guérir. Voiant qu'il n'écoutoit rien pour sa guérison, il se tourna tout entier de l'autre côté. Le premier moien qu'il lui offrit de se satisfaire, fut d'aller secrettement dans un cabinet, qui étoit voisin de la chambre de Donna Elisa, pour y entendre les discours des deux Demoiselles ; & juger par ceux de Donna Diana de la véritable disposition de son cœur. Cette offre fut acceptée avidement. Nous montâmes au cabinet, par un escalier dérobé. La porte qui communiquoit à la chambre étoit vitrée, & couverte d'un rideau. Nous nous en approchâmes, après avoir eu la précaution de fermer doucement la fenêtre du cabinet; de sorte qu'étant dans l'obscurité, nous pouvions voir, au travers du rideau & des vitres, jusqu'aux moindres

mouvemens des deux Demoiſelles, & nous aſſurer que nous n'étions point apperçûs. Donna Diana avoit le coude appuié ſur une table; & de la même main elle tenoit un mouchoir contre ſes yeux, apparemment pour eſſuier ſes larmes. Donna Eliſa étoit aſſiſe près d'elle, & tenoit ſon autre main dans les ſiennes. Ce ſpectacle étoit touchant. On peut juger s'il parut tel au Marquis. La premiere, que nous entendimes diſtinctement, fut Donna Eliſa. Je vois un parti, diſoit-elle, qui peut vous rendre tranquille, du moins pour quelque tems: ſouffrez la tendreſſe du Marquis, & livrez-vous à la vôtre, juſqu'à ce qu'il quitte l'Eſpagne & qu'il retourne chez ſon Pere. Si ſa paſſion eſt auſſi ſincere qu'elle paroît, il ne manquera pas alors de remuer

ciel & terre pour obtenir de vous époufer. S'il l'obtient, vous êtes heureufe ; fi fon Pere fe montre inflexible, vous aurez du moins trouvé de la douceur à paffer quelque tems dans cette efpérance, & vous ferez toujours libre de vous arrêter au parti que vous voulez prendre dès aujourd'hui. C'eft une belle chimere dont vous me flattez, répondit Donna Diana. Me perfuaderez-vous qu'une perfonne du rang de Monfieur le Duc de..... confente jamais à me voir la Femme de fon fils ? une infortunée comme moi, qui n'aurai à fes yeux pour tout mérite, que ma tendreffe, & la paffion d'un jeune homme de dix-huit ans? Comment voulez-vous qu'une efpérance fi folle puiffe fervir à me rendre tranquille ? Et puis, ne vous ai-je pas dit qu'il y con-

ſentiroit en vain ? Je ne ſuis point faite comme le commun des femmes. Je ne veux pas devoir ma fortune à l'amour. Il faudroit que le Marquis me fît le ſacrifice de la ſienne ; & quoique ce fût la plus grande marque de tendreſſe qu'il pût me donner, je ne ſerois point heureuſe en jouiſſant d'un bonheur qui lui coûteroit ſi cher.

Mais, reprit Donna Eliſa, ſeriez-vous la premiere femme dont un Amant auroit fait la fortune ? N'eſt-ce pas une choſe que nous voions arriver tous les jours? D'ailleurs la diſtance eſt-elle donc ſi grande, entre vous & le Marquis ? Si vous êtes ſans biens, vous avez de la naiſſance. Et comptez-vous pour rien les charmes de la jeuneſſe & de la beauté ? Vous auriez trop d'avantage ſur le Marquis, ſi avec tant d'attraits

&

& de mérite, vous étiez aussi riche que lui. Ne faut-il pas qu'il paie de quelque chose le bonheur d'être aimé de vous ? Croiez-moi, un Amant riche doit être assez content de ses richesses, lorsqu'elles servent à lui assurer la possession d'une femme aimable ; & s'il est honnête homme, il doit sentir que ce qu'il donne ne vaut pas ce qu'il obtient. Non, non, repliqua Donna Diana en soupirant, vos raisons ne me persuadent point. Je vois trop ce que j'aurois à craindre, en suivant le penchant de mon cœur. C'en est fait, je le surmonterai, quoiqu'il m'en coûte ; & puisqu'il faut que je sois malheureuse, j'aime mieux l'être en me faisant cette violence, qu'en m'exposant à des peines dont le remede seroit encore plus difficile. Je ne conçois point quel-

les feroient ces peines, interrompit Elisa. Ah! vous ne les concevez point, répondit la tendre Diana. Un jeune homme, aussi vif que le Marquis, est-il capable d'aimer long-tems? Je veux croire que sa passion est sincere aujourd'hui; peut-être est-ce la premiere occasion qu'il ait eue d'aimer: mais quelle apparence qu'il puisse être constant? Supposons qu'il m'épouse, & que son Pere y consente; sa passion s'affoiblira; il sentira qu'il aura trop fait pour moi; il me traitera avec indifférence, & peut-être avec mépris; & moi, qui sçais à quel point je suis touchée, moi qui ne continuerai de le voir que pour l'aimer de plus en plus, je périrai de douleur, & je n'aurai plus que la mort pour finir mon désespoir.

Comme elle finissoit ces mots,

le Marquis, qui ne se possédoit plus, ouvrit brusquement la porte du cabinet; & sans faire attention que son Amante, ou du moins Donna Elisa, pouvoit être choquée de la liberté que nous avions prise de les écouter, il fut se jetter à leurs genoux, & leur demanda en grace d'entendre ce qu'il avoit à leur dire. J'aurois peine à rapporter son discours, quoique j'aie toujours eu soin, dans nos voiages, d'écrire le soir ce qui nous étoit arrivé d'intéressant pendant le jour. Jamais l'Amour ne s'exprima avec plus de grace & d'éloquence, ni d'une maniere plus tendre & plus touchante. Donna Diana n'y put résister. Elle n'eut pas même la force de l'empêcher de prendre sa main, qu'il tint plus d'une demiheure dans les siennes. Enfin la

paix se fit, & l'on convint de s'aimer éternellement. Le Marquis promit de faire partir son Valet de chambre, pour aller à Paris faire part de tout à Monsieur le Duc, & le prier de consentir à son bonheur. Il assura son Amante qu'il en étoit trop aimé pour appréhender qu'il s'y opposât, sur-tout lorsqu'il lui feroit entendre que sa vie même en dépendoit. Il tira parole de moi, que je joindrois une Lettre à la sienne, pour rendre témoignage du mérite & de la condition de Donna Diana. Je ne voulus point lui refuser cette satisfaction, sçachant de quelle maniere je m'y prendrois pour écrire. Nous passâmes encore une heure chez le Comte de Mancenez. Nous convinmes avec Donna Diana que nous l'y verrions tous les jours après-midi,

& qu'elle s'y rendroit un peu plutôt qu'elle n'avoit accoûtumé, afin que nous puſſions nous entretenir avant l'arrivée des Dames, qui venoient ordinairement paſſer l'après-dînée avec Donna Eliſa.

Le Marquis étoit ſi content de ſa bonne fortune, & ſi impatient de faire partir le Brun, ſon Valet de chambre, qu'il vouloit retourner droit à notre logis, & finir d'affaires le jour même. Je le fis ſouvenir que nous avions promis, la veille, une viſite à Monſieur le Marquis de Leide, & que c'étoit le tems de la rendre. Il me ſuivit avec aſſez de peine. Nous ne le trouvâmes point à ſon Hôtel; mais, comme nous en ſortions, nous vimes paſſer Monſieur le Duc de Saint-Aignan, Ambaſſadeur de France, qui revenoit de

la campagne dans ſon Carroſſe. Il nous apperçut, & nous fit l'honneur de nous ſaluer ; ce qui me fit prendre la réſolution d'aller ſur le champ lui rendre nos devoirs. Il nous reçut avec beaucoup de civilité. L'intrigue amoureuſe du Marquis fut la ſeule raiſon qui m'empêcha de nous faire connoître. Je pris le parti d'attendre qu'il fût dans une ſituation un peu plus tranquille. Nous allâmes voir de-là Dom Juan de Paſtrino, à qui nous devions cette viſite. Je remarquai, dans la réception qu'il nous fit, un air contraint, dont je ne pus ce jour-là deviner la cauſe. Nous ne la connumes que trop, quelque tems après. Notre derniere viſite fut chez Monſieur le Duc de Montalto, qui nous retint à ſouper. On y parla de cent choſes différentes, dont je

n'ai pas deſſein de groſſir ces Mémoires.

Il fallut céder aux inſtances du Marquis, lorſque nous fumes retournés chez Dom Porterra. Il voulut écrire à Monſieur le Duc, avant que de ſe mettre au lit; j'écrivis auſſi, & nous avertimes le Brun de ſe diſpoſer à partir le lendemain pour Paris. Ma Lettre n'étoit qu'un récit de ce qui nous étoit arrivé, depuis que nous étions en Eſpagne. J'expoſois la paſſion du Marquis, ſon origine, ſes circonſtances, ſes excès; l'inutilité de mes ſoins pour l'empêcher de naître ou pour l'arrêter; & ſans déguiſer la mauvaiſe fortune de Donna Diana, je faiſois le portrait de ſes charmes, d'une maniere qui ſatisfit le Marquis. Dans le fond il étoit impoſſible de louer trop cette aimable fille,

& difficile de la louer aſſez. Je finiſſois, en priant Monſieur le Duc de nous faire connoître ſes volontés. Je crois, lui diſois-je, que dans l'état où eſt le Marquis, il faut du moins le traiter avec indulgence, & lui laiſſer eſpérer quelque choſe. On ne le rameneroit point par la rigueur. Le tems, l'abſence, & votre bonté contribueront à le guérir. Je ne lus point ces dernieres lignes au jeune Amant.

Pour lui, ſon cœur ſe montroit tout entier dans ſa Lettre. Elle étoit courte, mais d'une vivacité qui répondoit à ſon caractere. On ne ſera pas fâché de la voir ici.

» Un fils, dans la ſituation où » je me trouve, craindroit tout de » la ſévérité d'un autre Pere. Mais » je ſçais le fonds que je dois faire

» sur l'indulgence du mien; & si le
» respect & l'attachement que j'ai
» pour lui n'ont point de bornes,
» je lui dois bien ces sentimens,
» puisque sa tendresse & sa bonté
» n'en ont jamais eu pour moi.
» Un Pere si aimable voudroit-il
» la mort d'un fils si respectueux?
» Oui, Monsieur, ma vie dépend
» d'un mot de votre main. J'ai-
» me avec plus de passion qu'on
» n'a jamais aimé. Monsieur de
» Renoncour vous dira si le Ciel
» fit jamais rien de plns charmant
» que ce que j'aime. Je me jette
» de cœur à vos genoux, pour
» vous conjurer d'approuver mon
» amour. A quel désespoir me li-
» vrez-vous, si vous ne m'écoutez
» pas! Le premier Courrier d'Es-
» pagne vous apprendroit la nou-
» velle de ma mort. J'ouvrirai,
» en tremblant, la réponse dont

» vous m'honorerez. Si j'ai le » malheur de la trouver contraire » à mes eſpérances, ce ſera en » me perçant le cœur, que je vous » prouverai l'obéiſſance & le reſ- » pect avec lequel je ſuis, &c. »

Je lui dis en riant, lorſqu'il m'eut lu ſa Lettre, qu'il y avoit un peu de folie dans ſa paſſion, & qu'on ne parloit pas à tout moment de ſe donner la mort, quand on avoit la raiſon bien ſaine. Que voulez-vous ? me répondit-il ; je ne ſuis plus à moi : mon ame ne m'eſt pas plus néceſſaire pour vivre que ma chere Diana. On ne connoît la force de l'amour, qu'au moment qu'on l'éprouve. Et vous cher Papa, ajoûta-t-il, qui êtes ſi prodigue de morale, ne vous ai-je pas entendu dire dans l'Abbaie de. . . . . que vous vous ſeriez ôté mille fois la vie après la perte de

votre Epouſe, ſi vos Amis n'euſſent retenu vos mains ? Je n'ai garde de vouloir être plus ſage que vous. Vous êtes un malin, lui dis-je après l'avoir embraſſé, qui me reprochez mes foibleſſes pour autoriſer les vôtres. Je ne croiois pas que vous vous ſouvinſſiez de ce que je racontai il y a trois mois à Monſieur le Duc, & je vois bien que c'eſt ce ſouvenir qui vous a fait compter ſur mon indulgence. Sçachez néanmoins qu'il faut mettre beaucoup de différence entre le juſte regret que cauſe la perte d'une chere Epouſe, & le déſeſpoir où vous dites que votre paſſion eſt capable de vous faire tomber. L'un pourroit être fort pardonnable, tandis que l'autre ne le feroit gueres. Tous les excès ſont des vices : mais s'il y a quelque choſe qui puiſſe les juſti-

fier, c'eſt l'innocence de leur cauſe. Or un attachement tel que le vôtre ceſſeroit d'être innocent, s'il s'écartoit le moins du monde des bornes de la raiſon. Voiez donc maintenant, ajoûtai-je, comment il faut juger de mes excès paſſés, & de ceux dont vous vous croiez capable aujourd'hui. Les miens pouvoient être excuſés en quelque ſorte par la nature de mon affection, qui n'avoit rien que de légitime : au lieu que les vôtres feroient connoître clairement que votre paſſion eſt criminelle, parce qu'elle n'en doit produire aucun, tant qu'elle ſe conſervera pure & innocente.

Fin du ſeptième Livre.



MEMOIRES
DU
MARQUIS DE ***.

LIVRE HUITIEME.

LE départ de le Brun rendit le Marquis aſſez tranquille. J'eſperois l'être auſſi, du moins juſqu'à ſon retour. Nos exercices du matin ſe firent, pendant quelque tems, avec beaucoup d'ordre & d'application. Nous allions preſque immédiatement après le dîner chez le Comte de Mancenez,

où nous paſſions une heure ou deux avec Donna Diana & Donna Eliſa. Lorſqu'il leur venoit compagnie, uous les quittions ſans nous laiſſer voir, & nous paſſions le reſte du jour en viſites, ou en parties de promenade & de plaiſir. Nous eumes l'honneur de ſaluer le Roi, à la ſuite de Monſieur l'Ambaſſadeur, & quelque tems après celui de baiſer la main de la Reine avec les Seigneurs & les Dames, le jour de ſa naiſſance. On quitta le deuil ce jour-là, & toute la Cour le paſſa en réjouiſſance. Le Marquis de Leide, le Duc de Montalto, Dom Antonio del Valle, Lieutenant Général, & Gouverneur de Sarragoſſe, le Marquis de Grimaldo même, & quantité d'autres Seigneurs, nous combloient de civilités & d'amitié, quoiqu'ils

ne connuſſent le Marquis que ſur le pied d'un Gentilhomme de diſtinction. En un mot, nous étions contens de Madrid & de la Cour d'Eſpagne, lorſqu'une bizarre avanture nous précipita dans mille chagrins. Je ſuis obligé de reprendre la choſe d'un peu plus haut.

Quelques jours après le départ de le Brun, nous ſortions ſur les ſept heures du ſoir de chez Monſieur le Duc de Saint Aignan, où nous avions paſſé l'après-midi au jeu. Nous fumes rencontrés, dans la rue, par un jeune homme aſſez mal vétu, qui reconnut le Marquis, & qui le ſalua par ſon véritable nom. Le Marquis ſe remit auſſi ſon viſage, & ſe ſouvint de l'avoir vû au Collége, où ils avoient été compagnons d'école. Hé bon jour, mon pauvre Briſ-

ſant, lui dit-il; que faites-vous donc à Madrid ? Vous voilà dans un triſte état. Briſſant répondit que nous ne voyions qu'une partie de ſa miſere; qu'il étoit ſans un ſou, & qu'il ne faiſoit qu'arriver à Madrid, dans l'eſperance d'y trouver quelque Seigneur François qui le voulut prendre à ſon ſervice, pour retourner en France avec lui. Le Marquis n'avoit que Deſchamps pour le ſervir, dans l'abſence de ſon valet de chambre; il m'expliqua en deux mots ce que c'étoit que Briſſant, & me pria de trouver bon qu'il le prît avec nous. J'y conſentis volontiers. Il nous ſuivit à notre logement, où nous retournames ſur le champ en ſa faveur. Nous le fimes revêtir d'un habit de le Brun, en attendant qu'on pût l'habiller de neuf. Il mangea com-

me un homme affamé ; & lorſqu'il fut un peu remis de ſes fatigues, il vint nous rejoindre dans notre chambre, où nous étions à ſouper. Le Marquis m'avoit raconté, pendant ce tems là, que quoique Briſſant fut plus âgé que lui de cinq ou ſix années, ils avoient étudié cinq ans dans les mêmes claſſes ; qu'il s'y étoit toujours diſtingué par ſon eſprit ; qu'il paſſoit même pour être d'une honnête famille ; & qu'il étoit ſurprenant que nous l'euſſions trouvé en ſi mauvais ordre. Je jugeai moi-même à ſa figure, en le voiant un peu mieux mis ; qu'il avoit eu de l'éducation, & qu'il ne manquoit point de ſçavoir faire. Il étoit de belle taille ; le teint fort bazané, mais l'air délié, & même un peu effronté. Briſſant, lui dit le Marquis, je

vous conſtitue mon Valet de chambre juſqu'au retour de le Brun ; mais je veux ſçavoir, auparavant, par quelle avanture je vous ai trouvé ſi mal équipé dans ce Païs-ci. Il nous raconta ainſi ſon hiſtoire.

Un peu de libertinage, & le deſir de connoître les voiſins de la France, m'engagerent à quitter Paris il y a ſept ou huit mois. J'appris que le Marquis de Durazzo, Envoié extraordinaire de la République de Genes, avoit reçu à Verſailles ſon audience de congé, & qu'il ſe préparoit à partir ; cette occaſion me parut favorable. Je volai mille écus à mon Pere, pour les frais de mon voiage ; & m'étant mis fort proprement, j'allai voir le Marquis de Durazzo, & je le priai de trouver bon que j'euſſe l'honneur de

lui tenir compagnie jusqu'à Genes. Il me prit pour un jeune Gentilhomme, qui étoit dans le dessein de voiager, & sa réponse fut telle que je la desirois. Nous partimes. J'avois pris, à Paris, un valet que le hazard m'avoit présenté. C'étoit un Italien de bonne mine, nommé Andredi, qui s'étoit trouvé à la porte du Marquis de Durazzo lorsque j'en sortois, & qui apprenant que j'allois faire le voiage d'Italie, s'étoit offert à mon service. Il sçavoit parfaitement les fortifications, & il dessinoit admirablement. Mais quo que ces talens pussent l'aider à vivre, il se trouvoit obligé, comme je l'ai sçu depuis, à quitter Paris, pour éviter la justice, avec laquelle il s'étoit mis fort mal. On ne l'eut pas pris d'ailleurs pour un Fripon, ni pour un Valet,

tant il copioit naturellement l'homme d'honneur & de diſtinction. Nous arrivames à Genes. J'y voulus ſoutenir l'air d'opulence que j'avois pris ſur la route ; ma bourſe s'épuiſa en peu de tems. Andredi, qui avoit plus d'expérience que moi, s'apperçut que mon humeur devenoit triſte ; & comme il vit diminuer ma dépenſe, il comprit aiſément la cauſe de mon mal. Il m'en fit connoître quelque choſe. Je n'ignorois pas ſon adreſſe, & j'étois content de ſon affection ; je pris le parti de lui découvrir nettement mon embarras. Il me demanda d'abord, s'il ne me reſtoit abſolument rien. Environ cinquante écus, lui dis-je ; mais je dois davantage. Vos dettes, reprit-il, ſont une bagatelle. Quittons Genes. Il n'eſt pas beſoin

d'avertir vos Créanciers. Malte eſt menacée par les Turcs, & les Chevaliers s'y rendent de toutes parts ; allons profiter du trouble, & tâcher d'y faire quelque dupe. Je lui repréſentai qu'étant ſans argent, je n'aurois pas l'effronterie de me mêler parmi des perſonnes de qualité, qui s'appercevroient bientôt de notre deſſein. Il me dit là-deſſus que s'il n'appréhendoit de me déplaire, il me propoſeroit un autre parti ; & l'aiant preſſé de continuer, il m'aſſura que ſi je voulois lui remettre ce qui me reſtoit d'argent & lui prêter mes habits qui convenoient à peu près à ſa taille, il s'engageoit à me conduire à Malte ſans péril, & à m'y faire ſubſiſter ſans peine. Après quelque incertitude ; j'acceptai la propoſition par néceſſité. Nous chan-

geames ainsi de condition, & je devins le Valet après avoir été le Maître. Andredi ménagea adroitement notre fuite & notre embarquement. Nous abordames heureusement à Malte. On s'y croioit à la veille d'être attaqué par les Turcs, ce qui faisoit faire exactement la garde au port. Nous fumes interrogés, sur le dessein qui nous amenoit. Andredi demanda qu'on nous conduisit au Grand Maître, qui s'appelloit Dom Perellos de Roccafoul. J'admirai la hardiesse avec laquelle il lui déclara qu'il étoit Ingénieur, & qu'il s'étoit fait quelque réputation dans cet art; qu'aiant appris le péril où Malte étoit d'être attaquée, il venoit offrir ses services à la Religion. Le Grand Maître le remercia de sa bonne volonté, lui parla de

fortification ; & l'ayant trouvé fort intelligent, il ordonna que nous fussions traités avec distinction. Quelques Chevaliers furent nommés, pour nous montrer les nouveaux ouvrages qu'on avoit faits autour de la ville, sur-tout à la Valette, où l'on avoit beaucoup travaillé. Andredi raisonna sur tout ce qu'il vit, avec une capacité qui le fit admirer ; il montra quelques endroits foibles, il donna de bons avis pour les réparer : on agréa ses services, & on lui promit qu'il seroit content de la reconnoissance de l'Ordre. Nous formions tous deux mille projets flateurs, fondés sur l'estime du Grand Maître & des Chevaliers. Un jour qu'Andredy rentroit au soir dans l'endroit où nous étions logés, je lui trouvai un air de fraieur qui m'épouvanta. Nous

sommes perdus, me dit-il ; il faut quitter Malte sans nous arrêter un moment. Je viens d'appercevoir un Chevalier, que j'ai servi autrefois en qualité de Valet de chambre, & à qui je volai sa montre & tout son argent. C'est fait de moi, s'il me reconnoît. Son discours me fit pâlir. Nous sortimes de la ville le soir même, & nous cherchames quelque vaisseau prêt à partir. Il s'en trouva heureusement un, qui alloit mettre à la voile, pour transporter quelques marchandises à Napoli de Romanie, Capitale de la Morée. Nous y fumes reçus pour peu de chose. Andredi s'apperçut, sur la route, que le Capitaine Marchand étoit un homme brutal, dont les manieres dures faisoient souvent murmurer l'Equipage. Il forma là-dessus un dessein

dessein digne de lui. Ce fut de gagner les Matelots, pour se rendre maître du vaisseau, en leur promettant de leur abandonner une partie des marchandises. Il réussit plus promptement qu'il n'esperoit; & lorsqu'il se crut assuré d'eux, il poignarda en plein jour le Capitaine, & jetta son corps dans la mer. Nous allames débarquer dans un petit Bourg assez désert, sur la côte de la Morée. Le partage des marchandises se fit de bonne foi. Andredi proposa ensuite aux Matelots de se remettre en mer, pour achever de s'enrichir en pillant. Tous y consentirent. Il nous fit prendre le chemin de Raguse, d'où il étoit, dans le dessein d'y vendre nos marchandises, & d'y mettre le vaisseau en état d'attaquer & de se défendre. Tout cela fut exé-

cuté heureuſement. Nous commençames à mener la plus malheureuſe vie du monde. Andredi connoiſſoit les côtes ; nous deſcendions la nuit au nombre de vingt-quatre, bien armés, & réſolus à tout événement ; nous allions frapper doucement à la porte d'une maiſon, qui nous paroiſſoit accomodée. Andredi parloit ſeul, & trouvoit toujours quelque moien de ſe faire ouvrir. Nous ne prenions que l'argent, ſoit monnoié, ſoit en vaiſſelle. Lorſqu'une maiſon étoit pillée, Andredi y laiſſoit trois hommes, pour empêcher le bruit ou la réſiſtance, & nous en allions faire autant à cinq ou ſix autres. Nous amaſſames, ainſi, dans l'eſpace d'un mois, plus de cinq cens mille livres ; ſans compter une infinité de cuilleres, fourchettes,

taſſes, & d'autres meubles d'argent. Un jour que nous étions deſcendus à terre, pour nous pourvoir de vivres & prendre de l'eau douce, nous apperçumes du haut de la Côte, quoique le lieu fût écarté, un Château de fort belle apparence. Andredi nous défendit auſſitôt d'avancer. Voilà une proie, nous dit-il, qui eſt deſtinée pour nous. Rentrons dans le vaiſſeau juſqu'au ſoir. Il détacha ſeulement deux hommes de la troupe, pour aller, ſans armes, examiner les avenues du Château. Ils revinrent avec les lumieres néceſſaires, & nous attendimes la nuit. Nous ſortimes tous, c'eſt-à-dire au nombre de trente. Nous arrivames ſans bruit à la porte du Château. Andredi frappa; mais malgré ſon adreſſe, il ne put réuſſir à ſe faire ouvrir. Le Portier

s'obſtina à répondre qu'il n'ouvroit jamais la nuit. Nous réſolumes d'enfoncer la porte. Elle le fut en un inſtant ; mais le bruit aiant été entendu des appartemens, le Seigneur du lieu, ſes deux fils, & cinq ou ſix domeſtiques eurent le tems de s'armer & de venir audevant de nous. Ils ſe défendirent en braves, & nous tuerent deux hommes. La colere nous fit fondre ſur eux ſans ménagement ; nous les maſſacrames tous. C'eſt l'unique fois qu'Andredi nous ait fait verſer du ſang. Nous montames alors librement dans toutes les chambres. Nous ſçumes trouver le coffre fort & la vaiſſelle, & nous fimes un gros butin. Comme nous nous préparions à nous retirer, Andredi nous dit : Camarades, la nuit eſt peu avancée, & nous ne riſquons

rien à la passer ici ; croiez-moi, voions si nous trouverons à la cuisine & à la cave de quoi faire bonne chere. Les uns allerent à la cuisine ; je descendis à la cave, avec Andredi & quelques autres. Il fallut enfoncer la porte, dont nous n'avions pas la clef. Nous n'y fumes pas plûtôt entrés, que nous entendimes des cris épouvantables, qui nous obligerent de mettre aussitôt l'épée à la main. Les cris redoublerent. Tous nos Compagnons, les aiant entendus, vinrent nous joindre avec leurs armes. Enfin, nous étant avancés, nous vimes trois femmes à demi nues, qui se jetterent à genoux en nous demandant la vie. On la leur promit, en les faisant relever. C'étoit la fille du Seigneur que nous avions tué, une femme de chambre, & une ser-

vante. La fraieur les avoit fait lever au bruit de notre arrivée, & elles s'étoient retirées dans la cave, où elles se croioient en sûreté. Nous les fimes remonter avec nous. Andredi abandonna la femme de chambre & la servante aux Matelots; & trouvant la Demoiselle jolie, il se la reserva, pour en faire son Epouse. Il leur fit prendre tous leurs habits. Elles furent emmenées, avec le reste du butin, après que nous eumes passé deux ou trois heures à table. Mais, ce qui est encore plus affreux, c'est que quelques-uns de nos camarades, à demi-ivres, mirent en sortant le feu au Château, dans tous les endroits d'où la flamme pouvoit se répandre plus promptement. Nous reprimes ainsi le chemin de la mer, & nous étant embarqués aussitôt,

nous nous éloignâmes de la Côte.

Je vous avoue, continua Brifſant, que cette avanture me fit horreur. Je commençai à ouvrir les yeux, ſur le genre de vie où j'étois engagé. Andredi me parut un homme exécrable, & tous nos Camarades autant de Démons, qui ne pouvoient être punis par des ſupplices aſſez cruels. Je pris la réſolution de les abandonner, & je ne penſai plus qu'à m'en procurer les moiens. Je les aurois trouvés facilement, s'il n'eût été queſtion que de moi; mais j'aurois voulu ſauver, des mains de ces Furieux, la jeune Demoiſelle qu'ils avoient enlevée du Château. Andredi en paroiſſoit éperdûment amoureux. Il voulut l'épouſer ſolemnellement, c'eſt-à-dire, lui donner ſa foi, & recevoir la ſienne en préſence de tou-

te la troupe ; car on juge bien que nous étions ſans Prêtres & ſans Etoles. Son deſſein étoit de la faire reſpecter de ſes gens par cette cérémonie, & d'arrêter les déſirs qu'ils auroient pû porter ſur elle. Le jour fut marqué pour la fête. On devoit deſcendre à terre dans quelque endroit aſſuré, & ſe réjouir ſans meſure. La triſteſſe de cette pauvre fille me faiſoit pitié. Elle ſe regardoit comme une victime, deſtinée à la mort plutôt qu'à des nôces. Le changement de ſon viſage marquoit aſſez ſon déſeſpoir. Je trouvai le moment de lui parler, ſans être entendu. Mademoiſelle, lui dis-je, je ne puis vous dire que deux mots ; écoutez-les bien : J'ai réſolu de quitter cette troupe de Scélérats. ſi vous voulez fuir avec moi, ſoiez attentive à toutes mes démarches;

je vous ferai ſigne, lorſqu'il ſera tems de me ſuivre. Ma jeuneſſe, & mes manieres, qu'elle trouva peut-être un peu moins barbares que celles des autres, la perſuaderent que j'agiſſois ſincérement. Elle me répondit, en joignant les mains, qu'elle me regarderoit comme ſon Dieu & ſon Sauveur. Nous étions en pleine mer, & le tems étoit très-ſerein; ce qui me faiſoit craindre pour le ſuccès de mon deſſein. Mais le Ciel, qui vouloit ſauver l'honneur de cette infortunée Demoiſelle, permit que le vent nous jettât, en peu d'heures, ſur la côte de l'Iſle de Corſe, au-deſſous d'une Ville appellée la Baſtide. Le rivage étoit commode. On convint de prendre terre; & les environs aiant paru déſerts, Andredi fut le premier qui nous conſeilla de paſſer

la nuit dans un petit Bois, qui étoit à cent pas de la mer. Nous y portâmes des vivres. L'endroit fut trouvé si riant, qu'on assigna le lendemain pour la fête du mariage. Dès le soir même, on commença les réjouissances ; & dans le tems que j'excitois mes Camarades à boire, je me ménageois adroitement, pour me conserver la tête libre. On s'endormit bien tard dans la nuit. Andredi avoit fait accommoder une espece de lit, pour la Demoiselle, en lui disant galamment qu'il l'occuperoit le lendemain avec elle, & qu'il avoit trop souffert depuis deux jours. Ses manieres n'étoient pas toujours d'un Corsaire ; & à la réserve de quelques libertés, qu'elle étoit contrainte de souffrir quelquefois, il la traitoit fort respectueusement. Je me glissai

doucement auprès d'elle, lorſque je crus tous mes Compagnons endormis. Je lui pris la main; ce qui ne l'effraia point, parce qu'elle m'attendoit. Elle ſe leva ſans bruit. Nous nous enfonçâmes dans le Bois, du côté oppoſé à la mer, dans la crainte d'être entendus de la ſentinelle, qui n'étoit qu'à trente ou quarante pas de nous. Le Bois n'étoit pas épais, & nous en ſortimes heureuſement; après avoir marché environ un quart d'heure. Je la preſſois ſans ceſſe d'avancer. Nous reprimes ſur la gauche, au long de la mer, parce que j'avois entendu dire à quelques-uns de nos gens, que la Baſtide étoit de ce côté-là, & que nous n'en étions éloignés que de quatre ou cinq lieues. A peine en eumes-nous fait une, que la Demoiſelle, qui avoit mar-

ché jusqu'alors avec courage, me dit qu'elle n'en pouvoit plus, & qu'il lui étoit impossible d'avancer. Il faut se faire effort, lui dis-je; nous sommes exposés à être poursuivis, & il n'y auroit pas de sûreté à s'arrêter ici. Hélas! me répondit-elle, ôtez-moi donc la vie; car je n'ai plus la force de faire un seul pas. Elle s'assit à terre, & elle trembloit d'une maniere à inspirer la compassion. Je remarquai, malgré la nuit, qu'elle étoit sans souliers. Andredi les lui avoit fait ôter le soir, & la crainte de l'éveiller l'avoit empêchée de les reprendre en se levant. Je lui dis qu'il falloit qu'elle eût extrêmement souffert, en marchant dans cet état par des chemins difficiles; elle m'assura qu'elle avoit senti des douleurs inexprimables, & qu'elle croioit

avoir les pieds tout en ſang. Enfin, comme il étoit dangereux de demeurer-là plus long-tems, je lui propoſai de ſe mettre ſur mes épaules, & je la portai ainſi l'eſpace de plus d'une lieue. Je commençois moi-même à perdre les forces. Je lui demandai ſi elle ne pourroit pas me ſoulager un peu, en marchant quelque tems à pied. M'aiant répondu qu'elle croioit le pouvoir, je lui fis mettre mes ſouliers, & je marchai moi-même pieds nuds, la tenant par-deſſous le bras pour la ſoutenir. Le jour commençoit à paroître. Nous apperçûmes quelques maiſons, qui avoient l'apparence d'un Village; nous en primes le chemin pour y trouver du ſecours. Il étoit trop tard pour ma pauvre Compagne. Elle ſe laiſſa tomber tout d'un coup; & comme je voulois la re-

lever, pour la reprendre ſur mes épaules, elle me dit qu'elle ſe mouroit, & qu'elle n'eſpéroit pas pouvoir aller plus loin. Hé ! Mademoiſelle, lui dis-je, prenez courage, il ne reſte plus cinq cens pas ; je perdrai la vie plutôt que de vous abandonner. Je ſuis morte, me répondit-elle d'une voix foible. Voilà une mort bien cruelle. Hélas ! qu'ai-je fait au Ciel, pour en être traitée avec tant de rigueur ? O mon Dieu ! aiez du moins pitié de mon ame. Je la pris par la main, qu'elle ſerra, comme pour me remercier de mes ſervices, & elle expira un moment après. Je me ſentis ſi touché & ſi affoibli, que je crus être auſſi à ma derniere heure : mais la fraîcheur du matin & quelques momens de repos m'aiant un peu remis, je me

chargeai du corps, & je le portai jusqu'au Village, où je donnai quelque argent au Curé pour le faire enterrer. Quoique je n'eusse pû emporter toute ma part du butin, qui étoit sur le Vaisseau, dans des coffres communs, j'avois sur moi vingt ducats, qui me furent d'un grand secours. On m'apprit que je n'avois plus que trois lieues jusqu'à la Bastide. Je m'y fis conduire, sur un Mulet, par un Païsan. J'y arrivai à dix heures du matin. Cette Ville est la Capitale de l'isle de Corse. Il y avoit un Gouverneur pour la République de Gènes, à qui elle appartient. J'y demeurai quelques jours, pour me reposer, & pour attendre le départ de quelque Vaisseau. Le premier qui mit à la voile fut un Bâtiment Majorquain, chargé de marchandises pour Palma. Je profitai de

l'occaſion. J'étois bien aiſe de voir l'Eſpagne, aſſuré de retourner enſuite aiſément en France. Notre navigation fut courte & heureuſe; mais, nous étant avancés ſans précaution vers Palma, nous tombâmes dans la flotte du Chevalier d'Hasfeld, qui étoit parti de Barcelone pour aller ſoûmettre cette Ville au Roi d'Eſpagne. Elle tenoit encore pour l'Archiduc Charles d'Autriche. On ſaiſit notre Vaiſſeau, & l'on nous obligea de ſuivre ſa flotte. Le Chevalier d'Hasfeld avoit deſſein d'abord de faire ſa deſcente ſur une Plage, du côté de Palma, où les Rebelles s'étoient retranchés; mais le vent étant devenu contraire, on tourna vers le Nord. Le Comte de Leſcherenne, Maréchal de Camp, eut ordre d'aller reconnoître la côte & les hauteurs; &

ſur le rapport qu'il fit, que les Ennemis ne paroiſſoient point, le débarquement commença à cinq heures du ſoir, & fut achevé à dix ou onze heures ſans la moindre réſiſtance. La rade s'appelloit Cala Ferrera. J'obtins la permiſſion de deſcendre, en qualité de Paſſager François. Je me mis au ſervice, parmi les Volontaires du Régiment de la Marine. Nous marchâmes vers Alcudia, continua Briſſant, qui vouloit raconter auſſi ſes exploits militaires : c'eſt une Ville aſſez forte à l'Orient de l'Iſle, environ à ſept lieues de Palma. Le Chevalier d'Hasfeld prit le devant, à la tête d'un Détachement dont j'étois, pendant que le reſte des Troupes ſuivoit en diligence. A ſon approche, les Habitans forcerent le Gouverneur, & la Garniſon, compoſée

de trois ou quatre cens hommes, de ſe rendre à diſcrétion. Il ſe trouva, dans la Place, cinquante-deux piéces de canon, & quantité de munitions & de vivres. Nous primes de-là le chemin de la Capitale, qui ne fit pas plus de réſiſtance. Milord Forbes, & un Officier Allemand, en ſortirent pour traiter des conditions: mais ils en propoſerent de ſi peu raiſonnables, qu'elles ne furent point acceptées. On fit avancer l'artillerie, qui avoit débarqué à la Baye de Porras. Lorſqu'on eut tout diſpoſé pour l'attaque, Dom Rubi, Colonel Eſpagnol, qui commandoit dans la place, offrit de capituler. Avant qu'on eut pu lui faire réponſe, un corps de Troupes, ſorti de la Ville, attaqua la Brigade Françoiſe de Beauvaiſis; mais il fut repouſſé vigou-

reuſement & avec perte. Le Chevalier d'Hasfeld envoia auſſi-tôt un Trompette dans la Place, pour la ſommer de ſe rendre, ſi elle ne vouloit être expoſée aux dernieres rigueurs. Dès le ſoir, Dom Rubi fit ſortir un Officier, avec quelques articles de la Capitulation qu'il prétendoit obtenir. Le Chevalier les accorda. La Garniſon, compoſée de quinze cens Allemands, fut tranſportée en Sardaigne, & nous trouvâmes dans la Place plus de deux cens piéces d'Artillerie. Je quittai le Régiment de la Marine, lorſque je vis la guerre preſqu'auſſitôt finie que commencée. Il me reſtoit peu d'argent. J'offris mes ſervices à un Officier Eſpagnol, qui s'embarquoit pour Cadix. Il me promit des gages conſidérables; mais n'en aiant pû tirer un ſou, dans

l'espace de deux ou trois mois que j'ai passés à Cadix avec lui, j'ai pris la résolution de venir à Madrid, où vous avez eu la bonté de me recevoir.

Brissant, tel qu'on vient de le connoître par son histoire, devint bientôt l'homme de confiance du Marquis. Il le chargeoit de toutes ses commissions, & rien ne lui paroissoit bien fait s'il ne venoit de sa main. C'est un usage, en Espagne, que les Amans donnent pendant la nuit des serenades à leurs Maîtresses. Les rues de Madrid retentissent du son des guitarres & d'autres instrumens. Le Marquis se crut obligé de faire cette galanterie à Donna Diana, pour se conformer au goût Espagnol. S'il m'en eut parlé, peut-être aurois-je eu la complaisance de lui accorder quelquefois cette

ſatisfaction ; mais il craignit de m'y trouver oppoſé , & Briſſant fut ſeul honoré de ſa confidence. Il couchoit, à la place de le Brun, dans un cabinet qui touchoit à la chambre du Marquis. Tous les ſoirs ils ſortoient enſemble lorſque j'étois endormi , & s'en alloient paſſer deux ou trois heures ſur le pavé de Madrid , avec une bande de Joueurs d'inſtrumens. Ils rentroient avec tant d'adreſſe & de précaution , que ni Dom Porterra,ni moi, n'en apperçumes jamais rien. Donna Diana ignoroit elle-même de qui lui venoit cette mélodie ; car , ſage comme elle étoit & pleine de tendreſſe pour ſon jeune Amant , elle eut deſapprouvé cette folie , qui l'expoſoit à de mauvaiſes rencontres , & qui pouvoit altérer ſa ſanté. Une nuit , après avoir joué long-

tems devant la fenêtre de Donna Diana, le Marquis se mit dans la tête d'aller donner le même plaisir à Donna Elisa sa bonne Amie. J'ai déja dit que Dom Juan de Pastrino en étoit amoureux ; peut-être que n'ignorant pas que nous passions tous les jours quelques heures chez le Comte de Mancenez, nos visites l'avoient rendu jaloux : c'est ce que j'ai pensé depuis, en rappellant la froideur avec laquelle il nous avoit reçûs, lorsque nous l'étions allé voir. Quoiqu'il en soit, il se trouva dans la rue de Donna Elisa, dans le tems que le Marquis y faisoit son Concert ; & la jalousie le rendant furieux, il vint fondre avec un de ses Amis sur les Joueurs, dont il brisa les Instrumens. Le Marquis tomba sur eux, l'épée à la main. Heureuse-

ment que Briſſant en avoit une,& qu'il ſçavoit s'en ſervir. Les deux Eſpagnols ſe défendirent vaillamment. Dom Juan perça le Marquis d'un grand coup ; mais dans le même moment il en reçut un de lui, qui le fit tomber roide mort. Briſſant ferrailloit contre l'autre, qui prit la fuite lorſqu'il eut vû ſon Ami ſans vie & ſans mouvement. Les Joueurs, que la crainte avoit diſperſés, ſe rapprocherent. Le Marquis ſe ſoutenoit encore ſur ſes pieds ; mais les forces lui manquant bientôt, il tomba ſans connoiſſance. On me le rapporta dans cet état.

Qu'on juge de ma ſurpriſe & de mon déſeſpoir. Je le crus mort ; & comme j'avois été réveillé bruſquement par ceux qui l'apportoient, le ſaiſiſſement & la douleur me mirent dans une

des plus affreuſes ſituations où je me ſois trouvé de ma vie. Eſt-il mort ? dis-je à Briſſant, avec un regard qui le fit trembler. Hélas ! Monſieur, répondit-il la larme à l'œil, je n'en ſçais rien ; mais je ne le ſçaurois croire. Ah ! malheureux, repris-je en voulant me jetter ſur lui, tu mourras de ma main. On m'arrêta. Dom Porterra, qui s'étoit levé au bruit, mit au nez du Marquis quelques gouttes d'un Elixir, qui lui firent donner quelques ſignes de vie. Son ſang couloit encore, quoiqu'ils euſſent bandé ſa plaie avec une partie de ſa chemiſe qu'ils avoient coupée. Enfin, à force de ſoins & de liqueurs fortes, nous lui fimes reprendre la connoiſſance. Il ouvrit les yeux ; & m'aiant fort bien reconnu, il me tendit la main ſans avoir la force de parler. Je l'embraſſai

l'embrassai tendrement, & je l'exhortai à prendre courage. Les Chirurgiens vinrent. Ils me consolerent un peu, en m'assurant que la plaie n'étoit pas mortelle, quelque profonde qu'elle leur parût. Je me fis saigner sur le champ, & je me mis dans ma robbe de chambre auprès du lit du Marquis.

Lorsqu'il fut revenu tout-à-fait à lui, il me demanda pardon de ce qui s'étoit passé, & me pria de ne pas maltraiter Brissant, qui lui avoit sauvé la vie, me dit-il, & qui n'étoit coupable de rien. Je lui accordai tout ce qu'il voulût, pour le rendre tranquille. Il me demanda aussi en grace, de faire donner de ses nouvelles à sa chere Donna Diana & au Comte de Mancenez. Je lui promis que j'aurois ce soin, dès la pointe du

jour. Il s'endormit un peu. Je fis appeller Briſſant, qui n'oſoit ſe préſenter devant moi, & qui penſoit déja à ſe retirer. Il parut néanmoins : Briſſant, lui dis-je, ſi je vous rendois juſtice, je vous ferois enfermer dans un cachot pour le reſte de vos jours. C'eſt vous qui êtes cauſe de tout le déſordre qui vient d'arriver, & qui dérangez Monſieur le Marquis par vos mauvais conſeils. Si vous ne me faites un récit fidele de tout ce que vous avez fait avec lui depuis que vous êtes à Madrid, & ſur-tout de l'avanture de cette nuit, je vous donne ma parole que je vous traiterai d'une maniere qui vous rendra ſage toute votre vie. Il commença par me proteſter, avec mille ſermens, qu'il n'avoit point eu d'autre part à la conduite du Marquis, que celle qu'il avoit été forcé d'y

prendre par obéissance, & qu'il avoit fait tous ses efforts pour le détourner de sortir la nuit. Il me raconta ensuite, avec une apparence de sincerité qui me satisfit, l'histoire des serenades, la querelle arrivée à l'occasion de Donna Elisa, & la mort de Dom Juan de l'astrino. Je me fis bien expliquer le détail de ce dernier malheur; & lorsque j'eus appris que Dom Juan n'étoit pas seul, & que son Ami s'étoit sauvé sans blessure, je commençai à craindre que le Marquis n'eût été reconnu, & que cette affaire n'eût des suites fâcheuses. Je consultai Dom Porterra, qui connoissoit mieux que moi les usages d'Espagne. Il me répondit d'une maniere qui augmenta ma crainte. Je pris le parti d'aller trouver Monsieur de Montalto, sur l'amitié duquel je fai-

ſois beaucoup de fond. Je le fis éveiller, quoiqu'il fût à peine quatre heures du matin, & je lui expoſai mon embarras. Il fut extrêmement ſurpris de la mort de Dom Juan de Paſtrino; mais aiant appris de quelle maniere la choſe étoit arrivée, il convint qu'il étoit puni juſtement. Cependant, me dit-il, il eſt d'une famille diſtinguée, & qui trouvera des protections puiſſantes. Il ſeroit fâcheux que le Marquis fût arrêté, dans l'état où il eſt; & s'il ne ſe met à couvert, il ſera difficile de l'empêcher. Je lui offre une retraite chez moi, ſi vous croiez pouvoir l'y tranſporter ſans être apperçû; ou ſi vous connoiſſez quelque endroit plus sûr, je lui conſeille de s'y retirer. Il me promit avec cela tout ſon crédit & celui de ſes Amis, pour arrêter les pourſuites

de la Justice. Je retournai chez moi, après l'avoir remercié.

Le dessein que je pris fut de conduire le Marquis, dans une litiere, chez le Comte de..... Maréchal de Camp, Gouverneur de..... & petit Neveu de mon Grand-pere, comme je l'étois du sien. Quoique je ne l'eusse pas vû depuis notre arrivée en Espagne, je ne doutois nullement que nous n'en fussions bien reçûs, & que sa Terre ne fût un lieu de sûreté pour nous. Mais, étant entré dans la chambre du Marquis, je le trouvai si foible, qu'il ne me parut point capable de souffrir le mouvement de la litiere, pendant un voiage de vingt lieues. J'avois de la confiance pour Dom Porterra. Je lui communiquai ma peine. Il me dit qu'il y avoit déja pensé, & que sans aller si loin

nous pourrions être encore plus sûrement à Buen-retiro, chez le Seigneur Inigo; qu'on ne pourroit nous y inquiéter sans un ordre exprès de Sa Majesté, & qu'il nous seroit aisé d'aller au-devant, par le crédit de nos Amis: sans compter qu'on ignoreroit peut-être toujours où nous serions, parce qu'il nous répondoit de la discrétion d'Inigo. Partons donc, lui dis-je, sans différer. Il écrivit sur le champ deux mots au Seigneur Inigo, pour le disposer à nous recevoir. J'envoiai quérir de mon côté une litiere, où je fis mettre le Marquis; & sous la conduite de Dom Porterra, qui connoissoit les chemins détournés, nous nous rendimes à Buen-retiro.

Le bon Inigo nous reçut avec des caresses infinies. Au moment

que le billet de Dom Porterra lui avoit été remis, il avoit eu l'attention d'éloigner sa femme, ses deux filles & sa servante, afin que lui & son Valet fussent seuls dans notre secret, si nous l'eussions voulu. Mais je fis réflexion qu'il étoit impossible que nous demeurassions cachés long-tems à ces quatre femmes, & que venant à découvrir nos affaires malgré nous, elles se croiroient moins obligées au silence que si nous les leur communiquions volontairement. Je dis à Inigo, qu'il n'étoit pas besoin de leur en faire un mystere, & qu'il suffisoit de leur recommander la discrétion. Le Marquis fut mis dans une chambre à l'écart, dans les grands appartemens, de sorte qu'il auroit été difficile de le trouver sans connoître parfaitement les lieux. Je

lui laiſſai le ſeul Scoti, & je retournai à la Ville avec Dom Porterra. Mon premier ſoin fut d'envoier chercher le plus habile des Chirurgiens qui lui avoient mis le premier appareil, & de l'engager pour une groſſe ſomme à ſe rendre à Buen-retiro, & à y demeurer caché dans ſa chambre juſqu'à ſon entiere guériſon. Le Chirurgien partit, après s'être fourni des drogues néceſſaires. J'allois ſortir auſſi, pour prévenir en notre faveur nos Amis les plus puiſſans & les mettre dans nos intérêts ; mais je fus retenu par l'arrivée du Comte de Mancenez. Me voiant ſeul, il me demanda où étoit ſon cher Marquis. Il eſt aſſez mal, lui dis-je, & je ne crois pas que vous ignoriez ſon malheur. Je ſçais, me répondit-il, ce que tout Madrid ſçait comme moi : je viens

l'aider à se défendre, ou l'exhorter à se cacher. L'affaire est des plus sérieuses, ajoûta-t-il, & je crois qu'il est à propos qu'il fasse connoître sa naissance, pour arrêter l'ardeur des poursuites. Les Parens de Pastrino sollicitent tous les Tribunaux ; il est vrai que tous vos Amis & les miens vous servent avec zele, mais le Roi n'arrêtera pas le cours de la Justice s'il n'en a quelque forte raison, telle que seroit la connoissance du nom du Marquis. Je représentai, au Comte, que c'étoit moins que jamais le tems de nous faire connoître. Quoique ces sortes d'avantures, lui dis-je, n'aient rien qui deshonore, je serois fâché que le Marquis eût besoin de son nom pour se tirer d'intrigue. Contentons-nous d'emploier nos Amis ; & si vous l'aimez, faites

agir tous les vôtres. Il eſt dans un lieu sûr, & ſa bleſſure eſt ce qui m'inquiete le plus. Le Comte, qui ne ſçavoit pas qu'il fût bleſſé, fut extrêmement ſurpris; il me preſſa de lui apprendre le lieu de ſa retraite, pour l'aller voir ſur le champ. Je le priai d'emploier le reſte du jour à le ſervir auprès de ſes Amis, comme j'allois faire de mon côté; & je l'aſſurai que nous l'irions voir enſemble, & paſſer la nuit avec lui, s'il vouloit me faire l'honneur de me venir prendre le ſoir.

J'allai droit chez Monſieur le Duc de Montalto. J'aurois pû me diſpenſer d'aller plus loin; car ce Seigneur, qui étoit plein d'eſtime & d'amitié pour nous, m'aſſura d'abord que nous pouvions être tranquilles, & que notre affaire étoit finie. Il en avoit parlé à

l'Abbé N. . . . . , qui étoit dès-lors tout-puiſſant auprès du Roi. Cet Abbé aimoit les François. Peut-être croioit-il devoir cette reconnoiſſance à la mémoire de Monſieur le Duc de..... Il prévint ſi favorablement Sa Majeſté, en lui faiſant une rélation exacte de la querelle, que pluſieurs Seigneurs, Parens de Dom Paſtrino, étant allés lui demander juſtice, elle répondit nettement qu'il avoit mérité ſon malheur, & que ſon intention étoit qu'un Etranger fût en ſûreté la nuit, dans les rues de Madrid. Je ne laiſſai pas de voir, par bienſéance, Monſieur le Marquis de Leide, Monſieur le Marquis de Grimaldo, & quelques autres perſonnes de diſtinction qui m'aſſurerent que je pouvois me repoſer ſur leur crédit & ſur leurs bons offices. Le ſoir, étant

de retour au Logis, j'appris qu'il y étoit venu douze Gardes, pour se saisir de la personne du Marquis; mais je n'en fis que rire, parce que je regardai cette démarche comme une cérémonie inutile.

Le Comte de Mancenez vint me rejoindre, un moment après. Je me mis dans son Carosse; & nous étant fait conduire jusqu'au Prado, nous renvoiâmes l'Equipage, pour aller seuls à Buen-retiro. La présence du Comte combla le Marquis de joie. Nous trouvâmes, dans sa chambre, l'Epouse d'Inigo avec ses deux filles. La petite Donna Pradina, dont j'ai déja eu l'occasion de parler, n'étoit pas la moins contente, de se voir près de lui. Elles se retirerent pourtant à notre arrivée. Nous soupâmes, le Comte & moi, auprès du lit du Malade.

Il fallut parler de la chere Donna Diana, dont l'abſence affligeoit bien plus le Marquis que ſa bleſſure. Il demanda au Comte, ſi elle n'avoit pas donné quelque marque de compaſſion, en apprenant le péril où il étoit. Elle en a donné de déſeſpoir, lui dit le Comte; & ſi je ne l'avois conſolée tantôt, après avoir vû Monſieur de Renoncour, je ne ſçais de quoi ſa douleur ne l'auroit pas rendue capable. Cependant elle ignoroit encore que vous fuſſiez bleſſé; j'ai eu beſoin de mille précautions pour lui apprendre cette fâcheuſe nouvelle. Je lui ai perſuadé que votre bleſſure eſt légere, & que vous ſerez en état de la revoir dans quelques jours. Je l'eſpere, répondit le Marquis, & ce ſera toujours fort tard pour mon impatience; mais je ſerai

demain assez bien pour lui écrire, & je prierai mon cher Papa de lui porter lui-même ma Lettre. Je le lui promis. Il demanda ensuite au Comte, si Donna Elisa n'étoit pas bien irritée contre lui, & bien affligée de la mort de son Amant. Elle en est aussi affligée que moi, lui dit le Comte ; c'est-à-dire, qu'elle regrette un jeune homme, qui, si l'on excepte sa fureur jalouse, qui l'a rendu digne de son sort, avoit de l'esprit & du mérite ; mais comme elle n'a jamais eu d'inclination pour lui, sa douleur ne passe point les bornes, & ne l'empêchera pas d'être toûjours votre Amie.

Dans le tems que nous nous entretenions ainsi, avec cette douce familiarité qui fait le charme de l'amitié, Inigo vint tout éperdu nous dire que nous étions trahis ;

que deux Seigneurs de la Cour étoient à la porte, qui demandoient à me parler; qu'il les reconnoissoit pour Monsieur le Duc de Montalto, & pour Monsieur l'Abbé N.... & qu'ils étoient-là sans doute, par ordre du Roi, pour nous arrêter. Je me mis à rire, en entendant le nom de Monsieur le Duc de Montalto, & j'exhortai le bon Inigo à se rassurer. J'allai aussi-tôt au-devant de ces deux Messieurs, ne doutant pas que ce ne fût une visite d'amitié, qu'ils avoient la bonté de faire au Marquis. Monsieur le Duc me fit l'honneur de m'embrasser. Il me dit qu'il venoit s'informer lui-même de l'état de mon Malade, & qu'il en avoit parlé si avantageusement à Monsieur l'Abbé N.. qu'il lui avoit fait naître l'envie d'y venir dans le même Carosse.

Au reste, ajoûta-t-il tout bas, je n'ai avec moi que mon Cocher & un Laquais, qui sont deux hommes de confiance. Je lui marquai toute la reconnoissance que je devois, pour une faveur si extraordinaire. Ils entrerent tous deux dans la chambre du Marquis. Monsieur le Duc fut charmé d'y trouver le Comte de Mancenez; nous liâmes une conversation pleine de cordialité & de politesse.

L'Abbé N..... paroissoit âgé d'environ cinquante ans. Sa taille étoit médiocre, son visage pâle, & toute sa figure fort commune; mais il avoit les yeux pleins d'esprit & de feu. Il parloit avec grace, & le tour de ses expressions avoit quelque chose qui attachoit & qui le faisoit écouter avec plaisir. Il nous raconta plusieurs traits

agréables, de sa familiarité avec M. L. D. D. On sçait qu'il étoit né à Pl..... d'une famille très-basse, & fils, si je ne me trompe, d'un Palefrenier. Le D. D. avoit goûté son caractere enjoué, & l'aimoit jusqu'au point de ne l'appeller que son cher Abbé. Il voulut l'avoir à sa suite pendant la guerre d'Italie, & le fit passer avec lui en Espagne. Le Duc avoit une Maîtresse Italienne, qui le suivoit en habit d'homme. Ce déguisement lui convenoit si bien, qu'elle n'étoit connue de personne, à la réserve de ceux qui étoient dans la plus étroite familiarité du D... L'Abbé N... étoit de ce nombre; & comme il avoit l'humeur naturellement badine, il folâtroit quelquefois avec elle. Le D.. l'apperçut un jour, qu'il lui boutonnoit un peu librement le haut de

ſon juſt'aucorps : Pardi l'Abbé, lui dit-il, je te trouve plaiſant, de careſſer ma Maîtreſſe quand tu me crois bien éloigné : je veux y être, je ſçaurai du moins de quelle maniere tu t'y prens. Là-deſſus, il lui ordonna de continuer. L'Abbé ſe trouva fort confus, & ne ſçavoit comment il devoit prendre la choſe. Son embarras divertiſſoit le Duc, qui lui dit enfin, le prenant par la main : L'Abbé, puiſque vous ne le voulez pas en ma préſence, gardez-vous bien d'y ſonger lorſque je n'y ſerai pas; car ſi je venois à le ſçavoir, nous ne ſerions pas bons Amis.

En ſe retirant, il nous aſſura de nouveau que l'affaire du Marquis n'auroit pas de ſuites, & qu'il ſe chargeoit du ſoin de les arrêter. Cependant, lui dit-il, n'allez à Madrid qu'avec précaution, &

défiez-vous du génie Eſpagnol : ce ſont gens qui ſe vengent quelquefois par leurs propres mains. Si vous n'avez rien de preſſant qui vous retienne, je vous conſeille de quitter l'Eſpagne. Le Marquis le remercia vivement, & lui témoigna beaucoup de reſſentiment de ſes honnêtetés. Son conſeil me parut ſage. Nous euſſions évité de cruelles peines en le ſuivant : mais le moien de le faire goûter au Marquis, qui n'étoit occupé que de ſa paſſion ? Je retournai le lendemain à Madrid, avec le Comte de Mancenez. Je trouvai, chez Dom Porterra, des Lettres de Paris. Elles en étoient parties avant le départ de le Brun, & elles ne m'apprenoient que des nouvelles de la ſanté de Monſieur le Duc de.... & de toute ma famille. L'après-midi, j'allai chez le

Comte, eſpérant y trouver Donna Diana, & lui remettre le Billet du Marquis. Elle n'y étoit pas venue. Je priai Donna Eliſa de s'en charger, & je repris le chemin de Buen-retiro. J'étois à pied. En paſſant par le Prado, je me trouvai un peu fatigué : je m'aſſis ſur un banc, pour m'y repoſer un moment. Preſqu'auſſitôt deux Courtiſanes vinrent me joindre, & prirent place à mes deux côtés. Elles me dirent quelques mots en Eſpagnol : & voiant que je ne répondois pas, elles me demanderent en notre Langue ſi j'étois François. Je leur dis ſéchement, oui ; & comme j'étois rempli de mille penſées triſtes, je ne proférai plus un ſeul mot. Loin de ſe rebuter, elles commencerent entr'elles un entretien des plus galans & des plus ſpirituels :

& ce qu'il y eut de plaisant, c'est qu'étant au milieu des deux, toutes leurs paroles passoient devant mon visage pour aller à leurs oreilles. Je me levai au bout d'un quart-d'heure, en riant malgré moi. Elles m'arrêterent par l'habit, & me demanderent si je ne voulois rien payer, du moins pour la conversation. Je trouvai le trait agréable, & je leur donnai quelques réales.

Mon esprit n'étoit pas tranquille. Je sentois des mouvemens de tristesse, qui sembloient me présager quelque malheur. Je me promenai seul, pendant plus d'une heure, aux environs de Buenretiro. La nuit, qui commençoit à être obscure, contribuoit encore à communiquer quelque chose de sombre à mes pensées. Quelles réflexions ne fis-je point ? Mon

Dieu! disois-je, vous me punissez d'avoir quitté ma solitude. Je me rappellai la paix, dont je jouissois dans l'Abbaïe de...., l'innocence de la vie que j'y menois, mes occupations simples & tranquilles; & je les comparois avec l'agitation presque continuelle, dans laquelle j'avois vêcu depuis mon départ de France. Je considérois que le Marquis n'étoit pas encore hors de danger; qu'à peine seroit-il guéri, que sa passion & le ressentiment de la famille de Dom Juan de Pastrino m'exposeroient à de nouvelles allarmes, & que sa seule vivacité seroit toujours pour moi une source inépuisable de peines & d'inquiétudes. C'étoit bien à moi, reprenois-je, à me charger de la conduite d'un jeune homme de dix-huit ans, dont j'ai dû prévoir tous les petits désor-

dres & toutes les paſſions. J'ai abandonné ma fille pour lui ; je ſens qu'il m'eſt devenu auſſi cher qu'elle, & que l'honneur ne m'attache pas plus à ſes intérêts que mon affection ; qu'avois-je à faire de me forger ces nouvelles chaînes, après avoir tant de fois éprouvé que je ne ſçaurois en former d'heureuſes, & que tous mes attachemens ne vont qu'à mon infortune & à ma perte ? Suis-je aſſuré ſeulement que le Marquis reſſente ce que je fais pour lui ? Peut-être me regarde-t-il comme ſon Tyran, malgré la tendreſſe & l'honnêteté de mes manieres ; les jeunes gens ſont-ils ſenſibles à autre choſe qu'à ce qui les flatte ? Ainſi quel eſt le fruit de mes peines ? de me tourmenter inutilement, de me préparer, par mes fatigues, une vieilleſſe pénible &

languiſſante, & peut-être de précipiter la fin de mes jours. Hélas! la mort n'eſt pas ce qui m'épouvante; mais c'étoit à mes malheurs paſſés, que je devois la perte de ma vie. Je dois la ménager aujourd'hui, pour me punir d'avoir vêcu quand il falloit mourir.

Je m'entretins ainſi ſeul, en me promenant à grands pas dans les allées qui ſont autour du Château. Toutes mes anciennes douleurs ſe réuniſſant à l'idée de celles qui me menaçoient encore, je me trouvai le cœur ſi ſerré en rentrant chez Inigo, que j'eus beſoin de prendre auſſi-tôt quelque liqueur pour me ſoûtenir. J'allai enſuite dans la chambre du Marquis. Le Chirurgien me dit naturellement que ce ſoir, il trouvoit ſa bleſſure plus mauvaiſe, & qu'il ne ſçavoit à quoi attribuer ce changement.

changement. Je demandai à Scoti, qui ne l'avoit pas quitté, s'il lui étoit arrivé quelque chose d'extraordinaire. Il me répondit que Dom Porterra l'étoit venu voir sur la fin du jour ; qu'il lui avoit apporté une Lettre, & que le Marquis avoit paru fort inquiet après l'avoir lûe. J'approchai de son lit ; il étoit un peu assoupi. J'apperçus, à son côté, le bout d'un papier qui sortoit hors des draps ; je ne doutai point que ce ne fût la Lettre, & je la tirai doucement pour la lire. Elle étoit de Donna Diana. La voici, telle que je la conserve.

» Je crains bien, mon cher » Marquis, qu'il ne se prépare » contre nous quelque orage. Ou- » tre votre absence & votre bles- » sure, qui sont déja pour moi » deux mortels sujets d'inquiétu-

» de, je viens d'en recevoir un
» nouveau, qui me cauſe la plus
» juſte allarme. Dom Juan d'Ala-
» veſtras, Oncle de Paſtrino, eſt
» venu ce matin voir mon Pere.
» Je ne ſçais comment il a été in-
» formé de nos ſentimens : mais
» non-ſeulement il lui a appris
» que vous m'aimez, & que je
» vous aime ; il y a encore ajoûté
» mille calomnies, dont je ſuis
» prête à reſſentir les triſtes ef-
» fets. Mon Pere m'a fait appel-
» ler auſſi-tôt : il m'a reproché,
» dans des termes fort durs, ma
» tendreſſe, & le conſentement
» que j'ai donné, dit-il, au deſ-
» ſein que vous avez pris de m'en-
» lever. Et parce que je lui avois
» fait connoître mon inclination
» pour la retraite avant que de
» vous avoir connu, il m'a dé-
» claré qu'il faut la reprendre, &

» qu'il ne me laiſſe plus d'autre
» parti à choiſir que celui d'un
» Couvent. Je lui obéirois ſans
» murmurer, mon cher Marquis,
» ſi je ne ſçavois ce que je vous
» dois, & la douleur que ma per-
» te va vous cauſer. Que ne puiſ-
» je reſſentir ſeule tout le poids du
» malheur qui nous menace ! Que
» ne puis-je vous rendre, aux dé-
» pens de ma vie, la tranquillité
» qu'un amour trop tendre va
» vous ôter ! J'ai toujours prévû
» que le mien feroit un jour
» mon ſupplice ; & l'eſpérance
» que j'avois d'en voir une heu-
» reuſe fin, étoit ſi foible &
» combattue par tant de raiſons
» de craindre, que je ne ſçaurois
» accuſer le Ciel de m'avoir trom-
» pée. Mais je ne prévoiois pas
» que vos peines me rendroient
» encore plus malheureuſe que

» les miennes. Cependant ne vous » affligez pas trop. Hâtez-vous de » vous guérir. Je me servirai de » la même voie, pour vous informer de mon sort; & quel qu'il » puisse être, je vous jure encore » une tendresse éternelle. »

Je remis cette Lettre au même endroit, & je m'assis en attendant le reveil du Marquis. Il étoit près de minuit. Un moment après, il s'éveilla; & m'aiant apperçu, il me présenta sa Lettre, en poussant un profond soupir. Je la lûs une seconde fois; & sans lui donner le tems de parler, je lui dis d'un air tranquille, auquel je m'étois préparé: Hé bien, Monsieur, je ne vois rien là qui doive vous affliger beaucoup. Vos affaires ne changent point de face. Donna Diana vous aime; & quand elle entreroit dans un Couvent, elle

ne ſçauroit y avoir pris d'engagement avant le retour de le Brun. Si Monſieur le Duc vous fait une réponſe favorable, comptez que ni ſon Pere, ni elle, ne balanceront point à vous rendre heureux. Le croiez-vous ? me dit-il triſtement. Cela eſt sûr, lui répondis-je, & la choſe parle d'elle-même. Vous ne devriez penſer qu'à vous rétablir, au lieu de retarder, comme vous faites, l'effet des remedes en vous affligeant mal-à-propos. Il me fit encore quelques objections ſur la malignité d'Alayeſtras, auxquelles je répondis d'une maniere qui le raſſura entiérement. Le lendemain, ſur les huit heures du matin, le Comte de Mancenez me fit demander ſecrettement à la porte. Je n'ai pas voulu paroître devant le Marquis, me dit-il, ſans vous avoir entretenu un moment. Je

lui apporte des nouvelles qui le feront mourir de chagrin. Donna Diana a été enlevée ce matin, en ſortant de Madrid avec ſon Pere, qui la conduiſoit dans un Couvent. Les Raviſſeurs ſe ſont expliqués de maniere à faire entendre, qu'ils agiſſoient par les ordres du Marquis; de ſorte que Dom Diego de Velez eſt dans une fureur étrange contre lui, & qu'il va tout mettre en uſage pour le faire arrêter. Il ſçait que vous êtes ici. Les Parens de Dom Paſtrino l'excitent à la vengeance, & c'eſt par leur moien qu'il a appris le lieu de votre retraite; car ils ont lâché de tout côté des Eſpions pour vous découvrir. J'embraſſai mille fois le Comte, & je le priai de nous donner des preuves de ſa généroſité & de ſon amitié dans une conjoncture ſi délicate. J'ai

pourvû à tout, reprit-il : il faut, ſans perdre un moment, que le Marquis ſe mette dans mon Caroſſe, & nous le conduirons dans un lieu sûr. Mais, repliquai-je, le mouvement va le tuer. Il m'aſſura que nous trouverions une litiere à demi-lieue de Buen-retiro, & qu'il avoit donné des ordres pour cela, avant que de ſortir de la Ville. La difficulté étoit de faire entendre au Marquis qu'il étoit néceſſaire de ſe retirer, ſans lui en découvrir la véritable raiſon. Le Comte ſe chargea de ce ſoin, & s'y prit avec beaucoup d'adreſſe. Mon cher Marquis, lui dit-il en entrant dans ſa chambre, je viens d'apprendre que votre bleſſure empire, & je n'en ſuis pas ſurpris : je n'ai pas eu l'attention d'avertir le Chirurgien que l'air de Buen-retiro eſt mortel pour les

plaies. Il faut ſortir d'ici, ſi vous m'en croiez, & ſans tarder plus long-tems. Le Marquis conſentit à tout. Nous le mimes ſur le champ dans le Caroſſe du Comte, & nous avec lui. Nous étions quatre, en comptant le Chirurgien. Nos Laquais retournerent à la Ville, pour tromper les Eſpions. Nous joignimes la litiere, en moins d'une demi-heure. Je conſeillai au Comte de renvoier ſon Caroſſe, quoiqu'il m'eût dit qu'il nous reſtoit deux lieues à faire à pied. Il ordonna, à ſon Cocher, de nous venir rejoindre le ſoir avec un autre de ſes Laquais, & quelques chevaux pour les proviſions. J'avois donné le même ordre à Scoti.

Nous marchâmes le plus vîte qu'il nous fut poſſible. Je m'entretenois avec le Comte, en al-

lant après la litiere. Je lui racontai tout ce que Donna Diana avoit écrit la veille au Marquis; & nous conclumes ensemble après quantité de réflexions, qu'il falloit que le Ravisseur fût le même Alavestras, qui avoit accusé faussement le Marquis de méditer ce mauvais coup. Un Calomniateur, disois-je au Comte, est capable des derniers crimes. Je me confirmai encore dans cette pensée, lorsqu'il m'eut appris que la Mere de Dom Pastrino, qui étoit Sœur de Dom d'Alavestras, avoit naturellement l'humeur violente, & que la mort de son fils unique l'avoit mise au comble de la fureur. Elle étoit veuve, & n'avoit rien de plus proche que son Frere. Je jugeai que se voiant hors d'espérance d'être vengée par les voies ordinaires, elle l'avoit sol-

cité d'emploier le crime ; qu'aiant été instruits par leurs Espions, de l'attachement du Marquis, il avoit formé le dessein d'enlever Diana, pour faire tomber l'accusation sur le jeune Amant, & pour obliger par-là Sa Majesté à permettre de l'arrêter ; espérant pouvoir alors renouveller leurs poursuites, & l'accabler des deux côtés. Effectivement Dom Diego de Velez obtint un Ordre du Roi, dès le même jour, pour saisir la personne du Marquis à Buen-retiro. Mais n'y étant allé que l'après-midi, il n'y trouva point ce qu'il espéroit. Nous étions en sûreté à Ivicella, petit Château du Comte, situé à l'entrée d'une longue Prairie, au bas d'une côte chargée d'un bois fort épais. Le lieu sembloit être fait pour servir d'azile. Les environs n'étoient point ha-

bités. Le Concierge étoit un bon homme, qui y demeuroit avec sa femme & ses deux fils, pour recueillir les foins de la Prairie. On auroit pû faire aisément de cette terre un lieu de plaisir; mais le Comte avoit sa maison de campagne plus proche de la Ville, & venoit rarement à Ivicella. Il y avoit même peu de chambres qui fussent meublées; mais celle, qu'on donna au Marquis, ne laissoit pas de l'être proprement. Nos Laquais arriverent le soir, avec tout ce qui étoit nécessaire pour nous bien traiter, & pour éviter l'ennui. Ils nous apprirent que l'enlevement faisoit beaucoup de bruit à Madrid; qu'on le rejettoit hautement sur le Marquis, & qu'on avoit été pour s'assurer de lui à Buen-retiro. J'appréhendai que cela ne fît de fâcheuses impres-

ſions ſur l'eſprit de nos meilleurs Amis, & je réſolus d'aller dès le lendemain me préſenter à eux. Le Comte demeura, pour tenir compagnie à ſon Ami.

Je vis d'abord Monſieur le Duc de Montalto. Il étoit perſuadé, avec toute la Ville, que le Marquis étoit coupable. Je découvris à travers ſes civilités que cette opinion l'avoit un peu refroidi; & lorſque je commençai à lui parler du ſujet principal de ma viſite, il ne put s'empêcher de me dire, en m'interrompant : En vérité c'eſt trop : tuer un homme & enlever une fille de condition; & cela en trois ou quatre jours; ah Monſieur de Renoncour, c'eſt trop. Mon plaidoié ne fut pas long. Je me plaignis de la facilité qu'il avoit eu à croire un bruit ſi faux, & je lui proteſtai que

nous étions innocens. Je le priai de se souvenir que le Marquis n'étoit pas en état de penser à un enlevement, moi dans un âge & dans une situation à le permettre, & ni l'un ni l'autre assez accrédités en Espagne pour avoir trouvé tout d'un coup des gens qui voulussent l'exécuter par nos ordres. Enfin, lui dis-je, il n'est que trop vrai que le Marquis est encore étendu dans un lit, & que son mal est assez dangereux pour m'empêcher d'être tranquille. Je viens intéresser pour lui votre amitié. Il ne s'agit pas seulement d'arrêter des poursuites injustes & sans fondement; mais si vous voulez qu'il se loue éternellement de vos bontés, il faut lui faire retrouver Donna Diana de Velez, dont il ignore encore la perte, & sans laquelle je ne crois pas qu'il puisse vivre.

Je fis là-dessus, au Duc, le récit des amours du Marquis & de Donna Diana, & je ne lui cachai point les raisons que j'avois de soupçonner Dom d'Alavestras de l'enlevement. Cela étant, me répondit Monsieur de Montalto, je crois que le plus sûr est d'aller droit chez Dom Diego de Velez, & de lui faire entendre qu'il s'est trompé. Il n'y a point de tems à perdre; allez y vous-même. J'irai de mon côté, non pas m'opposer aux poursuites; elles tomberont d'elles-mêmes, lorsque Dom Diego cessera de les presser; mais détromper la Cour & le Public, qui sont fort prévenus contre vous & le Marquis. Je le quittai, pour aller chez Dom Diego de Velez. Cette visite ne laissoit pas de me causer quelque émotion; & quelque facilité que j'aie toujours eue

à m'exprimer, je méditai, en approchant de sa maison, ce que j'avois à lui dire.

Il étoit seul. Je me fis connoître d'abord, en lui disant : La démarche que je fais, Monsieur, de la part de Monsieur le Marquis de Rosemont, vous persuadera beaucoup mieux de sa sincérité, qu'un discours étudié. Il est au désespoir de l'idée que vous vous formez de lui. Vous l'accusez d'un crime, dont vous aurez regret de l'avoir soupçonné, quand vous connoîtrez son innocence. Je vous proteste, Monsieur, que non-seulement il n'est pas coupable, comme ses Ennemis vous l'ont fait croire, mais que votre perte ne vous afflige pas plus que lui, & qu'il auroit exposé sa vie pour défendre Donna Diana contre ses Ravisseurs,

Si vous doutez de la vérité de mes paroles, exigez de moi toutes les preuves qui peuvent vous convaincre : je ſuis prêt à vous les accorder. Il m'écoutoit attentivement. Je ne ſçavois quel jugement porter de l'air de ſon viſage, qui me paroiſſoit tout à la fois triſte, furieux, & attentif. Enfin il me répondit bruſquement que l'artifice étoit groſſier; qu'il étoit lui-même avec ſa fille, au moment qu'elle avoit été enlevée, & qu'il avoit entendu prononcer pluſieurs fois le nom du Marquis par les Raviſſeurs. C'eſt juſtement, repartis-je, en quoi conſiſte la malignité de nos Ennemis; mais une malignité ſi deſtituée de vraiſemblance, qu'il eſt ſurprenant qu'elle ait pu faire impreſſion ſur vous : car je vous demande s'il eſt naturel que des

gens, qui eussent voulu servir Monsieur le Marquis, vous eussent fait connoître son nom. N'avoient-ils pas toutes les raisons du monde de le cacher, & pour leur propre intérêt & pour celui de leur Maître ? Mais je sçais, reprit-il, que le Marquis aime ma fille, & j'étois informé de son dessein, même avant l'exécution. Ceux qui vous ont appris, repliquai-je, que Monsieur le Marquis aime Donna Diana, ne vous ont pas trompé en ce point; mais ils se sont servis de cette connoissance, pour tramer la plus noire calomnie. Je les connois comme vous; ils brulent de se venger, & cette raison seule auroit dû vous rendre leur accusation suspecte. En voulez-vous une preuve à laquelle je ne crois pas que vous puissiez rien opposer ? la voilà,

continuai-je en ouvrant la Lettre de Donna Diana, que j'avois eue la précaution de tirer adroitement des mains du Marquis ; je puis vous montrer cette Lettre, puiſque vous n'ignorez pas les ſentimens qui y ſont contenus. Il prit la Lettre, & aiant reconnu l'écriture de ſa fille, il ne put s'empêcher de répandre quelques larmes, & de dire tendrement ; Hélas ! ma chere fille. Je commençai à croire qu'elle lui étoit plus chere que je ne me l'étois imaginé, & qu'elle ne le penſoit peut-être elle-même. Lorſqu'il eut achevé de lire, il me parut ſurpris. Mais qui voulez-vous donc, me dit-il, qui ait enlevé ma fille ? Je lui répondis que c'étoit de quoi je ne pouvois l'inſtruire certainement, mais que j'avois des raiſons ſi fortes de ſoup-

çonner Alaveſtras lui-même, que je le pouvois faire ſans témérité. Je le fis ſouvenir de la mort de Dom Paſtrino, & de la maniere dont le Roi avoit pris la choſe; ce qui avoit ôté à Dom d'Alaveſtras tout eſpoir d'être vengé. Depuis ce tems-là, lui dis-je, il n'a pas ceſſé de remuer & de mettre tout en œuvre pour découvrir le lieu de notre retraite, dans le deſſein apparemment de trouver les moiens de ſatisfaire ſa fureur. Il a ſollicité tous ſes Amis contre nous. Il a mis en campagne des eſpions & des gens armés. Enfin je communiquai à Dom Diego toutes les conjonctures que j'avois formées ſur le chemin d'Ivicella, & je tâchai de le perſuader, comme je l'étois moi-même, qu'Alaveſtras avoit voulu le faire ſervir à ſa vengeance. S'il m'avoit joué

un tour ſi lâche, me dit-il d'un air furieux, je lui arracherois mille fois la vie. Là-deſſus il fit appeller ſes trois fils, qui paroiſſoient tous gens de bonne mine & de réſolution, & il leur expliqua ce qu'il venoit d'entendre. Lorſqu'il eut fini, j'ajoûtai quantité de raiſons à ſon diſcours, telles que la bleſſure du Marquis, qui étoit très-dangereuſe, ſa jeuneſſe, la dépendance où il étoit de moi; & pour achever, leur dis-je, de vous convaincre, je vous jure que quoique je ſois ici au nom du Marquis, c'eſt-à-dire pour lui rendre ſervice en vous apprenant ſon innocence, il ignore encore l'enlevement de Donna Diana, & qu'il n'en ſera informé qu'après ſa guériſon. Il l'aime avec tant de tendreſſe & de reſpect, que cette nouvelle, jointe à

ſon mal, lui cauſeroit infailliblement la mort. Je vous parle avec liberté de ſes ſentimens, ajoûtai-je; parce qu'il eſt d'un rang & d'une naiſſance à faire honneur à toutes les Dames d'Eſpagne auxquelles il s'attachera.

Le Pere, & les trois fils, ſe regarderent quelque tems ſans parler. Enfin le Pere me dit que quoiqu'il ſe ſentît fort diſpoſé à me croire, il ne pouvoit révoquer les pourſuites qu'il avoit commencées, qu'il ne vît un peu plus clair dans cette affaire; qu'il m'aſſuroit ſeulement de ne les pas preſſer, & que pendant ce tems-là il alloit faire éclairer de près Dom d'Alaveſtras. Il me pria de me joindre à lui, pour tirer des lumieres qui nous importoient à l'un & à l'autre; & il fit ſerment que ſi d'Alaveſtras étoit aſſez fourbe

pour l'avoir joué d'une façon ſi indigne, il le puniroit d'une maniere qui effraieroit toute l'Eſpagne. Ses trois fils jurerent la même choſe. Le troiſiéme reſſembloit fort à Donna Diana, quoiqu'il fût né d'une Mere différente; & je le trouvai le plus vif ſur les intérêts de ſa Sœur. Il ſe nommoit Dom Pedro de Lera. Son âge étoit de vingt-trois ou vingt-quatre ans. Il promit le premier, à ſon Pere, qu'avant que la nuit fût paſſée, il ſçauroit ſi Dom d'Alaveſtras étoit coupable, & ce que ſa Sœur étoit devenue.

Ils me conduiſirent civilement juſqu'à la porte de leur maiſon. Je me rendis de-là chez le Comte de Mancenez, pour y voir Donna Eliſa. Elle me parut fort affligée de l'enlevement de ſon Amie. Je l'informai de l'état de nos af-

faires, & je la priai de contribuer de quelque chose à la tranquillité du Marquis. Je crains, lui dis-je, que ne recevant point de nouvelles de Donna Diana, il ne s'afflige trop de ce silence, & qu'il n'en tire des conséquences fâcheuses. Il faut que nous lui fassions croire que son Pere l'a mise dans un Couvent, & que n'aiant pas la liberté d'écrire, elle vous a priée à son départ de faire sçavoir, au Marquis, qu'il ne doit rien appréhender pour elle, & qu'elle compte de le revoir après sa guérison. Donna Elisa m'accorda ce que je demandois. Nous convinmes qu'elle envoieroit sa Lettre à Ivicella, par un Laquais, afin que cela parût moins affecté. J'allai voir ensuite toutes les personnes de distinction dont nous étions connus, pour les détromper de

la fausse opinion qu'ils avoient pû prendre sur le bruit public. Je m'apperçus que Monsieur le Duc de Moutalto avoit déja fait beaucoup, & qu'il nous avoit rendu service en véritable Ami. Quelque fatigué que je fusse d'une journée si pénible, je retournai le soir à Ivicella, avec Dom Porterra, qui voulut m'accompagner. Les nouvelles, que j'apportois, rejouirent le Comte de Mancenez. Cet aimable Comte me dit que puisque j'avois si heureusement commencé, il me laissoit le soin de terminer nos affaires à Madrid; qu'il se chargeoit, de son côté, de prendre soin du Marquis, & qu'il ne s'en éloigneroit pas un moment jusqu'à ce qu'il fût entiérement rétabli. Le lendemain, je vis arriver le Laquais de Donna Elisa. Sa Maîtresse, qui avoit

avoit de l'esprit infiniment, l'avoit bien instruit de la maniere dont il devoit exécuter sa commission. Il demanda à parler au Marquis, d'un air empressé, ne voulant confier sa Lettre à personne. Nous nous assemblâmes tous dans sa chambre, en marquant une grande curiosité d'apprendre le sujet d'un message si pressant. Le Marquis, après avoir lû la Lettre, la présenta au Comte, & lui dit qu'il avoit des obligations infinies à Donna Elisa. Nous la lumes ensemble. Elle étoit tournée de la maniere la plus ingénieuse & la plus propre à tranquilliser un Amant. Vous devez être bien satisfait, lui dis-je; il ne reste qu'à vous guérir promptement.

Cependant, comme je ne perdois pas de vûe l'affaire de l'en-

levement, je retournai l'après-midi à Madrid. Dom Diego de Velez n'étoit pas chez lui; mais j'y trouvai ſes trois fils, qui me firent, dès mon entrée, des careſſes extraordinaires. Je conçus auſſi-tôt qu'il s'étoit paſſé quelque choſe que j'ignorois. En effet ils m'apprirent que le Raviſſeur étoit connu, que mes conjectures avoient été juſtes, & que c'étoit Dom d'Alaveſtras. Dom Pedro de Lera avoit exécuté ce qu'il avoit promis; il l'avoit découvert, avant que la nuit fût paſſée. Il étoit allé ſur la fin du jour, dans le tems que l'obſcurité commence, à la porte du Perfide; & y aiant paſſé quelque tems à l'attendre inutilement, car c'étoit à lui-même qu'il en vouloit d'abord, il prit un autre parti: ce fut d'arrêter ſon Valet de Cham-

bre, qu'il vit revenir de la Ville, jugeant bien que si le Maître étoit coupable, le Valet l'auroit aidé dans son entreprise. Il l'arrêta doucement par le bras, & lui appuia la pointe de son poignard sur le côté, en lui disant de le suivre, sans prononcer une parole, ou qu'il étoit mort. Il l'amena ainsi chez son Pere. Là, dans une chambre secrette & bien fermée, le Pere & les trois Freres le menacerent des plus cruels tourmens, s'il ne déclaroit ce qu'il sçavoit de l'enlevement de Donna Diana. Il nia d'abord le fait avec opiniâtreté; mais lorsqu'il vit le fer & le feu préparés, il confessa tout. Lui-même avoit été du nombre des Ravisseurs. Dom d'Alavestras étoit à la tête; mais étant masqué comme les autres, Dom Diego n'en avoit pû

reconnoître aucun. Ce Miſérable déclara donc que ſon Maître, après avoir enlevé Donna Diana, avoit pris d'abord le chemin d'une Terre qu'il avoit à une journée de Madrid, dans le Canton de la Sierra; mais qu'aiant fait réflexion que ſa préſence étoit néceſſaire à Madrid, il s'étoit arrêté dans un bois, d'où il avoit envoié chercher ſa Sœur, avec ſon Caroſſe, & des habits d'homme; qu'à ſon arrivée il lui avoit remis Donna Diana entre les mains, après l'avoir fait revêtir en Cavalier, avec ordre de la conduire à ſa Terre, & de la tenir ſi bien renfermée qu'elle ne fût apperçue de perſonne; qu'étant enſuite retourné à Madrid, il avoit ordonné à tous ſes Domeſtiques de répandre dans la Ville, que la fille de Dom Diego de Velez avoit été

enlevée par le Marquis de Rosèmont, Gentilhomme François, le même qui avoit tué Dom Juan de Pastrino ; qu'il s'étoit montré le même jour à tous ses Amis, & que le soir, il étoit parti en poste pour sa Terre de la Sierra.

Après cette découverte, me dit Dom Pedro de Lera, nous délibérâmes sur le parti que nous devions prendre. J'étois d'avis d'assembler sur le champ nos Amis, pour aller surprendre Dom d'Alavestras à sa Terre, le percer de mille coups, & tirer ainsi ma Sœur de ses mains. Mais mon Pere a jugé plus à propos d'obtenir un Ordre du Roi pour l'arrêter, & de le faire punir ensuite par les voies de la Justice, comme un Ravisseur & un Calomniateur ; nous réservant toujours le droit de le punir par nos

mains, s'il avoit assez de crédit pour échapper à la Justice. Le Roi est à l'Escurial, continua Dom Pedro. Mon Pere y est allé pendant la nuit, pour se trouver aujourd'hui à son lever. Nous attendons impatiemment son retour. Les trois Freres me firent alors mille excuses, d'avoir soupçonné injustement le Marquis, & me témoignerent beaucoup d'envie de le connoître, pour les renouveller à lui-même. Je leur demandai ce qu'étoit devenu le Valet de chambre de d'Alavestras. Il est encore entre nos mains, me dirent-ils, & nous nous garderons bien de le lâcher. Je souhaitai de le voir. Ce Malheureux me fut amené, les chaînes aux pieds & aux mains. Je lui fis diverses questions; entr'autres, si Donna Diana sçavoit par qui elle avoit été enlevée. Il

me répondit qu'il ne croioit pas qu'elle le pût sçavoir ; que ce n'étoit pas le dessein d'Alavestras ; qu'il avoit toujours été masqué, & qu'en faisant venir sa Sœur, il étoit bien sûr que Donna Diana ne la connoissoit point. Cette réponse me fit trembler pour la pauvre Donna Diana. Je craignis tout pour elle, d'un scélerat tel que d'Alavestras, & d'une furieuse telle que sa Sœur. L'effet ne justifia que trop ma crainte.

Dom Diego me trouva encore chez lui, à son retour. Il m'embrassa, en me priant d'oublier le passé, & de me joindre à lui pour hâter la punition de notre Ennemi commun. Le Roi l'avoit écouté favorablement. Il s'étoit fait expliquer toutes les circonstances de l'action ; & trouvant dans le dessein d'Alavestras une mali-

gnité des plus noires, il avoit déclaré ſur le champ qu'il vouloit qu'il fût puni avec rigueur. Dom Diego rapportoit un ordre de le ſaiſir, vif ou mort. Il ne tarda point à faire avertir l'Alcade, avec ſes Alguaſils. Ils ſe diſpoſerent à partir vers l'entrée de la nuit. Je ne pus refuſer, aux inſtances de Dom Diego & de ſes fils, d'être auſſi du voiage; c'étoit ſervir le Marquis dans la perſonne de Donna Diana, & j'étois bien aiſe d'être éclairci par mes yeux de ce qui pouvoit lui être arrivé. J'envoiai chercher Briſſant chez Dom Porterra, pour l'accompagner; & je fis dire, à Ivicella, que j'étois obligé de m'abſenter pour deux jours.

En marchant, Dom Diego qui étoit à mon côté, me découvrit familiérement la ſituation de ſon

cœur. Malgré la connoiſſance que j'ai donnée au Roi de mes affaires, je ne ſçais, me dit-il, ſi je pourrai m'empêcher de tuer le Perfide, lorſqu'il ſera en mon pouvoir. Je ſens, à meſure que j'avance, des redoublemens de haine dont je crains fort de n'être pas le maître. Ce ſeroit bien pis, s'il en avoit mal uſé avec ma fille. Il n'y auroit pas de cruautés que je ne lui fiſſe éprouver. Il les mériteroit, lui répondis-je : mais s'il n'eſt pas le plus miſérable des hommes, il aura reſpecté une perſonne auſſi charmante que Donna Diana. Hélas ! reprit-il, cette pauvre fille eſt bien à plaindre. Dans ma maiſon même, & ſous mes yeux, elle a eu mille ſujets de chagrin, que toute ma tendreſſe n'a pu lui faire éviter ; & dans le tems que je croiois lui procurer

du moins un peu de repos, en la mettant dans un Couvent, elle se trouve exposée au plus grand malheur qu'une fille puisse éprouver. Il prit de-là occasion de me raconter l'histoire de son mariage de Naples, la naissance de Donna Diana, son arrivée en Espagne, la mort de sa Mere & tout ce qu'on a vû plus haut dans ces Mémoires. Malheureusement, continua-t-il, cette fâcheuse avanture est venue aux oreilles de ma derniere Femme; elle regarde ma fille Diana comme une Etrangere, qui est venue diminuer la portion de l'héritage de ses enfans, & elle a conçû pour elle une aversion dont elle n'a point cessé jusqu'ici de lui donner des marques. Il m'est arrivé, à moi-même, de la maltraiter, par une complaisance excessive pour mon Epouse.

Le cœur m'en a saigné plus d'une fois ; car il n'est pas besoin d'avoir des yeux de Pere, pour trouver qu'effectivement cette pauvre fille est très - aimable. J'ai remarqué que mes fils l'aiment aussi beaucoup. Il n'y a que ma femme, qui est pour elle d'une dureté inéxorable. Mais, lui dis-je, n'auriez - vous pas pû la tirer de ses mains en la mariant ? Il me répondit qu'il en avoit eu dessein plus d'une fois, mais que Diana s'y étoit opposée elle-même, par des raisons qu'il ignoroit, & qu'elle lui avoit toujours demandé avec instance la liberté de se retirer dans un Couvent. C'est où je la conduisois, ajoûta - t - il, lorsque d'Alavestras me l'a enlevée ; & je vous avoue que je fus hier surpris, en lisant sa Lettre au Marquis ; car quoique j'eusse

appris qu'elle en étoit aimée ; j'ignorois qu'elle l'aimât, & je ne lui croiois d'inclination que pour la ſolitude. Je lui expliquai là-deſſus de quelle maniere cet amour s'étoit formé ; & je l'aſſurai qu'aiant été témoin de toutes leurs entrevûes, il ne s'y étoit rien paſſé que de ſage & d'innocent. Il me demanda ſi le Marquis avoit deſſein de l'épouſer. Il le voudroit, lui dis-je, au prix de ſa vie ; mais pour m'expliquer avec franchiſe, quelque honorable que ſoit votre naiſſance, la ſienne & le rang que Monſieur ſon Pere occupe ſont fort au-deſſus. Il eſt d'ailleurs fils unique, & tant de grandeur l'attend en France, qu'on aura peine à conſentir qu'il prenne une Epouſe en Eſpagne. Cependant je ne vous cacherai pas, continuai-je, qu'il a fait par-

tir exprès ſon Valet de chambre, pour ſolliciter le conſentement de Monſieur ſon Pere, & qu'il eſpére beaucoup de ſa bonté. Dom Diego parut fort ſatisfait de cette explication. Il me pria même de lui procurer l'honneur de connoître Monſieur le Marquis, pour le remercier des ſentimens avantageux qu'il avoit pour ſa fille. Le bon Vieillard ne prévoioit pas qu'il alloit bien-tôt la perdre pour toujours.

Enfin nous arrivâmes à la Sierra, vers les ſix heures du matin. L'Alcade fit entourer le Château par ſes Alguaſils ; & s'étant fait accompagner de quelques-uns ; il alla frapper à la porte. On n'ouvrit pas d'abord ; ſans doute parce que nous avions été apperçus, & qu'on avoit eu le tems d'avertir d'Alaveſtras & ſa

Sœur. Cette Femme furieuse ; voiant bien que son crime étoit découvert, & que son Frere ni elle ne pouvoient éviter le châtiment, prit une résolution terrible, & dont le souvenir me cause encore de l'émotion. Je crains que mes Lecteurs ne s'imaginent ici que j'ajoûte quelque chose à la vérité, pour embellir mon récit par des circonstances intéressantes. Je les prie de faire attention que j'écris sans intérêt, & que M. le Duc de..... peut rendre témoignage de la fidélité de ces Mémoires, à ceux auxquels il voudra bien faire connoître la part qu'il y a eue.

Comme l'Alcade se mettoit en état d'enfoncer la porte, & que cette exécution n'auroit pu tarder long-tems, on ouvrit. L'Alcade demanda à parler, de la part

du Roi, à Dom d'Alaveſtras. On lui répondit qu'il pouvoit entrer. Lorſqu'il fut dans la Cour avec ſes gens, il vit d'Alaveſtras à une fenêtre, qui lui demanda fiérement ce qu'il ſouhaitoit : Vous-même, lui dit l'Alcade, qui comptoit trop ſur les meſures qu'il avoit priſes, pour craindre qu'il pût lui échapper. Je viens par ordre du Roi m'aſſurer de votre perſonne, & tirer de vos mains Donna Diana de Velez, que vous avez enlevée. On m'a donc trahi, reprit le Raviſſeur, d'un ton qui exprimoit ſa rage : Montez, Meſſieurs, montez; vous êtes les plus forts. Il demanda, en même tems, ſi Dom Diego n'étoit pas là, ou quelqu'un de ſes Enfans; & aiant ſçu que le Pere & les trois fils y étoient, il parut content, & les fit prier d'entrer

aussi, pour recevoir Donna Diana de ses mains. Nous montâmes tous ensemble à son appartement : il vint au-devant de nous dans l'Antichambre, le pistolet à la main. Messieurs, nous dit-il, je ne prétens pas me défendre ; mais point de violence, je vous prie ; car ma vie vous coûteroit cher. Qu'on me montre l'ordre du Roi. L'Alcade, qui l'avoit dans sa poche, ne fit pas difficulté de le montrer, & de le lui laisser lire. Bon, dit-il en finissant, on n'en veut qu'à moi : on a raison, je suis seul coupable. Cependant, Messieurs, ajoûta-t-il en se tournant vers Dom Diego & ses fils, voiez lequel de ces deux partis vous plaira davantage, ou de me permettre de sortir libre de cette maison, & l'on vous rendra alors Donna Diana.

saine & sauve ; ou de vous résoudre à lui voir enfoncer un poignard dans le cœur, si vous voulez absolument me conduire prisonnier à Madrid. Choisissez.

Si Dom Diego & ses fils eussent suivi leur fureur, ils auroient poignardé sur le champ ce Scélérat ; mais l'Alcade, prévenant leur réponse, lui dit que le parti le plus sage qu'il pût prendre lui-même étoit d'exécuter sans bruit la volonté du Roi, & d'espérer son pardon de la clémence de Sa Majesté. Vous ne me croiez donc pas ? reprit-il en reculant jusques dans sa chambre ; entrez, Messieurs, entrez avez moi. Nous entrâmes ; & le premier objet qui nous frappa, nous rendit immobiles, & glaça notre sang jusqu'au fond de nos veines. La vieille Donna de Pastrino étoit assise

près d'une fenêtre ; Donna Diana étoit à genoux à ses pieds, le sein découvert, & cette horrible femme lui tenoit la pointe d'un poignard appuié sur la gorge. N'avancez pas, s'écria-t-elle en nous voiant; elle est morte, si vous avancez. Dom Diego, mortellement saisi de ce spectacle, se jetta à genoux avec ses trois enfans. Eh! Madame, s'écria-t-il en levant les mains au Ciel, aiez pitié d'un malheureux Pere. Qu'ai-je fait qui puisse vous offenser? que vous a fait ma pauvre fille? Aiez compassion de ma vieillesse. Commencez, du moins, par m'ôter la vie à moi-même.

Cette Furie impitoiable ne paroissoit pas même émue. Elle lui répondit que l'unique voie de sauver sa fille étoit d'accorder la liberté à son Frere : qu'il falloit le

laiſſer deſcendre ſeul, le laiſſer monter à cheval & lui donner le tems de s'éloigner. Quelque forte que fût, dans Dom Diego, la paſſion de ſe venger, elle céda pour un tems à la tendreſſe paternelle. Il pria l'Alcade de laiſſer évader Dom d'Alaveſtras. Ce fut un embarras pour l'Alcade, qui craignoit de manquer à ſon devoir s'il n'exécutoit ponctuellement l'ordre du Roi. Cependant nous lui fimes entendre que cet ordre n'aiant été donné qu'en faveur de Dom Diego, qui étoit l'offenſé, il étoit le maître en quelque ſorte d'en uſer à ſa volonté. Donna de Paſtrino n'exigea pour ſonFrere qu'une demi heure, dont elle lui recommanda de bien profiter. Nous demeurâmes tous dans ſa chambre pendant ce temslà, éloignés d'elle à la même di-

ſtance. Au moindre mouvement qu'elle nous voioit faire, elle redoubloit ſes menaces, & rapprochoit le poignard de la gorge de Donna Diana. Cette belle & malheureuſe fille étoit tremblante, aux pieds de ſa cruelle Ennemie. Elle jettoit quelquefois ſur nous ſes triſtes regards; & je crus remarquer, dans ſes yeux, que la douleur de ſon Pere & de ſes Freres avoit quelque douceur pour elle, & qu'elle étoit touchée de ce témoignage de leur affection. Mais ſon malheur ne faiſoit encore que commencer. La ſcêne devoit être ſanglante, & la cataſtrophe approchoit.

En partant de Madrid j'avois envoié, comme je l'ai dit, un Laquais à Ivicella, pour avertir le Comte de Mancenez que je ſerois abſent pendant deux jours.

J'avois choisi malheureusement pour ce message un Etourdi, qui avoit appris quelque chose du dessein de mon voiage, & qui crut se faire valoir, à Ivicella, en publiant ce qu'il sçavoit. Il le fit si indiscrétement, que le bruit alla jusqu'au Marquis. Aiant entendu parler de Donna Diana enlevée, & d'un ordre de la Cour pour arrêter le Ravisseur, il voulut si absolument être instruit de tout, qu'on fut obligé de le satisfaire; & ne consultant plus alors que sa fureur & son amour, il se fit seller un cheval malgré le Comte, & monta dessus, dans la foiblesse où il étoit, pour se rendre à Madrid. Le Comte, Dom Porterra, le Chirurgien, Scoti, & quelques autres Valets se virent dans la nécessité de partir avec lui. Ils allerent droit chez Dom

Diego de Velez, où ils s'informerent du chemin que nous avions pris ; & ſans perdre un moment, ils marcherent ſur nos traces. En approchant de la Sierra, ils apperçurent par malheur Dom d'Alaveſtras, qui fuioit à toute bride. Le Comte de Mancenez le reconnut, & s'imagina qu'il étoit important de l'arrêter. Il fut enveloppé, en un moment, & forcé de ſe laiſſer reconduire à ſa Terre. Il proteſta en vain qu'il fuioit de l'aveu de Dom Diego, & que ſon retour ſeroit funeſte à Donna Diana. On prit toutes ſes raiſons pour de fauſſes défaites, d'un homme qui ſe ſent coupable, & qui veut éviter le châtiment.

Nous étions dans la ſituation que j'ai repréſentée, lorſqu'il fut ramené au Château. Un grand bruit, que nous entendimes,

nous auroit obligé de ſortir de la chambre, ſi la vieille Paſtrino ne nous eût retenus par ſes menaces. Le Marquis s'y fit conduire. Il eſt impoſſible ici que j'aſſigne une diſtinction de momens à trois ou quatre actions cruelles, qui furent exécutées avec plus de promptitude que je ne puis les raconter. Le Marquis entra ; je me jettai devant lui, pour l'empêcher d'appercevoir Donna Diana : il l'avoit déja vûe. Ah ! mon cher Marquis, lui dis-je tout tranſporté, où allez-vous ? Vous venez nous perdre. Au nom de Dieu, ſortez pour un moment. Il s'efforçoit d'avancer malgré moi, & le trouble où il étoit l'empêchoit de prononcer un ſeul mot. Dans le même inſtant, Donna de Paſtrino, qui ſe douta bien que c'étoit le Marquis de Roſemont, & qui

vit entrer après lui ſon Frere, les mains liées de pluſieurs cordes, s'écria avec une fureur inexprimable ; Quoi ! je vois le meurtrier de mon fils, & qui veut l'être encore de mon frere ! tiens, ajoûta cette Barbare, en enfonçant le poignard au milieu du ſein de Donna Diana, voilà pour toi, qui es ſon Amante ; & elle ſe leva enſuite pour ſe jetter ſur le Marquis. Mais quelque active que ſoit la fureur, elle n'eut pas le tems d'achever les quatre pas qu'il falloit faire pour arriver à lui. Dom Diego, & ſes fils la percerent de mille coups. Ils ſe jetterent auſſi ſur Dom d'Alaveſtras, & lui arracherent la vie par une infinité de plaies.

Qu'on s'imagine, ſi l'on peut, toute l'horreur d'un tel ſpectacle. Trois corps étendus, dans des ruiſ-

seaux de sang, mon cher Marquis entre mes bras sans mouvement & sans connoissance, Dom Diego qui s'arrachoit les cheveux près de sa fille, & qui perçoit l'air de ses cris, ses trois fils qui tâchoient d'arrêter le sang de leur trop malheureuse sœur, & tous les autres spectateurs dans un trouble qui ne leur permettoit pas même de penser à nous secourir. Je portai le Marquis dans la chambre voisine, où il y avoit heureusement un lit. Le Comte de Mancenez & le Chirurgien me suivirent. Je pris de celui-ci une phiole d'Elixir, qu'il m'offrit, & je lui ordonnai d'aller au secours de Donna Diana. Il s'y emploia avec tant de zele & d'adresse, qu'il lui mit le premier appareil & la fit revenir à elle, avant que le Marquis eût repris la connoissance. Son

évanouiſſement fut ſi long, que j'en eus un moi-même, cauſé par la crainte & l'inquiétude. Ce n'eſt pas que je cruſſe cet accident dangereux, dans un jeune homme de ſon âge & de ſon tempérament; mais la fatigue qu'il avoit eſſuiée la nuit, & ſa bleſſure, qui n'étoit pas encore fermée tout-à-fait, me cauſoient une très-juſte allarme. Le Chirurgien, étant revenu près de lui, me conſola en m'aſſurant poſitivement qu'il n'y avoit rien à craindre. Il mit un nouvel appareil à ſa bleſſure; qui paroiſſoit prête à ſaigner. Ce n'eſt pas ſon évanouiſſement que j'appréhende, me dit-il en homme de bon ſens; c'eſt l'impreſſion que va faire ſur lui la premiere idée de l'état où il a vû Donna Diana; car j'ai aſſez reconnu, depuis que j'ai l'honneur d'être à ſon ſervice,

qu'il l'aime éperdûment. Je crois qu'il feroit à propos, ajoûta-t-il, de le transporter dans l'autre chambre ; il se trouveroit près d'elle en revenant à lui, & il seroit assuré du moins qu'elle n'est pas morte. J'approuvai son conseil. Nous le portâmes, sur un matelas, près du lit où son Amante étoit couchée. La connoissance tarda peu à lui revenir. Le Chirurgien, qui l'observoit, ne s'apperçut pas plutôt du changement, qu'il lui dit : Courage, Monsieur, Donna Diana est vivante, la voilà auprès de vous. Ce cher nom acheva de lui faire reprendre ses esprits. Donna Diana étoit si épuisée par la perte de son sang, qu'elle n'avoit pas même remarqué jusqu'alors que le Marquis fût près d'elle ; mais lorsqu'elle entendit prononcer aussi son nom, elle ou-

vrit les yeux, comme pour le chercher, & pour rencontrer les siens. Ces deux tendres Amans se reconnurent. Rien ne peut être si touchant ni si naturel, que les premiers sentimens de l'un & de l'autre. Donna Diana tendit la main vers lui. Il la prit dans les siennes, pour la baiser mille fois. Ah ! c'est moi, lui dit-il, qui vous réduis dans ce triste état ; mais si vous mourez, je ne serai pas longtems à vous suivre. Il eut bientôt retrouvé assez de force pour se lever. Il s'assit, sans écarter un moment ses yeux de dessus elle. Il auroit voulu pouvoir visiter sa blessure, pour juger par lui-même du péril, & s'assurer de ce qui lui restoit d'espérance. Il conjura le Chirurgien de lui dire naturellement ce qu'il en pensoit. Celui-ci lui répondit, pour le flatter,

que ces ſortes de coups étoient rarement mortels; mais qu'il falloit laiſſer un peu de repos à la Malade, & qu'on jugeroit mieux de ſon état dans quelques heures. Il vouloit demeurer près d'elle, en promettant de ne lui rien dire qui pût lui cauſer de l'émotion : mais le Chirurgien lui fit entendre que ſa ſeule préſence pourroit l'agiter, & que le plus profond repos lui étoit abſolument néceſſaire.

Nous retournâmes dans la chambre voiſine, où je le fis mettre au lit malgré lui. Dom Diego & ſes trois fils vinrent lui rendre leurs civilités; la maniere, dont ils s'exprimerent, me fit connoître qu'ils avoient conçû beaucoup d'eſtime & d'affection pour lui, touchés peut-être également, & de ſa figure aimable, & de la

tendresse qu'ils lui voioient pour Donna Diana. Le Comte de Mancenez, qui avoit comme perdu l'usage de la voix jusqu'alors, & qui s'étoit contenté de donner tous ses soins à son Ami en le suivant pas à pas, vint l'embrasser aussi avec tous les témoignages d'une vive & sincere amitié. Dom Porterra fit la même chose. Les larmes me tomboient des yeux malgré moi, à la vûe de tant d'objets, ou tristes, ou tendres, mais tous infiniment touchans; & je ne pouvois distinguer en particulier par quel sentiment j'étois le plus attendri. Nous tinmes conseil avec l'Alcade sur la condüite que nous devions tenir, après tout ce qui s'étoit passé. Il fut résolu que Monsieur le Comte de Mancenez prendroit la peine d'aller sans délai à l'Escurial, où le Roi de-

voit être encore quelques jours ; que l'Alcade l'accompagneroit, & qu'ils feroient ensemble à Sa Majesté la rélation fidelle de cette malheureuse journée. Ils partirent sut le champ. Leur voiage ne fut pas long, l'Escurial n'étant éloigné que de quelques lieues.

Nous agissions, dans la maison d'Alavestras, avec la même liberté que si nous en eussions été les maîtres. Nous nous y fimes préparer à manger, & tout ce qui étoit nécessaire pour le secours de nos Malades. Je demandai en secret, au Chirurgien, s'il croioit la blessure de Donna Diana dangereuse : il me répondit qu'elle pourroit vivre encore quelques jours, mais qu'il ne falloit pas espérer qu'elle pût se rétablir. Je le priai de flatter constamment le Marquis, & d'agir de concert

avec moi pour le préparer insensiblement à cette perte. Il se levoit dix fois dans une heure, pour aller au lit de son Amante. Ne pouvant l'en empêcher, j'étois obligé de le suivre. Quelquefois il la trouvoit assoupie, & il revenoit content de l'avoir vûe. Lorsqu'elle pouvoit l'appercevoir, il lui disoit quelques mots de tendresse, & il la prioit de ne pas répondre, pour ménager ses forces. Il consultoit à tous momens le Chirurgien, qui le flattoit par ses réponses ordinaires. Elle se trouva, dans le fond, beaucoup mieux l'après-midi. Nous nous assîmes autour de son lit, pour nous y entretenir doucement. Dom Diego & ses trois Freres faisoient, au Marquis, des caresses dont elle étoit charmée. Il sembloit que nous ne composions tous qu'une même

famille, unie par la plus tendre & la plus cordiale amitié.

Monsieur le Comte de Mancenez revint le soir, avec l'Alcade. Il nous apporta des nouvelles si heureuses & si fort au-dessus de nos espérances, qu'elles nous causerent toute la joie que la tristesse où nous étions nous permettoit de recevoir. Le Roi, déja prévenu contre le perfide Alavestras, approuva la vengeance de Dom Diego de Velez. Il ne put entendre, sans être ému, la barbarie de Donna de Pastrino. Ce n'est pas assez, dit-il au Comte, d'une mort si simple pour punir de telles horreurs; & puisque les Coupables ont échappé à l'ignominie d'un supplice public, il est une autre maniere de satisfaire la justice. Je donne, à la fille de Dom de Velez, tous les biens de son

Raviſſeur & de Donna de Paſtrino. Cette grace ne fut pas plutôt accordée, que le Comte eut le crédit d'en faire expédier les Lettres. Il les remit entre les mains de Donna Diana, après avoir achevé ce récit. Un évenement ſi imprévû attira mille complimens au Comte de Mancenez. Dom Diego n'étoit pas le maître de ſa joie. Le Marquis n'en reſſentoit pas moins : c'étoit un acheminement au ſuccès de ſes eſpérances. Donna Diana ne put s'empêcher elle-même d'y paroître ſenſible ; & l'on voioit bien que toute ſa ſatisfaction ſe rapportoit au Marquis, dont il lui ſembloit que cette nouvelle fortune la rapprochoit davantage ; car il ne s'agiſſoit de rien moins que de cinquante mille livres de rente. Dom d'Alaveſtras paſſoit pour en avoir trente-

cinq, & Donna de Paſtrino quinze ou ſeize. Le lendemain Dom Diego envoia ſon fils aîné à Madrid, pour l'exécution de la grace accordée à ſa fille. Pour lui, il ſe crut obligé d'aller ſe jetter aux pieds du Roi, pour le remercier d'une faveur ſi ineſpérée. Il en fut reçû avec une bonté, dont il parut auſſi ſatisfait à ſon retour qu'il l'avoit été du bienfait.

Cependant la bleſſure de Donna Diana empiroit ſenſiblement. Il lui prenoit, de tems en tems, des foibleſſes qui faiſoient trembler le Chirurgien même. Je la crus mourante le troiſiéme jour; mais étant revenue à force de ſoins, le Chirurgien me dit qu'on pouvoit eſpérer quelque choſe juſqu'au neuviéme. Il promettoit bien plus au Marquis, qui le conjuroit à chaque inſtant de ne pas

lui déguiser ce qu'il y avoit à craindre. Elle peut mourir, lui disoit-il; mais vous n'êtes pas vous-même hors de danger, si vous ne vous ménagez davantage. J'espere que mes soins vous rendront la vie à l'un & à l'autre. Ainsi il jugeoit par sa blessure, de celle de son Amante, & du péril où elle étoit par le sien; & comme il se sentoit assez fort pour ne pas craindre beaucoup pour lui-même, il commençoit à devenir plus tranquille par rapport à elle. Ses fréquentes foiblesses ne laisserent pas de l'allarmer. Mon Dieu! me dit-il un jour, que deviendrois-je si j'allois la perdre? je ne vivrois pas un quart-d'heure après elle. Je lui répondis qu'il falloit tout espérer de la bonte du Ciel; que le Chirurgien comptoit ses évanouissemens pour peu

de chose, & qu'il falloit faire beaucoup de fond sur sa jeunesse & sur la bonté de son tempérament. Mais après tout, continuai-je après l'avoir ainsi rassuré, le Ciel n'est-il pas le maître de sa vie, de la vôtre & de la mienne? Supposons qu'il vous la ravisse à vous-même; ne faudroit-il pas vous soumettre à ses ordres, & lui faire sans murmurer le sacrifice de votre jeunesse, de votre rang & de toutes vos espérances? Il peut vous enlever de même votre chere Diana, & vous lui devriez la même soumission en la perdant. Aimez-la, mon cher Marquis; elle est si aimable que vous ne sçauriez trop l'aimer; mais songez que vous devez aimer Dieu plus qu'elle, & qu'un sentiment si juste est essentiel à un honnête homme. Quelque su-

jet que nous aions d'eſpérer qu'elle ſe rétablira, enviſagez quelquefois ſa perte, pour acquérir la force de la ſupporter, ſi ſa mort trompoit nos eſpérances. Mettez-vous de bonne heure à cette épreuve. C'eſt le moien de vous rendre en quelque ſorte ſupérieur à votre paſſion ; & ſans aimer moins, votre amour ſera tel alors que la ſageſſe & la Religion le demandent. Il me répondit qu'il ſentoit parfaitement la vérité de mes paroles, mais que regardant la perte de Donna Diana comme le plus horrible de tous les malheurs, il lui étoit impoſſible de ſe familiariſer avec cette affreuſe idée; qu'il s'efforçoit au contraire de l'écarter de ſon eſprit, & qu'il eſpéroit ſeulement que ſi le Ciel la lui enlevoit, & vouloit qu'il vécût après l'avoir perdue, il lui donneroit

des forces qu'il n'éprouvoit point encore, & qui ne pouvoient lui venir que de la puissante main de Dieu. Cette réponse, qui marquoit du moins un fond de religion & de confiance en Dieu, me satisfit beaucoup. Je l'assurai que le secours du Ciel n'est jamais refusé quand on le demande, & qu'il est toujours proportionné à nos peines & à nos besoins.

Le Château de la Sierra étant devenu une partie du bien de Donna Diana, nous ne nous pressions point d'en sortir. J'attendois pour cela que le Marquis pût retourner commodément à Madrid; sans compter qu'il auroit fallu lui faire trop de violence pour l'en tirer, avant qu'elle fût hors de danger. L'état où ils étoient tous deux, la présence de Dom Diego & la mienne

ôtoient tout prétexte à la médisance. J'étois dans l'inquiétude en attendant le neuviéme jour, dont le Chirurgien m'avoit parlé comme d'un jour critique pour Donna Diana. Il arriva enfin, & à la réserve de ces évanouissemens qui lui prenoient toujours lorsqu'on changeoit l'appareil, il ne parut point que le danger fût augmenté. Le Chirurgien en témoigna une joie extrême; il me dit en particulier qu'il n'appréhendoit plus que le treiziéme jour, & qu'il répondoit de sa guérison, si ses forces alloient au-delà.

Le soir de ce jour heureux, c'est-à-dire du neuviéme, j'étois descendu pour prendre l'air à la porte du Château, & j'allois rentrer, après y avoir demeuré un moment; lorsque j'entendis un bruit de chevaux, qui accouroient à tou-

te bride. M'étant tourné, je reconnus le Brun, qui nous apportoit des nouvelles de Paris. Il avoit passé par Madrid, & Dom Porterra avoit pris la poste avec lui pour nous l'amener. Je leur dis, à l'un & à l'autre, de ne pas paroître dans la chambre du Marquis, que je n'eusse lû mes Lettres; & j'ouvris aussi-tôt le paquet. Il y en avoit une pour le Marquis, de la main de Monsieur le Duc : elle étoit sous cachet volant. Je la lûs avant les miennes; car dans l'état où étoient les choses, je ne regardois point l'arrivée de le Brun & la réponse de Monsieur le Duc comme des évenemens indifférens. Elle étoit telle que je m'y attendois, c'est-à-dire tendre & flatteuse, & qui promettoit tout sans rien accorder.

« Il faut que vous comptiez,

» disoit-on au Marquis, que je
» ne vous refuserai jamais ce qui
» sera nécessaire à votre bonheur.
» Ainsi soiez assuré d'épouser
» Donna Diana de Velez, si vo-
» tre passion est si forte que vous
» ne la puissiez vaincre. Je suis
» fort content du témoignage
» que Monsieur de Renoncour
» m'a rendu d'elle, & mon sen-
» timent a toujours été que le
» mérite & la naissance doivent
» être préférés aux emplois & aux
» richesses. Mais vous êtes jeune,
» & votre Maîtresse l'est aussi :
» vous êtes parti de France dans
» le dessein de voiager quelques
» années : achevez du moins vos
» voiages, qu'il faudroit inter-
» rompre si vous l'épousiez dès au-
» jourd'hui. Vous en reviendrez
» plus digne d'elle, & je vous
» donne ma parole de consentir

» alors à vos desseins. Je vous ac-
» corde beaucoup, ne me refusez
» pas si peu de chose, &c. »

Toute la Lettre étoit ainsi tournée fort adroitement; & malgré l'impatiente vivacité du Marquis, je ne doutai point qu'il n'y trouvât quelque douceur, & qu'il ne la lût avec satisfaction. J'ouvris ensuite celle qui étoit pour moi. Monsieur le Duc m'y laissoit voir le fond de son cœur, & s'exprimoit en véritable Pere. Il ne me cachoit point que le mariage de son fils avec une Etrangere lui causeroit du chagrin, & qu'il dérangeroit toutes ses vûes. » Mais
» sa Lettre me fait trembler, me
» disoit-il; & vif comme je le
» connois, je crains ses résolu-
» tions. Si Donna Diana est telle
» que vous le dites, je ne regar-
» derai point absolument comme

» un malheur qu'elle devienne » ma fille.... Je vous laiſſe le maî- » tre de cette affaire, ajoûtoit-il, » & je me repoſe entiérement ſur » votre prudence. Tâchez de gué- » rir mon fils, & de lui faire quit- » ter l'Eſpagne; mais je vous re- » commande ſur-tout de le con- » duire avec bonté. Si vous croiez » ſa guériſon impoſſible, j'ap- » prouverai tout ce que vous au- » rez fait, &c. »

Cette lecture me fit admirer également la ſageſſe de Monſieur le Duc, & ſon affection pour le Marquis. La confiance, dont il m'honoroit, me toucha auſſi ſenſiblement. Je fis quelques réflexions ſur la conduite que je devois tenir, & ſur l'uſage que je ferois du plein pouvoir qui m'étoit accordé. Dans l'extrémité du péril où étoit Donna Diana, ce

n'étoit pas risquer beaucoup que de la consoler par l'assurance d'être unie à son Amant. Si elle meurt, disois-je, elle en mourra plus contente, & ce sera une douleur de moins pour le Marquis. Si elle se rétablit, nous la ferons consentir aisément à attendre la fin de nos voiages ; ou si l'impatience du Marquis le rend sourd aux raisons de Monsieur le Duc, nousprendrons notre parti suivant les circonstances. Je ne vois plus rien qui doive me faire appréhender ce mariage. Dom Diego est d'une ancienne Maison. Il a servi son Roi avec honneur, & dans un emploi distingué. Sa fille est à présent un parti très-riche ; outre son mérite & sa beauté, qui la rendent digne d'une couronne. Après avoir pris cette résolution, je cachetai la Lettre adressée au Mar-

quis, & je remontai à sa chambre. Je viens vous apprendre, lui dis-je, que le Brun est de retour : voilà la Lettre que Monsieur le Duc vous écrit. Il l'ouvrit avec une ardeur surprenante. Mais lorsque je croiois qu'il alloit la lire, il s'arrêta, avec une espece de fraieur, pour me demander si je ne sçavois pas déja ce qu'elle contenoit. Epargnez-moi un coup mortel, me dit-il ; je ne la lirai pas si elle m'est contraire. Lisez, lisez, lui dis-je ; on n'a pas dessein de vous ôter la vie. Il la lut, & comme il avoit l'esprit très-pénétrant, il sentit tout d'un coup sur quel espoir Monsieur le Duc exigeoit des délais. Cependant il parut touché de sa bonté, & je vis quelques larmes couler de ses yeux. Je lui demandai s'il n'étoit pas content, & de quoi il pouvoit se

plaindre. Non, me répondit-il, je ne me plains pas de mon Pere; il me promet ſon conſentement après nos voiages, ſi je continuë d'aimer. Je le connois trop bien, pour craindre qu'il manque à ſa promeſſe : mais pourquoi eſpere-t-il que mon amour pourra s'affoiblir ? car c'eſt le but de ſon cruel retardement; & ſi je lui ai fait aſſez connoître que je ſuis incapable de changer, pourquoi me cauſer des tourmens inutiles, en différant ſi long-tems mon bonheur ? Si vous vouliez faire attention, repliquai-je, que votre mariage fixeroit tout d'un coup votre jeuneſſe, & vous priveroit de mille avantages qui ſont encore néceſſaires à votre éducation, vous conviendriez que Monſieur le Duc raiſonne avec beaucoup de ſageſſe. Mais laiſſons aujourd'hui le

ſoin de l'avenir. Donna Diana n'eſt pas en état de penſer à des nôces. Bornons-nous au préſent. Allez lui faire part de la Lettre que vous venez de recevoir. Cette nouvelle, qui la comblera de joie, pourra contribuer à ſon rétabliſſement. Je conſens même, ſi vous voulez, que nous lui cachions qu'elle a d'autres délais à craindre que ceux de ſa guériſon. Nous nous rendimes enſemble auprès de ſon lit. Nous la trouvâmes aſſez tranquille. Elle préſenta la main au Marquis, en le voiant approcher; car il ſembloit que l'accident, qui lui étoit arrivé, les eût rendus plus familiers. Elle lui dit en le prévenant, d'une voix foible, mais les yeux attachés ſur lui, & toujours pleins de cette douce vivacité que toute la force de ſon mal ne pouvoit éteindre :
Cher

Cher Marquis, j'étois occupée d'une pensée bien affligeante. Je pensois que vous ne m'aimeriez plus, après ma maladie. Je perdrai peut-être ce peu de beauté qui vous avoit touché, & vous ne me verrez plus qu'avec indifférence. Il ne médita point sa réponse. Quand votre maladie pourroit vous changer, lui dit-il, m'empêchera-t-elle de vous voir toujours du même œil ? N'est-ce pas moi qui ai commencé à vous aimer ? Pourquoi voulez-vous que je puisse finir ? Non, non, quoique j'aie pris ma passion par les yeux ; c'est dans le fond de mon cœur qu'elle est à présent, & je sens bien qu'elle n'en sortira jamais. Je vous en apporte des preuves, ajoûta-t-il ; heureux ! si elles pouvoient vous causer quelque joie. Nos cœurs s'uniront, quand

vous le voudrez, pour ne se séparer jamais; mon Pere y donne les mains, & me permet de vous épouser. Mon Valet de chambre arrive de Paris, avec cette heureuse nouvelle. Y consentez-vous, chere Diana ? continua-t-il en se jettant à genoux, & s'appuiant sur son lit : votre cœur n'oppose-t-il rien à ma félicité, & me rendra-t-il heureux sans répugnance ? C'est entre vos mains qu'est maintenant mon sort ; je veux qu'il dépende de vous toute ma vie.

Que l'amour est une étrange passion ! Donna Diana, malgré l'affoiblissement où une mortelle blessure l'avoit réduite depuis neuf jours, me parût plus charmante que jamais après cette agréable assurance. Tout le sang, qu'ellea voit répandu, n'empêcha pas que son visage ne se couvrît

d'une couleur vermeille, & qu'il ne ſortît de ſes yeux mille traits de flamme. Elle ne répondit que deux mots, mais qui ſuffiſoient pour exprimer tous ſes ſentimens. Je ne ſouhaite la vie que pour être à vous, lui dit-elle en ſerrant ſa main ; & je prierois le Ciel de me la ravir, ſi vous deviez ceſſer de m'aimer. Je l'interrompis, dans la crainte que trop d'agitation ne lui devînt nuiſible. Je confirmai le diſcours du Marquis, en l'aſſurant que Monſieur le Duc de....... m'avoit écrit dans les mêmes termes, & qu'elle ſeroit reçue à la Cour de France avec admiration. Le Chirurgien, qui vint un moment après, nous avertit qu'un entretien ſi animé arrêtoit ſes remedes : il nous pria de nous retirer.

Dom Diego étoit déja inſtruit

du retour de le Brun, lorſque nous lui apprimes le ſuccès de ſon voiage. Je crus devoir lui découvrir, en même tems, le vrai nom du Marquis. Il fut pénétré d'une vive joie, & lui rendit mille graces de l'honneur qu'il faiſoit à ſa famille. Le Marquis l'embraſſa tendrement, & le traita d'avance de ſon cher Pere. Il fit les mêmes cæreſſes aux trois Freres de ſon Amante. Tout le monde prit part à cette agréable nouvelle, & la joie paroiſſoit commune. Mais helas! elle devoit être bien courte. C'étoit une eſpece de délaſſement, pour nous préparer à la plus vive de toutes les douleurs. De quoi ſervent toutes les précautions humaines, contre l'immuable diſpoſition des volontés de Dieu! Les remedes de l'art, les ſoins de l'amour, nos vœux, nos

désirs & nos larmes, rien ne put conserver, au Marquis, l'aimable Donna Diana. Je voudrois pouvoir éviter ce triste endroit de mon Histoire. Je sens qu'il me sera difficile de représenter au naturel une scêne si douloureuse. On sera surpris avec raison que j'y trouve cette difficulté, moi que tant d'évenemens tristes, dont j'ai été le sujet ou le témoin, devroient avoir accoûtumé à parler le langage de la tristesse & de la douleur. N'est-ce pas peut-être aussi, que mon cœur en aiant fait une expérience presque continuelle, en porte le sentiment à des excès auxquels je ne trouve plus d'expressions qui puissent atteindre? Quoi qu'il en soit, voici la plus malheureuse avanture de nos voiages, & la plus rude épreuve où la vertu du Marquis ait été exposée.

Nous nous étions mis au lit assez tard, avec une opinion très-favorable de la blessure de Donna Diana. Le Marquis s'étoit endormi assurément dans les plus douces idées du monde. Je dormois moi-même d'un profond sommeil, lorsqu'on vint m'éveiller tout d'un coup avec violence. C'étoit le Chirurgien, qui me déclara nettement qu'il étoit trompé, si Donna Diana avoit plus de deux heures à vivre. Que m'apprenez-vous ? lui dis-je : elle étoit hier si bien quand nous la quittâmes. Il me répondit qu'à parler juste, elle n'avoit jamais été bien, mais qu'il en avoit néanmoins espéré quelque chose jusqu'à cette nuit. Vous sçavez, ajoûta-t-il, que je couche sur un matelas, dans sa chambre ; je me suis approché d'elle vers une heure, &

je l'ai trouvée ſans poulx, & ſans connoiſſance. Mon Elixir l'a fait revenir à elle, mais avec tant de ſignes d'une mort prochaine, que j'ai déſeſpéré de ſa vie. J'ai fait avertir ſon Pere & le Curé, qui ſont actuellement dans ſa chambre. Lorſque ſes affaires ont été finies avec Dieu, elle a demandé avec empreſſement à parler à Monſieur le Marquis. Je n'oſe lui porter une ſi fâcheuſe nouvelle, & j'ai mieux aimé commencer par vous-même.

M'étant levé à l'inſtant, je le ſuivis à la chambre de Donna Diana. Elle me demanda, lorſque je fus près d'elle, ſi je ne lui donnerois pas la conſolation de voir ſon cher Marquis avant que d'expirer. Je lui répondis la larme à l'œil que j'allois l'éveiller, c'eſt-à-dire lui porter le coup de la mort

à lui-même, en lui apprenant qu'il étoit prêt de la perdre. Au fond, je me trouvai dans un extrême embarras au ſortir de la chambre. Comment lui annoncer cette nouvelle ? Comment l'expoſer à voir expirer à ſes yeux ſon Amante ? Encore, ſi j'euſſe pû m'aſſurer qu'il en ſeroit quitte pour des cris & des larmes. Mais qui pouvoit me répondre de ſa vie, foible encore comme il étoit, frappé d'un coup ſi imprévû, tranſporté de douleur & d'amour ? Quelque touché que je fuſſe de la ſituation de Donna Diana, je balançai ſi je lui accorderois cette ſatisfaction ; car enfin le Marquis me tenoit lieu de tout, & je n'avois rien de ſi précieux à conſerver. Le Ciel me ſecourut dans cette peine, en m'inſpirant tout d'un coup un deſſein,

qui servit non-seulement à procurer à ces deux tendres Amans l'unique témoignage d'amour qui leur restoit à espérer l'un de l'autre, mais encore à modérer les transports du Marquis, avant & après la perte de son Amante. J'allai droit à sa chambre, qui étoit depuis quelques jours proche de la mienne. Je le trouvai éveillé. Monsieur, lui dis-je d'un ton ferme, pour lui inspirer d'abord de la force, je viens de voir Donna Diana, qui m'a paru plus mal qu'hier. Je souhaiterois que vous la vissiez aussi. Vous ne sçauriez marquer trop d'affection pour une personne à qui vous êtes si cher. Je vous dirai bien plus : Monsieur le Duc votre Pere me laisse la liberté, dans une Lettre que je ne vous ai pas fait voir, de vous unir avec votre Amante.

Je veux vous accorder ce matin cette ſatisfaction : car enfin, ſi le Ciel diſpoſoit d'elle, ce ſeroit pour vous un ſouvenir conſolant, que celui d'avoir été ſon Mari. J'ai eu ſoin qu'on fît avertir le Curé. Levez-vous, & venez ſi vous voulez avec moi. Mais, quoique je ne deſapprouve point votre douleur, je vous recommande de vous rendre un peu plus maître de vous-même, & de ne pas marquer tant de foibleſſe. Songez que vous avez pour témoins des Eſpagnols, qui ſçavent eſtimer la grandeur d'ame, & qui connoiſſent maintenant votre nom. Il ne vous ſeroit pas honorable de manquer de courage en leur préſence. En un mot, vous avez la gloire de Monſieur le Duc & la vôtre à conſerver : qu'un ſi grand motif vous ſoutienne, & lorſque je fais pour

vous beaucoup plus peut-être que je ne dois, ſauvez-moi la honte de vous voir faire une lâcheté ſous ma conduite.

Il me parut un peu étourdi d'une harangue ſi ſevere; mais c'étoit l'état où je voulois le mettre. Il prit ſes habits avec empreſſement. Je lui répétai pluſieurs fois en allant; ſur-tout, Monſieur, point de foibleſſe: ſongez à vous, ne vous deshonorez pas. Nous entrâmes dans la chambre. Donna Diana étoit preſque expirante; mais comme elle conſervoit toute ſa raiſon, elle nous apperçut. Le Marquis, jugeant bien par le triſte appareil dont elle étoit environnée qu'elle n'étoit pas éloignée de ſa fin, alloit ſe jetter à genoux près d'elle. Je l'arrêtai par la main; & le préſentant à Dom Diego, qui étoit appuié contre le lit: Voilà,

Monſieur, lui dis-je, le fils unique de Monſieur le Duc de. . . . .
Vous ſçavez de quelle tendreſſe il eſt rempli pour Donna Diana ; ſouffrez, pour ſatisfaire ſa douleur & ſon amour, qu'il s'uniſſe avec elle par des liens que la mort ſeule pourra rompre. Je vous demande cette grace pour lui, au nom de Monſieur le Duc ſon Pere. Dom Diego répondit, en verſant des larmes, qu'il conſentoit à ma demande, comme au plus grand honneur qu'il pût recevoir. Tous les Aſſiſtans éclatoient en pleurs & en ſoupirs. Je priai le Curé de s'approcher. Donna Diana eut encore la force de tendre la main à ſon cher Amant. Elle lui donna ſa foi, apres avoir reçû la ſienne ; & le Prêtre leur accorda la bénédiction.

Je ne ſçais ſi l'on pourra lire ce

récit ſans émotion ; mais il eſt certain que le cœur le plus inſenſible auroit été touché d'un ſi tendre ſpectacle. Le Marquis continuoit de tenir la main de ſon Amante entre les deux ſiennes. Il la regardoit défaillir ſans qu'il pût prononcer une parole. Chaque ſoupir, qu'il lui voioit pouſſer, lui tiroit une goute de ſang du cœur. Pour elle, on l'entendoit dire quelquefois d'une voix interrompue, & qui commençoit à s'éteindre : Adieu mon cher Marquis, ſouvenez-vous de moi : je meurs votre Epouſe. De tems en tems elle faiſoit un effort pour lui ſerrer la main. Elle tourna une fois les yeux ſur moi, & elle me dit, en me montrant la main de ſon Amant : C'eſt à vous que j'en ai l'obligation. J'affectois de les exhorter tous deux à prendre cou-

rage, & à se soumettre aux ordres du Ciel : mais ma fermeté n'étoit que sur mon visage ; & je me tournois souvent, pour essuier des larmes que je n'étois pas le maître de retenir.

Pourquoi m'occuper si longtems d'un si triste objet ? Enfin l'aimable & l'infortunée Diana poussa un soupir, qui fut le dernier de sa vie. Elle est morte, Monsieur, dis-je au Marquis d'une voix ferme ; il n'est plus question que de la recommander à Dieu, & de se souvenir d'elle. Je l'arrêtai entre mes bras, comme il se jettoit sur son corps. Il fit des efforts violens pour m'échapper ; mais, les forces lui manquant tout d'un coup, il tomba sur moi sans connoissance. Scoti & Brissant m'aiderent à le porter à sa chambre, après que j'eus baisé

respectueusement la main de Donna Diana, que je ne devois jamais revoir. Elle ne me parut pas changée par la mort. Des traits aussi réguliers que les siens ne pouvoient pas être aisément défigurés : si l'on excepte un peu de pâleur, on l'eût prise pour une personne fatiguée, qui dormoit d'un sommeil doux & paisible.

J'aurois fait transporter sur le champ le Marquis à cent lieues de l'Espagne, si j'eusse crû le pouvoir sans danger. Mais quelle apparence de l'exposer si-tôt aux agitations d'une longue route ! Quoique sa blessure n'eût plus rien d'absolument dangereux, les chairs étoient encore délicates & mal raffermies. L'ordre du Chirurgien l'obligeoit de garder un régime exact, & de se ménager beaucoup. Je résolus donc de re-

tourner à Madrid. En faiſant ces réflexions, je travaillois à le retirer de ſon évanouiſſement. Il n'eut pas plutôt repris la connoiſſance, qu'il jetta ſes regards autour de lui ; & voiant que nous environnions ſon lit, de maniere à prévenir tous ſes tranſports, il leva les yeux & les mains au Ciel, avec un mouvement tout paſſionné. O Dieu ! s'écria-t-il, ne me ſera-t-il pas permis de la ſuivre ! Faut-il vivre ſans elle ! Ah, mon cher Pere ! ajoûta-t-il en s'adreſſant à moi, pourquoi m'empêchez-vous de mourir ? Je m'aſſis près de ſon lit, & je pris ſes deux mains dans les miennes. Hé quoi, lui dis-je, mon cher Marquis, vous perdez tout d'un coup les ſentimens de courage dont je vous ai cru tantôt ſi rempli ! Vous regardez la mort comme le ſeul remede de vos

maux, & vous ne pensez pas que votre raison & votre générosité peuvent suffire pour vous consoler ! Mon cher enfant, écoutez-moi ! Je ne vous demande qu'un moment de réflexion. De qui vous plaignez-vous ? Est-ce de Monsieur le Duc votre Pere, qui vous a écrit d'une maniere si tendre, & qui n'a rien refusé à vos désirs ? Est-ce de votre chere Epouse, qui a paru si satisfaite d'emporter cette qualité en mourant, & qui s'afflige peut-être maintenant de vos pleurs, parce qu'elle ne desire que de vous voir tranquille & heureux ? Est-ce de moi, qui vous regarde comme un cher fils, qui m'est plus précieux que moi-même, & qui ai fait pour vous jusqu'à présent tout ce qu'une tendresse extrême a pu m'inspirer ? Il ne reste donc que Dieu ;

que vous puiſſiez accuſer de vos peines. Oui, c'eſt Dieu ſeul qui les cauſe; vous ne pouvez les attribuer qu'à lui. Voiez donc maintenant ſi vous prétendez réſiſter à ſes ordres, l'irriter par vos murmures, le combattre par vos tranſports, & le mépriſer même en lui refuſant votre ſoumiſſion par un déſeſpoir obſtiné, qui ſemble lui reprocher de l'injuſtice. Je ne veux point vous croire capable d'un ſi terrible excès d'impieté. Vous avez de la religion. On ne peut être honnête homme ſans en avoir. Voici le tems d'en faire uſage. Allons, mon aimable Marquis, ajoûtai-je en l'embraſſant avec tendreſſe; prenons notre malheur en gens d'honneur & en Chrétiens. Pleurons enſemble la charmante Diana, mais reſpectons le Ciel en la pleurant; &

méritons, par une douleur si juste & si soumise, que Dieu lui-même nous console.

Je ne sçais s'il faisoit quelque attention à mon discours. Il avoit la moitié du visage appuiée fortement contre son oreiller, les yeux fermés, quoique j'en visse couler incessamment un ruisseau de larmes; & ses mains, que je tenois, trembloient quelquefois avec beaucoup de violence, par un effet de la vive agitation de tous ses esprits. Vous ne me répondez rien, repris-je d'un ton plus triste; je vois bien que vous n'avez plus d'amitié pour moi, & que vous voulez me faire mourir moi-même de chagrin. Il ouvrit les yeux à ce reproche. Ah! me dit-il, je vous aime toujours; mais mon désespoir n'est-il pas bien juste? Que ferai-je de la vie,

ſi vous ne me permettez pas de mourir ? Vous devriez me donner la mort par compaſſion. Si vous me la refuſez, ma douleur me la donnera bien ſans vous. Je lui propoſai de quitter le lieu funeſte où nous étions. Il me répondit que tout lieu lui étoit indifférent, & que par tout où nous irions il ſçauroit bien trouver un tombeau. Je profitai de ce conſentement, & aiant fait mettre Scoti à ma place, j'allai trouver Dom Diego, qui étoit plongé dans une profonde triſteſſe. Je lui dis, en deux mots, que j'étois dans le deſſein de partir pour Madrid, & que je le priois de nous prêter un Caroſſe ; que le triſte état où étoit le Marquis m'obligeoit à ce départ précipité, & ne nous permettroit pas d'aſſiſter aux funérailles de Donna Diana, mais

qu'auſſi-tôt qu'il commenceroit à devenir un peu plus tranquille, nous ne manquerions pas d'aller chez lui, pour lui marquer notre reconnoiſſance, & l'aſſurer d'une éternelle amitié. Il voulut m'accompagner à la chambre du Marquis. Je le conjurai de ne pas même paroître devant lui, parce que ſa préſence ne feroit qu'irriter ſon déſeſpoir. J'y avois laiſſé ſes trois fils, & je lui dis que cela ſuffiſoit. J'y retournai, pendant qu'on préparoit le Caroſſe. Un moment de mon abſence y avoit cauſé bien du déſordre. A peine avois-je été dehors, que le Marquis étoit retombé dans un tranſport plus vif que jamais. Il avoit fallu des efforts infinis pour le retenir, & pour l'empêcher d'attenter ſur ſoi-même. Il vouloit aller à la chambre de ſon Amante, la voir

encore, & expirer auprès d'elle. Sa douleur s'exprimoit d'une maniere si tendre & si vive, que je trouvai tous les Assistans en larmes autour de lui. Ma présence parut le calmer un peu. Partons, lui dis-je. Allons chercher un séjour plus heureux. Je lui fis prendre, malgré lui, quelque nourriture, pour le fortifier; il ne prononça plus un seul mot, jusqu'au moment du départ. Nous nous mimes dans le Carosse, & nous arrivâmes le soir chez Dom Porterra. On juge bien que je ne fus gueres tranquille sur la route, & que j'eus besoin d'une continuelle attention pour le modérer.

Quelques jours se passerent. Mes instances, celles du Comte de Mancenez & de tous nos Amis le firent enfin renoncer au des-

ſein de mourir. Mais lorſque j'eus tiré de lui cette promeſſe, il me dit : Je vous promets trop, & peut-être plus que je ne puis vous tenir. Je lui répondis que ſa parole étoit un gage qui me raſſuroit entiérement ; que je comptois d'ailleurs extrêmement ſur ſon courage ; qu'il falloit qu'il achevât promptement de ſe guérir, pour quitter l'Eſpagne & fuir des lieux qui lui avoient été ſi funeſtes ; que je lui promettois de ne jamais combattre ſa douleur, tant qu'elle ſeroit raiſonnable ; & qu'il trouveroit toujours en moi un Ami tendre & fidele, dans le ſein duquel il pourroit verſer librement ſes pleurs. Il m'embraſſa, en m'aſſurant que depuis qu'il avoit perdu ſa chere Diana, j'étois ce qu'il avoit de plus cher au monde.

Cette maniere de le consoler, en entrant dans ses peines & en flattant sa tristesse, me sembla le meilleur de tous les remedes. Il me réussit mieux que n'auroit fait une morale étudiée, & des remontrances severes qu'il n'étoit point en état de goûter. Le Comte de Mancenez m'avoit proposé plusieurs fois d'aller voir la belle Maison de l'Escurial, où il avoit un Parent Religieux parmi les Jeronimites. Je tâchai d'engager le Marquis à faire ce petit voiage. J'espérois de le ramener de là, sinon consolé, du moins assez maître de son trouble pour voir nos Amis, prendre congé d'eux, & nous mettre ensuite en chemin pour Lisbonne. Le Roi étoit revenu à Buen-retiro; ce qui devoit nous donner plus de liberté à l'Escurial. Nous partimes, après que
le

le Comte eut envoyé un Laquais à ſon Parent, pour l'avertir de notre arrivée. Il étoit Procureur du Monaſtere de Saint Laurent; c'eſt-à-dire qu'il y étoit le maître, car ces ſortes d'emplois donnent un plein pouvoir parmi les Moines. Nous nous reſſentîmes de ſon autorité, par la bonne chere qu'il nous fit faire pendant trois jours. Il avoit l'humeur gaie & vive, & le tour d'eſprit agréable. Le Comte l'avoit prévenu ſur la triſteſſe du Marquis, de ſorte qu'il n'épargna rien pour le divertir & lui inſpirer de la joie. Il nous fit voir les appartemens du Roi, l'Egliſe qui eſt magnifique, & la Chapelle inférieure où ſont les Mauſolées des Rois d'Eſpagne. Il nous conduiſit auſſi dans les deux Bibliothe-

ques, où nous vimes plusieurs Religieux un livre à la main, qui paroissoient travailler avec application. L'étude est ici en honneur, nous dit-il, & vous trouverez peu de Religieux, en Espagne, qui aient plus d'inclination que nous pour les Lettres. Il est sorti de cette Maison quantité de bons Ouvrages, dont l'Eglise & l'Etat ressentent l'utilité, & c'est à nos Savans que nous devons l'estime dont le Public nous honore. La Providence s'en mêle, ajouta-t'il; car il est surprenant qu'il se trouve quelqu'un parmi nous qui ait le courage d'essuier les peines de l'étude. Je ne parle point des peines propres du métier, elles sont douces quand l'inclination s'y trouve; je parle des manieres dures

que notre Supérieur Général prend à l'égard de ceux qui étudient. Ni diſtinction, ni faveur. C'eſt un homme groſſier, ſans naiſſance & ſans mérite, qui s'eſt élevé je ne ſçais par quels moiens au rang qu'il occupe, & qui ne fait point de cas des Savans, parce qu'il ignore juſqu'aux premiers élémens des Sciences. Cela eſt vrai, répondit le Comte de Mancenez; il eſt connu ſur ce pied dans le public; mais votre conſolation doit être qu'il eſt trop vieux pour qu'il puiſſe vivre long-temps. Il faut que vous faſſiez connoître à ces Meſſieurs, continua-t'il, celui que tout le monde lui ſouhaite pour ſucceſſeur, & dont vous m'avez parlé tant de fois avec éloge. Il eſt auſſi aimable, répliqua le Pro-

cureur, que l'autre eſt farouche. Vous verrez un homme qu'un long commerce du monde a poli, & qui a rapporté de la Cour de Rome, où il a demeuré longtemps, une expérience conſommée, & les manieres les plus civiles; ſans y avoir pris cet air double & miſtérieux, qu'on acquert ordinairement en Italie : de ſorte qu'il eſt tout à la fois d'un caractere aimable & ouvert dans la ſociété, & d'un eſprit très-délié pour les affaires. Je marquai quelque curioſité de connoître un Religieux de ce mérite. Elle fut ſatisfaite le ſoir. Il étoit Supérieur particulier de Saint Laurent. Il vint, en cette qualité, nous tenir compagnie à ſouper. Nous ne trouvâmes, dans ſon entretien, que de nou-

velles raiſons de l'eſtimer. J'ai cru devoir, aux civilités que nous reçumes de lui, le court éloge que j'ai fait de ſon mérite. Il s'appelloit le Pere Codranos. Le Procureur continua de nous parler des Religieux de cette Maiſon, qui faiſoient profeſſion d'aimer l'étude. On ne ſera pas fâché de voir ici leurs noms & leurs talens, tels qu'il nous les fit connoître.

Le premier & le plus ancien ſe nommoit le Pere Benito. Il étoit homme de condition; toute ſa vie avoit été emploïée à l'étude. L'Eſpagne eſt inondée de ſes ouvrages. C'étoit un Savant d'une érudition vaſte, & qui embraſſoit tout. Une mémoire heureuſe, une ardeur infatigable pour le travail, ſes

voiages, ſes recherches, & la multitude de ſes volumes, l'ont mis dans un rang diſtingué parmi les Auteurs Eſpagnols. Mais dans le fond il ne faut pas chercher chez lui le choix du bon, le diſcernement du meilleur, le goût du ſtyle, même dans ſa langue naturelle, l'exactitude & la profondeur de la critique. C'étoit en un mot, un homme qui ſavoit médiocrement pluſieurs Langues, qui travailloit beaucoup, & qui a composé un grand nombre d'Ouvrages.

Un autre, que nous vimes dans la Bibliotheque, avoit entrepris le Recueil de tous les Hiſtoriens de la Monarchie Eſpagnole. Son nom étoit le Pere Quibetos. L'entrepriſe paſſe ſes forces, nous dit le Procureur en

branlant la tête. S'il n'étoit question que de donner le texte de chaque Auteur, en le copiant exactement sur les Manuscrits ou sur les Livres déja imprimés, je crois que l'on pourroit attendre de lui quelque chose d'exact: mais de bonnes dissertations, des éclaircissemens, un jugement sûr du mérite & de l'utilité de chaque Historien, des conciliations de tems ou de faits, c'est ce que personne ne croit qu'il puisse exécuter. Il faut pour cela de l'esprit & du discernement, avec une profonde connoissance de l'Histoire. Cependant, ajouta-t'il, il a pris avec lui un Associé qui est habile homme; & dont il pourra tirer de grandes lumières. On l'appelle le Pere Telos.

Nous en vimes quantité d'autres, dont le Procureur nous fit successivement le portrait. Le Pere Ramnes, homme versé dans la lecture des Peres, & dans l'Histoire Ecclésiastique. On a de lui quelques Ouvrages, d'une exactitude qui lui fait honneur. Le Pere Vedro, ancien Professeur de Théologie; c'est-à-dire, qu'il y avoit plusieurs années qu'il l'avoit enseignée, car il n'avoit point exercé ce métier longtems; & le Procureur nous dit qu'il y paroissoit bien à ses Ouvrages. C'étoit d'ailleurs un esprit fin & cultivé, qui étoit propre surtout à composer de petites Piéces. Le Pere Sipludes, Auteur d'une Histoire célebre dont le nom m'est échappé: son Livre a fait la fortune de l'Impri-

meur. C'étoit un jeune homme qui avoit beaucoup d'eſprit & de lecture, mais un peu trop prévenu de ſon mérite. Nous eumes un moment de converſation avec lui. Il me montra quelques Piéces de Vers françois, qu'il avoit mis, me dit-il, en muſique; il m'aſſura qu'ils étoient de ſa façon. Je les ſavois par cœur depuis plus de dix ans. J'admirai cette rencontre, comme une eſpéce de Phénomene littéraire.

Le Procureur nous fit remarquer deux Religieux de bonne mine, qui conteſtoient enſemble au coin d'une fenêtre, apparemment ſur quelque point d'érudition. Voiez-vous, me dit-il, celui qui a le viſage plein & vermeil? il s'appelle le Pere Etaſmos. C'eſt un homme qui a beau-

coup d'eſprit & de facilité pour le travail. Il s'eſt chargé d'un Ouvrage conſidérable, il eſt capable de s'en tirer avec honneur. Il a l'humeur gaie, il tourne agréablement un bon mot; il aime ſes Amis, & les ſert avec zele dans l'occaſion; enfin il a mille qualités eſtimables. D'un autre côté voulez-vous connoître un Bourru fieffé, un Miſanthrope, un Atrabilaire, un homme qui hait le travail & qui a l'eſprit peſant, un Médiſant qui ne ménage ni ceux qu'il hait, ni ceux qu'il aime.... Ah ah! interrompis-je, vous parlez ſans doute de celui qui eſt avec le Pere Eraſmos: voilà deux hommes d'un caractere bien différent. Point du tout, me répondit-il, je vous parle du même homme; c'eſt le

Pere Erafmos lui-même, qui réunit toutes ces contrariétés. Il n'y a qu'à le voir dans des momens différens. Tantôt il eft tel que je vous l'ai repréfenté d'abord ; un inftant après on ne le reconnoît plus : on diroit que cet étrange homme a deux ames, qui prennent le deffus tour à tour, & qui font oppofées dans toutes leurs inclinations. Il eft animal raifonnable, comme vous & moi, mais on ne voit jamais que la moitié de ce qu'il eft ; quelquefois il eft raifonnable, & quelquefois ce n'eft qu'un animal. L'autre Pere, qui eft avec lui, fe nomme le Pere Tirman. Il a de l'efprit & de l'érudition ; mais comme il n'a pas la tête des plus fortes, on craint qu'à force de la charger, la voiture

ne ſe briſe. Le Procureur nous fit ainſi paſſer en revue la plûpart des Religieux de ſon Monaſtere. Le tour qu'il donnoit à ſes louanges ou à ſa critique nous divertit agréablement. J'eus ſoin, le ſoir, d'écrire tout ce que je pus me rappeller de cette converſation, & je la mets ici telle que je la trouve encore ſur mes Tablettes : elle ſervira du moins à faire connoître que les Sciences ne ſont pas négligées en Eſpagne, & que le Monaſtere de S. Laurent de l'Eſcurial renferme quantité de perſonnes de mérite. Il m'en eſt échappé pluſieurs, dont je n'ai pu me rappeller les noms.

Le Marquis parut inſenſible à tout ce que le Pere Procureur fit pour le réjouir. Il ne prêtoit

pas même l'oreille à la conversation. Son ame étoit au tombeau de Donna Diana. Je l'excitois quelqueefois, pour interrompre ses tristes rêveries : il me prioit d'être sans inquiétude, & il m'assuroit qu'il étoit tranquille; mais ses soupirs le trahissoient, & souvent même des pleurs échappés malgré lui.

Nous quittames l'Escurial, après y avoir demeuré trois jours. Etant retournés à Madrid, je ne songeai plus qu'à hâter nos adieux, pour sortir promptement d'Espagne. Je balançai longtems si je partirois sans avoir vû mes Parens, qui demeuroient en divers endroits du Roïaume, ou du moins sans me faire connoître de l'un d'eux, qui étoit ordinairement à la Cour. Je l'avois

vû souvent, mais comme s'il n'eût été pour moi qu'un Etranger. Enfin je pris la résolution de n'en voir aucun. Peut-être faudra-t'il, me disois-je, non-seulement leur apprendre mon nom, mais leur prouver ma naissance. Les Espagnols sont fiers; je ne suis pas d'ailleurs en état de les voir avec plaisir. Je donnai ordre à Scoti de se préparer au voiage de Lisbonne. Pour nos visites d'adieu, j'aurois souhaité de pouvoir nous dispenser de celle que nous devions à Dom Diego de Velez. Je ne prévoiois que trop la douleur qu'elle coûteroit au Marquis. Mais la bienséance le demandoit si absolument, qu'il fallut s'y résoudre. Nous commencâmes néanmoins par Monsieur le Duc de Mon-

talto. Nous ne l'avions pas vû, depuis qu'il étoit venu lui-même voir le Marquis à Buen-retiro. Le bruit public lui avoit appris nos malheurs. Il fit mille caresses au Marquis, & il eut l'attention de ne lui rien dire qui pût renouveller le souvenir de sa perte. Il le pria de lui donner de ses nouvelles, à quelque éloignement qu'il pût se trouver de l'Espagne; & lorsque nous lui eumes appris que nous prenions le chemin de Lisbonne, il nous offrit des Lettres de recommandation pour divers Seigneurs de cette Cour. Nous les acceptames, quoique nous en eussions apporté de Paris, & que nous n'eussions dessein d'en faire usage qu'à l'extrémité du besoin. Le dernier adieu fut très-tendre.

Cet aimable Seigneur nous embrassa mille fois, & nous pria de le regarder toujours comme un de nos meilleurs Amis. Nous allames, de là, chez la plûpart des personnes de Madrid, de qui nous avions reçu des marques d'amitié ou de civilité.

Je remis au lendemain nos deux plus cheres visites; je veux dire celle de Monsieur le Comte de Mancenez, & celle de Dom Diego. Allons voir nos chers Amis, dis-je au Marquis; & commençons par l'aimable Comte de Mancenez, qui vous a marqué tant de tendresse, & pour qui vous ne sauriez avoir trop de reconnoissance & d'amitié. Je l'avois fait avertir par un Laquais. Il se mit à pleurer en nous voiant. Nous fimes la

même chose; & nous demeurames ainsi quelque tems, sans avoir la force d'ouvrir la bouche. Donna Elisa accourut, lorsqu'elle eut appris notre arrivée; & nous trouvant dans cette triste situation, elle se mit à pleurer avec nous. Enfin je pris la parole pour leur marquer à quel point nous étions touchés de leurs manieres généreuses, & de la constance de leur amitié. Notre entretien fut tel qu'on peut se l'imaginer. Il fallut leur promettre de diner pour la derniere fois avec eux. On ne put s'empêcher de tomber plusieurs fois sur l'infortunée Diana, & les larmes recommençoient toujours. La sincere amitié cause des sentimens aussi tendres & presque aussi violens que l'amour.

Nous quittames cette charmante Sœur & cet aimable Frere avec des regrets qui ne peuvent être exprimés, & nous leur jurames un attachement & un ſouvenir éternel. Le Comte voulut encore nous accompagner chez Dom Diego. Il nous attendoit; je l'avois fait avertir auſſi. Le Lecteur me pardonnera, ſi j'évite la mémoire de cette douloureuſe entrevûe. Il m'en coute trop, lorſque je rappelle une triſteſſe que j'ai ſentie. Mon cœur s'émeut encore, & les traces de mes plus anciennes douleurs ſe renouvellent.

Je ramenai le Marquis dans un état à me faire balancer ſi nous partirions le lendemain, ſuivant les ordres que j'avois donnés à Scoti. Cependant la

nuit le remit un peu. Toutes les mesures étoient prises; nous partimes de grand matin dans notre chaise, avec des chevaux de poste. Nos gens couroient aussi. Ils étoient quatre; l'illustre Brissant avoit obtenu du Marquis la permission de nous suivre.

Fin du troisiéme Volume.

